

Le Plaisir et le Pouvoir

Roman

Alexandre des Marches

© 2001 DIAMEDIT/A. des Marches,
DIAMEDIT-FRANCE - 20 rue de bourgogne - 45000
ORLÉANS

Tous droits réservés pour tous pays selon la loi du 11 mars 1957 interdisant toute reproduction ou traduction, même partielle, sans le consentement de l'éditeur. Toute contrefaçon serait sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. Sont seules autorisées les copies strictement réservées à l'usage privé et non destinées à une utilisation collective.

Préambule

Un homme de grande taille, à l'allure décidée malgré son âge pénétra dans l'hôpital du Val de Grâce.

- Bonjour, Adrien.
- Mes respects, mon général.
- Comment va-t-il ?
- Mon père a encore sa conscience. Il vous attend.
- Je ne me suis pas annoncé.
- Il savait que vous alliez venir.
- Il sait toujours tout.
- Je vous conduis.

Le général pénétra dans la chambre. André Thibaudot de la Porte était allongé dans un lit d'hôpital et sommeillait. La porte émit un gémissement sourd quand elle s'ouvrit. Adrien la referma le plus doucement qu'il put.

- Mes respects, mon général.
- La voix s'éleva ferme, claire, humble pourtant. Le général se permit un triste sourire.
- André, vous m'étonnerez toujours. Comment nous avez vous entendu ?
 - Vous n'avez jamais su ouvrir une porte sans bruit.
 - Et vous, si.
 - C'est pour ça que je suis encore en vie.
 - Comment vous sentez vous ?

- Je suis en train de perdre ma dernière bataille.
- Ce sera bien la seule que vous n'aurez jamais perdue.
- Ne croyez pas ça. Vous vous souvenez quand nous nous sommes rencontrés ? Je passais sur un trottoir, inutile dans un pays qui n'existait plus, ne croyais plus à rien.
- Ne parlez pas trop, mon cher ami, vous vous épuisez.
- Cela n'a plus aucune importance. Ce que nous avons fait n'intéresse pas encore les historiens, s'ils le découvrent jamais, et nos contemporains ne s'y sont jamais intéressés.
- Pourtant, vous avez tant donné...
- Pas tant que ça. J'ai donné la seule chose que j'avais et que vous ne m'avez jamais demandé.
- Quoi donc ?
- Ma vie.
- Allons donc, vous avez donné beaucoup plus que cela.
- Je n'ai fait que mon devoir.
- Comme vos ancêtres...
- Comme mon fils.
- Digne fils de son père, aussi brillant, aussi discret, aussi...
- Allons, allons, il y en eut bien d'autres.

Le général s'interrompit, étonné. Depuis soixante ans qu'ils se connaissaient, André avait toujours gardé une distance courtoise et affectant les

marques extérieures de respects propres aux militaires. Pour la première fois, André lui coupait la parole. Il continua :

- Vous souvenez vous, de notre rencontre sur le trottoir de l'Hôtel du Parc ? Vous m'avez couru après.

- Oui, je vous ai proposé quelque chose de complètement fou, et vous avez dit oui tout de suite.

- Finalement, je me suis bien amusé.

- Vous avez sauvé des milliers de vies humaines.

- Je n'ai fait que mon devoir.

- Et pour tous remerciements, je vous ai fait bannir de votre pays comme un traître.

- Je ne voulais pas me balader tout le restant de ma vie avec une décoration ridicule décernée à tous ceux qui s'étaient bornés à parler ou à s'enfuir après avoir trahi pour sauver leur malheureuse carcasse.

Le général s'étonnait encore. Jamais, André n'avait émis de jugement, il les avait gardés pour lui. Pourtant, s'il en était un qui avait acquis chèrement le droit de juger, c'était bien lui. La voix s'éleva à nouveau :

- C'était pas mal aux Etats-Unis. Au début, il a fallu surtout que je me mette aux hot-dogs.

* *

Chapitre 1

Il s'arrêta devant un marchand de hot dogs, lui dit quelques mots, lui glissa un billet et repartit avec un paquet d'où émergeaient de nombreux comestibles.

Le marchand ouvrit sa caisse pour y mettre le billet, et le glissa sous la boîte contenant les autres. Il referma sa caisse.

L'amateur de hot dogs traversa la rue en s'appliquant à dévorer ce qui, à l'instar de beaucoup d'autres, devait lui servir de déjeuner. Il s'installa au volant d'une voiture garée non loin de là, termina son déjeuner, plia en quatre soigneusement l'emballage et le mis posément dans sa poche. Tout en lui était posé. Ses vêtements étaient soignés, propres. Il ressemblait à n'importe quel américain travaillant dans l'une des usines d'aéronautique de la région.

Son visage n'exprimait pas une énergie particulière, ni de mollesse non plus d'ailleurs. Gai compagnon, apprécié de ses voisins et de ses collègues de travail, André Thibaudot de la Porte semblait être né ici.

André démarra et se dirigea vers l'immeuble de bureaux où il travaillait. Celui-ci se trouvait en périphérie de la ville. En effet, il est nécessaire de disposer d'une grande surface pour les hangars où sont construits les avions. Même en 1950, il fallait de la place.

La fin de la guerre avait mis en valeur la qualité des appareils américains, et la connaissance du marché européen permettait à André de vendre ces appareils aux différents gouvernements d'Europe de l'Ouest.

Ayant quitté sa voiture, il pénétra dans le bâtiment de bureaux qui se trouvait devant le parking.

Parvenu à son étage, il salua sa secrétaire, pris son courrier et pénétra dans son bureau. La porte une fois refermée, il rajouta l'emballage du hot dog sur la pile de courrier.

Bien qu'individuel, son bureau n'était séparé des autres que par des baies vitrées. Les cloisons étaient dotées de stores vénitiens qui lui permettaient de les occulter à volonté. Ceci aurait montré à ses collègues qu'il ne souhaitait pas que l'on vit ce qu'il faisait. André s'était rendu compte au cours des cinq années passées là que ceux qui ressentaient un plus grand besoin d'intimité que les autres étaient perçus comme moins sûrs. Ceci est dangereux, quand on travaille dans l'industrie qui produit les avions militaires destinés à assurer la suprématie américaine sur le reste du monde.

Bien que doté de cloisons vitrées du côté de l'intérieur du bâtiment, son bureau se trouvait le long du mur extérieur. Ceci montrait le niveau élevé qu'il occupait dans la hiérarchie de la maison. Quand ce bureau lui avait été affecté, il s'était arrangé pour se faire attribuer celui qui donnait sur une façade sans vis-à-vis. Il avait expliqué qu'il adorait la vue du parc. Mais, il n'avait pas expliqué qu'il n'adorait pas du tout les fenêtres de l'immeuble d'à côté.

André referma d'un geste lent la porte de son bureau. Il posa son chapeau sur la patère disposée à cet effet, contourna son bureau et s'assit posément tout en lâchant sa pile de courrier sur son bureau. Pendant qu'il entrait dans la pièce, la feuille d'emballage de son déjeuner était venue rejoindre le courrier dans sa main puis sur son bureau. Ainsi, il manipulait son courrier.

Sarah, sa secrétaire, lui jeta un bref coup d'œil. Tout se passait normalement. Son patron comme à son habitude s'était absenté pour faire une course en ville à l'heure du déjeuner et lisait son courrier en rentrant. Elle s'était toujours demandée comment un homme aussi anodin, pouvait ramener des contrats aussi mirifiques de chacun de ses voyages en Europe. Elle savait que chaque fois qu'il faisait ses courses en ville, il se nourrissait d'un hot dog. Dans la journée, elle retrouvait toujours un emballage dans sa corbeille à papier. M Thibaudot était bien trop soigneux pour le jeter négligemment sur le trottoir. « Peut être que les Français sont comme ça ? » se disait-elle. Mais, elle n'avait jamais compris où était l'emballage quand il entrait dans son bureau. Le soir, il était dans la poubelle. Il

devait être si soigneux qu'il devait le ramener dans sa poche ! Comme femme, elle appréciait les hommes qui ne donnaient pas trop de travail à leur épouse. Ce mangeur de hot dog n'avait jamais de tache ! Elle interrompit sa rêverie et se remit à son travail, chaque fois qu'il ramenait des contrats d'Europe, elle en était la première informée : elle devait taper son rapport en cinq exemplaires à destination des dirigeants de la compagnie. Ses feuilles doubles et les carbones étaient coincés dans les rouleaux de sa Remington ; les marteaux s'enfonçaient dans les feuilles avec un bruit mat. Elle se concentra sur le mouvement du chariot. Un rapport aux dirigeants ne devait pas contenir de fautes de frappe.

André entendit le bruit assourdi de la machine qui reprenait. Sarah était aussi bonne en sténo qu'en dactylographie. Sa vitesse dans les deux disciplines l'étonnait toujours. Il se demandait régulièrement chaque fois qu'il surprenait son regard au travers de la vitre, si elle n'était pas amoureuse de lui. Maintenant, l'emballage du hot dog se trouvait sur la pile de courrier.

Sarah leva la tête et s'interrompit pour détendre ses doigts. Son patron examinait la première feuille du courrier. Elle les retirait des enveloppes, et en faisait une pile.

Le bruit de la frappe reprit. André avait remarqué la tâche noire de la taille d'une tête d'épingle en haut à gauche de la feuille. Il chiffonna la feuille et la jeta. Sarah pourrait remarquer un emballage de hot dog dans sa corbeille.

Ce soir, il avait rendez-vous dans le parc. C'était sur son chemin. Quelquefois, il venait s'y détendre un peu avant de rentrer. Quelques heures plus tard, Sarah lui apporta son rapport soigneusement dactylographié.

André y lut avec une pointe secrète de satisfaction, l'énoncé de ses performances commerciales en Allemagne de l'Ouest. Grâce à son concours, l'Amérique réarmait l'Allemagne vaincue en récupérant quelque peu l'argent du plan Marshall. En relisant sa prose, il revoyait ses interlocuteurs, vieux amis qu'il s'était faits pendant la guerre. Les relations commerciales continuaient avec les mêmes interlocuteurs mais pas les mêmes patrons. Tout compte fait, il ne s'en sortait pas trop mal. En France, il s'en était fallu de peu que sa tête ne soit mise à prix, en Allemagne fédérale il était accueilli à bras ouverts. C'était une tradition de famille. Deux siècles auparavant, pendant que le château familial était mis à sac, les garçons se battaient sur le Rhin pour la République. Vingt ans après, ceux qui avaient survécu vivaient dans leur château rénové et étaient considérés comme les plus fermes soutiens du roi.

Lorsqu'il s'était enfui aux Etats-Unis, les Américains savaient déjà tout cela. Leur correspondants de l'OSS avaient su parler avec les gens du village qui connaissaient par cœur la légende. Après tout, la Libération pouvait être considérée comme une révolution à la mode française.

Sarah avait fait merveille, pas une faute de frappe en 20 pages. Elle avait même respecté ses gallicismes. En effet, ceux-ci faisaient les délices des dirigeants de la compagnie. Tout le monde ne peut pas avoir un

vendeur d'armes dont les ancêtres sont connus jusqu'à Louis XV et qui tutoie les dignitaires de la Luftwaffe. Les Américains pragmatiques feignaient d'oublier pourquoi il les tutoyait.

Les adversaires d'hier étaient en passe de devenir les alliés d'aujourd'hui, car les alliés d'hier devenaient les adversaires d'aujourd'hui. Du moins auparavant, on faisait semblant de les prendre pour des alliés.

Il sortit de son bureau, rendit le rapport à diffuser avec un petit compliment gentil à l'adresse de Sarah. Comme d'habitude, elle rougit en reprenant son œuvre.

Il monta dans sa voiture et se dirigea vers le parc au bord du lac. Il s'asseyait souvent sur la rive, pour y admirer le paysage avant de rentrer chez lui.

Arrivé au parc, il descendit de voiture et se dirigea nonchalamment vers le banc où il avait ses habitudes. Au bout de cinq minutes de contemplation, un vieux monsieur doté d'une canne se laissa tomber lourdement à côté de lui. Il semblait habillé à la mode d'avant guerre ; des moustaches blanches soigneusement taillées lui donnaient un air de maréchal. Ses épaules voûtées associées à sa démarche hésitante accroissaient un air de vieillesse et de fatigue profonde.

- Bonsoir, André.

- Mes respects, mon colonel.

- Paris m'envoie vous faire mes compliments pour vos performances commerciales.

- 20 heures d'avion pour quelques moteurs...

- Ne soyez pas modeste.

- Dietrich croit toujours que c'est moi qui ai sauvé sa peau en 45. Est-ce pour me dire cela que vous avez fait tout ce chemin ?
- Pas vraiment.
- Alors.
- Nous avons appris par nos ex-alliés qu'ils allaient vous recruter.
- Tiens donc.
- Pour eux, vous êtes un ancien collaborateur en fuite. Ils pensent qu'avec un peu de chantage, vous passerez de leur côté.
- Et ils se trompent ?
- Non, bien sûr. Vous travaillerez pour eux, honnêtement. Enfin, presque.
- Il faut renseigner les Russes maintenant ?
- Enfin, vous m'avez compris...
- Comme d'habitude
- Au bout de quelques années, vous ferez une erreur. Et vous vous ferez prendre par le FBI.
- Ils seront au courant ?
- Non.
- Après quelques mois de prison, nous organiserons votre échange avec les Russes.
- Vous avez de la monnaie ?
- Ce n'est pas ce qui manque, il faut seulement être sûr qu'elle en vaut la peine.
- Et après ?

- À vous la belle vie, datcha, serviteurs tous les délices que le paradis des travailleurs réserve à ceux qui lui rendent service. Vous vivrez bien mieux qu'ici.
- Eh bien, c'est tout un programme.
- Dites, j'en ai assez des hot dogs, vous pourriez pas trouver autre chose ?
- Les Américains adorent, eux.
- Oui, mais Sarah regarde mon papier à chaque fois dans ma corbeille.
- Bien sûr, elle fait son travail d'agent du FBI. Elle est intarissable sur vos manies de vieil aristocrate. Son officier traitant se moque éperdument de vos hot dogs, il est persuadé que vous adorez la gastronomie américaine.
- À chaque fois, j'ai l'impression que je vais devenir aussi gras que les gastronomes américains.
- Ne vous en faites pas, je vais demander à votre chef d'antenne de trouver autre chose.
- Pourquoi les Russes m'embaucheraient-ils ? Après tout, je ne suis qu'un ancien collaborateur en fuite.
- Parce qu'ils en ont fait autant eux-mêmes ? Vous, vous vendiez des armes à l'occupant, eux, ils aidaient les nazis à piller nos œuvres d'art. Ils pensent que vous êtes prêt à n'importe quoi.
- C'est pas faux.
- De plus nous leur avons trouvé de bonnes raisons de penser que vos connaissances de la technologie occidentale leur seraient précieuses.
- Comment vous avez fait ça ?

- Ils ont mis la main sur certaines archives de l'Abwehr et certains rapports vous concernant.

- Eh, bien c'est pas tout ça ; mais Louise m'attend.

- Bonsoir.

- Bonsoir, mon colonel.

Il souleva légèrement son chapeau et se leva et se dirigea vers sa voiture comme un quinquagénaire qui rentre chez lui après un tour dans le parc. Le vieux monsieur avait soulevé son chapeau et se dirigea dans le sens opposé.

Un quart d'heure après, après avoir garé sa voiture dans son garage, il déposait son chapeau sur le porte-manteau de l'entrée. La compagnie l'avait bien logé dans un pavillon aux allures de château hollywoodien. Il s'en était montré reconnaissant quoique ne goûtant que peu cette réminiscence cinématographique à ses origines aristocratiques. Sa femme, Louise pénétra dans l'entrée en même temps que lui.

- Bonsoir, Louise, vous allez bien ? Avez-vous passé une bonne journée ?

- J'ai été invitée à prendre le thé chez les Bobbards. Leur fils vient d'être reçu à West Point.

André nota mentalement cette information. Les Bobbards étaient de pur produits de la côte Est. Ils avaient déménagé ici pendant la guerre, pour satisfaire à la demande d'ingénieurs travaillant dans l'industrie aéronautique. Les prémices de la guerre froide avaient fait qu'ils étaient restés. Ils mettaient un point d'honneur à recevoir un authentique baron français. Louise se faisait donner du " Madame la baronne " en français avec un accent américain qui

la faisait pouffer à chaque fois. Son éducation, lui interdisait de montrer son hilarité pour ne pas mettre son interlocuteur mal à l'aise. En privé, elle et son mari s'amusaient du dernier "bobard".

- Je me suis permis d'inviter les Tranbach.

- Vous avez bien fait, madame la baronne !

Ce faisant, il imita la prononciation de Mme Bobbard. Elle sourit à son mari. Bien qu'elle satisfît aux critères de l'élégance américaine, elle s'habillait avec un goût français qui faisait croire que ses robes venaient de France.

Elle appréciait les Tranbach, ils lui rappelaient l'Europe. Günther Tranbach avait appris le français pendant la guerre et le parlait désormais sans accent. Ingénieur aéronautique pendant la guerre, il s'était laissé débaucher par les Américains. Une femme sans âge traversa discrètement l'entrée.

- Germaine, Monsieur est arrivé, vous pourrez servir.

- Bien, Madame.

Germaine était à leur service depuis leur arrivée dans le pays. Elle se souvenait qu'André l'avait sauvée de quelques résistants de septembre en 1944. Il passait dans une rue de Paris lorsqu'il vit quelques jeunes gens affublés de brassard FFI en train de la tondre. André reconnut d'anciens miliciens. L'un d'eux retirait déjà son pantalon. Il s'était précipité. À sa vue, ils avaient sorti leur STEN. André était encore armé, les rues n'étant pas sûres. Il les abattit. Après l'avoir rassurée, il s'aperçut qu'il la connaissait. C'était la maîtresse d'un officier allemand à qui il avait vendu des pièces

d'avion. Elle faisait partie d'un réseau de renseignement civil et militaire et avait accepté la difficile mission de soutirer des renseignements sur l'oreiller. C'est ce qu'André apprit au milieu de ses sanglots. Il lui trouva un foulard à se mettre sur la tête et la cacha jusqu'à ce que ses cheveux repoussent. La nuit dans leur maison américaine, il l'entendait parler dans ses cauchemars. Depuis, il l'avait prise à son service, il savait qu'elle lui était attachée à la mort. Mais jamais plus, ils n'en avaient parlé. Louise appréciait sa discrétion et sa ponctualité. Elle lui rappelait leur mode de vie d'avant guerre, où elle n'était pas une baronne à la mode américaine. De plus, Germaine était une cuisinière hors pair.

André chassa ces souvenirs sanglants. C'était la dernière fois qu'il avait touché une arme à feu.

- Nos invités sont arrivés dit-elle en le précédant au salon
- Voilà notre héros, s'exclama Günther en se levant un verre de whisky à la main.
- N'exagérons rien, répliqua André. Johanna, mes respects, dit-il en se tournant vers la femme de Günther qui s'approchait à son tour.
- Comment va notre malheureux pays ?
- Chaque fois que j'y remets les pieds, je le retrouve changé. Les Allemands reconstruisent à une vitesse phénoménale.
- Et à l'Est ?
- On voit arriver chaque jour des flots de réfugiés.
- Cela va mal se terminer un jour...

Le silence s'établit. Germaine entra en venant de la salle à manger, en laissant la porte ouverte derrière elle.

- Madame la baronne est servie.

André avait mis ce cérémonial au point avec elle, dès leur arrivée en Amérique. Cela accentuait son côté vieille France dont raffolaient leurs invités. On se faisait inviter chez le baron, être admis dans le cercle de ceux qui fréquentaient le château était un signe de reconnaissance parmi les cadres de la compagnie.

Louise excellait à composer les tables en rassemblant dans une même soirée ceux qui souhaitaient se rencontrer chez le baron. Germaine passait les plats avec sa discrétion habituelle. Chaque fois qu'un invité manquait de vin ou de pain, il était servi avant qu'il eut fini de penser à le demander. Elle était si rapide qu'ils en oubliaient de s'arrêter de parler. La mémoire colossale qu'elle s'était forgée pendant la guerre continuait à la servir. Mais là, elle n'avait plus peur. Elle avait toujours quelque chose à faire dans la salle à manger, et elle écoutait.

Ce soir, Günther avait envie de parler. Louise avait pris soin de faire servir des vins d'Alsace qu'il affectionnait tout particulièrement. Il venait d'être affecté à un nouveau projet de moteur à réaction. En bon ingénieur, il était passionné par son travail. Louise et Johanna pendant ce temps profitaient de la cuisine de Germaine. Celle-ci servait et écoutait. Le flot de données techniques qui circulaient dans la

conversation lui semblait un peu difficile à retenir. Lorsque Günther s'arrêtait, André lançait une idée qu'il savait fautive et son interlocuteur s'empressait de lui démontrer avec force détails pourquoi la nouvelle technique que la compagnie allait mettre en œuvre était la meilleure du monde. Günther avait participé aux projets allemands d'avions à réaction pendant la guerre, ce qui fit que les Américains mirent un point d'honneur à obtenir sa collaboration.

La fin du dîner arrivait. Louise entraîna Johanna au salon pendant que Günther et André s'éclipsaient dans le fumoir.

André lui versa un généreux verre de Fine Napoléon.

- Le baron boit à l'usurpateur ! ironisa Günther

- Mon aïeul André Thibaudot de la Porte était général d'Empire, aide de camp de l'Empereur à la bataille d'Eylau. Où il se fit tuer d'ailleurs. André fit mine de chauffer soigneusement son verre dans sa paume, pendant que Günther se lançait dans une péroraison mathématique.

Entre deux démonstrations, il reprenait son souffle en dégustant son verre de fine. André chauffait toujours son verre. Un moment, il s'inquiéta. Günther sembla être à bout de souffle ; pourtant, il ne lui avait pas encore dit l'essentiel. Il ouvrit alors sa cave à cigares. L'expulsion de gros flots de fumée lui rappela l'écoulement des gaz en sortie d'une tuyère.

- Mais vous ne savez pas tout, ce problème là aussi nous l'avons résolu !

- Pas possible, rétorqua André ! et c'est reparti se dit-il.

À minuit, ils rejoignirent leurs épouses au salon. Louise savait se montrer discrète vis-à-vis des collègues de son mari ; d'ailleurs, ce genre de discussion technique l'ennuyait au plus haut point. Elle ne comprenait pas pourquoi son mari supportait les longs monologues de Günther. Les femmes semblaient avoir passé une agréable soirée entre elles.

André laissa la conversation se poursuivre et tomber d'elle-même, jusqu'à ce que ses invités expriment leur fatigue. Quelques instants plus tard, ils prenaient congé.

Louise monta directement dans leur chambre et commença à retirer ses bijoux. Son mari l'aida à dégrafer son corsage, puis s'excusa prétextant de quelques papiers à ranger dans son bureau.

Il descendit tranquillement.

Germaine l'attendait et avait déjà préparé le matériel nécessaire pour rédiger leur rapport : Papier blanc, machine à écrire, stylos, appareil photographique.

- As-tu passé une bonne soirée ? demanda-t-elle en préambule.

- On ne peut meilleure, Paris va être content.

- Avec tout ce qu'il a raconté, on en a pour la nuit, soupira-t-elle.

- Tu prendras ta journée demain.

- Merci.

Depuis cette sombre nuit parisienne à la libération, André et Germaine se tutoyaient en privé. Du dehors, on remarquait que le baron français s'était enfui avec sa femme de chambre. Les Américains

appréciaient d'un air entendu. Pourtant, ils ne s'étaient jamais touchés.

Depuis la fin de ses activités dans la résistance, Germaine n'avait plus jamais touché un homme. Seuls quelques officiers de haut rang du Service avaient accédé à son dossier, ils étaient capables de comprendre les risques encourus pendant les années noires. Comme, ils en avaient fait autant, ils avaient eux-mêmes ressenti la peur épuisante, le doute qui taraude les plus fermes résolutions, la solitude lorsque l'on ne peut plus faire confiance à personne. Par contre, s'ils avaient fait par avance le sacrifice de leur vie; ce que Germaine avait donné, eux l'avaient gardé.

- Il s'agit d'un moteur ce coup-ci.

- D'après ce que j'ai compris, cela va les mettre très en avance sur les Russes.

- Effectivement. Commençons par les caractéristiques.

Germaine récita alors d'une traite la poussée du nouveau moteur ainsi que la vitesse des gaz en sortie de tuyère, leur température de sortie... André notait.

- Dis-moi, il ne nous a pas donné quelques valeurs numériques ? Les valeurs de la poussée par rapport à la vitesse du rotor de sortie ?

- Si.

- Tu les as ?

Et elle commença, à lui réciter ces valeurs. Tout en admirant une telle mémoire, André notait au crayon sur une feuille de papier.

- Mais on a de quoi faire une courbe ! s'exclama André.

- C'est toi, qui le relançait tout le temps. Plus tu y allais, plus il te récitait les chiffres.

- Ce n'est vraiment pas la peine de se risquer à piquer les dossiers originaux, comme font les Russes.

- C'est bien pour ça qu'ils se font prendre !

Germaine sourit doucement en pensant à quelques échecs récents de l'espionnage soviétique. André s'activait avec le papier millimétré. Quand, il eut fini, Germaine reprit :

- Nous avons les caractéristiques, mais pas comment ils vont faire pour y arriver.

- Ça, je l'ai eu au havane.

- Comment tu as fait ?

- Les quelques chiffres que tu viens de me ressortir de ta mémoire me semblaient tellement extraordinaires par rapport aux moteurs que nous commercialisons actuellement que je me demandais comment ils allaient faire. Pendant tout le temps que dura son cigare, je lui ai apporté la contradiction. Tu le connais.

- Oh oui !

- La seule peur que j'avais était que son cigare ne soit fini avant qu'il ne m'ait tout dit.

- Et alors ?

- J'avais sorti la boîte qui ne contenait que des barreaux de chaise, et à la fin j'avais tout.

Germaine admirait secrètement son patron. Les techniques qu'ils employaient étaient beaucoup plus douces que d'autres. On aurait même pu difficilement les accuser d'espionnage, leurs victimes leur donnaient volontairement tout ce qu'ils désiraient savoir.

- Tu peux rédiger la partie des caractéristiques ?

- Bien sûr !

- Pendant ce temps là, je vais faire les solutions.

Ils se faisaient entièrement confiance l'un à l'autre. Chacun connaissait le travail à faire. Germaine mettrait en forme le rapport des renseignements qu'elle avait collecté pendant le dîner, tandis qu'André lui rédigeait le rapport concernant ce qui avait été dit dans le fumoir. La récolte était abondante, cette séance de travail risquait d'être longue.

Ils travaillaient en silence avec efficacité. Trois heures plus tard, une trentaine de feuillets attendaient d'être expédiés.

Germaine dirigea le flux de deux lampes vers le bord du bureau et posa le premier feuillet dans l'espace éclairé. Elle saisit l'appareil photographique. Celui-ci n'avait rien de spécial. André ramenait de chacun de ses séjours en Europe de nombreux clichés qu'il exhibait volontiers à ses collègues. Comme l'essentiel de son activité se passait en Allemagne, il ramenait quelquefois un nouvel appareil encore plus perfectionné que le précédent. Celui-ci faisait régulièrement l'admiration de ses collègues. Elle travaillait rapidement et sûrement. André lui passait les feuilles et Germaine effectuait la prise de vue. Lorsque l'ensemble eut été photographié, ils

rassemblèrent les feuilles et sortirent de la pièce en emportant l'appareil. Le bureau avait son aspect habituel.

Ils descendirent à la cave. Comme tout bon amateur, André s'était aménagé un laboratoire personnel. Quelques rares intimes avaient été admis à visiter le laboratoire du baron.

À côté des quelques habituels bacs de développement, trônait le matériel le plus important : l'agrandisseur. Il l'avait ramené en grandes pompes de l'un de ses voyages en Allemagne. C'était le plus pur joyau de la technologie allemande de l'optique. En inclinant l'objectif, on pouvait agrandir une photo à un format extraordinaire. Ceci nécessitait de mettre le papier sur le mur. Pour pouvoir réaliser des clichés de réellement très grand format, il était nécessaire de disposer d'un bac de format équivalent. André avait carrément fait l'acquisition d'une baignoire. Louise avait respecté ce goût prononcé et subit de son mari pour la photo. La baignoire avait fait l'objet des conversations du thé de la baronne. Les photos d'avions et de moteurs ainsi réalisées ornaient certains des bureaux des dirigeants de la compagnie. Tout le monde louait son savoir-faire. Ce que personne hormis André et Germaine ne savait, c'est que si ce merveilleux appareil pouvait agrandir une photo à une dimension énorme, il pouvait également la réduire à celle d'un point sur une feuille de papier. Pour ce faire, il était nécessaire de démonter l'intérieur de l'optique et de la remonter à l'envers. Rien à l'extérieur de l'appareil ne permettait de se douter de cette possibilité, aucune documentation de son constructeur n'en faisait mention.

Un seul appareil dans son laboratoire aurait pu sembler déplacé : un microscope. Lorsque quelques amis après de longues prières obtenaient de visiter ce fameux laboratoire, André prenait une épreuve, la plaçait sous l'optique et la présentait ainsi à ses invités pour leur en faire admirer le "piqué". Ils se contorsionnaient alors pour admirer ce fameux "piqué" tout en évitant de demander ce que c'était. Le baron se faisait alors une réputation de perfectionniste un peu maniaque qui faisait des photos qui étaient tellement nettes que l'on pouvait les regarder au microscope. Ceux qui en déduisaient cela étaient ceux auxquels on racontait l'anecdote dans les dîners en ville.

Germaine avait fermé la porte, éteint la lumière. Elle avait extrait la bobine et promptement développé. La bobine de film se trouvait maintenant dans une petite boîte cylindrique avec des réactifs. Dès que la boîte avait été fermée, elle avait allumé une faible ampoule de couleur rouge. Elle agitait cette boîte en observant la progression d'un chronomètre. Le retour de la lumière avait permis à André d'ouvrir l'agrandisseur et de changer son optique de sens. Germaine sortit le film et le mis à sécher. Pendant ce temps, André avait réglé l'agrandisseur de manière à que chaque vue devienne de la taille d'un point. Il disposa une grande feuille de papier sensible. Une fois sec, Germaine plaça le négatif dans l'agrandisseur; il ne restait plus qu'à effectuer les tirages.

Chaque fois, qu'André avait actionné le déclenchement de l'agrandisseur, elle faisait avancer le négatif d'un cran et il déplaçait la feuille de papier sensible. Lorsqu'ils eurent terminé, André développa la feuille dans les bacs pendant que Germaine

remettait l'objectif dans l'autre sens. Une trentaine de points noirs apparut sur la feuille. Ils la mirent à sécher. Un bref examen au microscope leur permit de s'apercevoir de l'excellente qualité du travail effectué.

Chaque point agrandi par le microscope révélait une photo de l'une des pages du rapport qu'ils venaient de rédiger.

André alla dans le cellier attendant et revint avec un bon de commande de vin français. Germaine découpa le premier point avec un scalpel. Lui trempa un fin pinceau dans de la colle et en laissa une minuscule trace sur l'un des points de la page. Elle prit le point avec une pince et le déposa sur la colle, il l'écrasa délicatement avec le bout rond d'un crayon.

Ils répétèrent l'opération une trentaine de fois. André remplit le bon de commande, rédigea un chèque du montant demandé et plaça le tout dans une enveloppe à l'adresse de son marchand de vin français habituel.

- Bonne nuit.

- Pour ce qu'il en reste !

En remontant dans l'entrée, André plaça sa commande de vins sur un plateau en argent avec les autres lettres que Germaine porterait demain dans une boîte aux lettres.

Le baron était connu pour la qualité des vins qu'il servait à ses invités, il les commandait régulièrement par la poste à un marchand de vin en France. Là un agent du service recopiait sa commande et emportait l'original. Avec un microscope doté d'un appareil

photographique, il agrandissait alors le rapport.
André allait bientôt recevoir sa commande de vins
d'Alsace.

*

*

*

Chapitre 2

André se réveilla tard.

Louise s'était déjà levée. Rien dans la maison ne transparaissait de ses activités nocturnes. Son bureau était celui d'un homme d'affaire américain qui travaille un peu chez lui. Son laboratoire de développement photo était celui d'un passionné. Germaine avait repris son allure réservée d'employée de maison modèle.

Il téléphona à sa secrétaire pour la prévenir qu'il serait légèrement en retard.

Les jours suivants se passèrent tranquillement. Il recevait toujours de nombreux hommages de ses collègues pour la merveilleuse commande qu'il venait de recevoir.

Un soir en rentrant chez lui, il trouva dans le courrier qui l'attendait sur le plateau d'argent de l'entrée une publicité pour un bar qui venait d'ouvrir

en centre ville. Il l'ouvrit et la parcourut. Contrairement à d'autres, il avait pris l'habitude de lire attentivement chaque publicité qu'il recevait. Louise souriait de ce qu'elle prenait pour une manie. En fait, le service limitait au strict minimum les contacts sur le terrain. Aussi, n'importe quel imprimé publicitaire pouvait-il contenir des instructions importantes. Il remarqua à la fin du texte un point qui était détaché du reste de la phrase qu'il semblait devoir terminer. Il descendit au laboratoire et plaça la feuille sous le microscope. Le point solitaire contenait un texte cours :

- Les hamburgers font grossir, préférez les bars.

Il décida de faire un tour dans ce bar.

Deux jours plus tard, il annonça à sa secrétaire qu'il allait faire " quelques courses en ville ". Sarah se dit qu'il allait de nouveau venir avec un papier de hot dog.

André gara sa voiture le long du trottoir en face du bar cité dans le prospectus. L'établissement se trouvait dans le quartier des commerces de luxe, il était essentiellement fréquenté par des hommes aisés qui venaient boire une bière entre deux rendez-vous ou conclure une affaire devant un apéritif. L'entrée était constituée d'une porte rotative qui isolait la salle des bruits de la rue. En la poussant, il provoquant un doux bruit de frottement. Il parcourut la salle du regard.

Un long bar permettait à de nombreux buveurs de se livrer à leur vice préféré. De nombreux recoins sombres permettaient également de consommer à de petites tables. Les sièges étaient recouverts de cuir et le sol de moquette. Celle-ci amortissait tous les

bruits, les clients parlaient doucement. L'ensemble dégageait une atmosphère cossue de bon aloi. André en fréquentant cet établissement risquait fort de rencontrer de nombreuses connaissances. Certains visages ne lui étaient pas parfaitement inconnus. Il se dirigea vers le bar, le barman se déplaça à la même vitesse que lui de manière à se trouver en face de la place qu'il choisirait au moment où il s'y assierait. André pensa que ce barman devait être au fait de la moitié des petits secrets de la ville.

- Qu'est-ce que je vous sers ?

- Une bière.

Le barman avait un accent français.

- Vous êtes français ?

- Monsieur a reconnu mon accent ?

- Je le suis également. Vous vous êtes établi aux US ?

- J'ai trouvé cet emploi de manière à perfectionner mon anglais en sortant de l'école hôtelière et me faire embaucher ensuite dans un palace parisien.

Ce disant, il posa la consommation demandée avec un ticket de caisse. Celui-ci comportait un point rouge. André se dit que les petits secrets de la ville devaient être également connus du Service. Le barman le regardait en souriant, heureux d'avoir un nouveau client. Ce soir, André irait se promener dans le parc.

Pendant qu'il buvait sa bière, un autre client vint s'asseoir à côté de lui. Il commanda également une bière.

- Vous avez les salutations de Dietrich.
- Pardon ?
- Allons, M André Thibaudot de la Porte, croyez vous que les Américains sont dupes de ce que vous avez faits pendant la guerre ?
- De quoi parlez-vous, Monsieur ?
- Des moteurs d'excellente qualité que vous avez vendus à la Luftwaffe.
- Je ne vois pas de quoi vous voulez parler.
- Sinon, vous ne seriez pas obligé de travailler pour les Américains en vendant toujours des moteurs au cher Dietrich.
- Et qui est ce Dietrich que je suis censé si bien connaître ?
- Allons, M Thibaudot, ne me dites pas que vous oubliez si facilement vos amis.
- Écoutez, Monsieur que je ne connais pas. Je ne vois vraiment toujours pas de quoi vous voulez me parler. Je suis désolé, mais on m'attend.

André paya et sortit dans la rue. Son interpellateur resta accoudé au bar comme si cette conversation n'avait pas eu lieu.

À la fin de la journée, André se rendit au parc. Un homme d'une cinquantaine d'années parcourait tranquillement les allées avec un chien en laisse. Il était vêtu d'une veste à carreau avec une petite moustache noire à la Clark Gable; il arborait un continuel sourire comme s'il était en permanence content de lui. André s'assit sur un banc face au lac.

- Mes respects, mon colonel.
- Enfin André, comment faites vous ?
- Comment croyez vous que j'ai échappé aux pièges de la Gestapo ?
- Évidemment.
- Si vous saviez le nombre de faux résistants, de soi-disant représentants de Londres qui étaient tous les mêmes et régulièrement des représentants de l'Abwehr, de la Gestapo ou de la milice. Les moustaches étaient mal collées...
- Elle est mal collée, ma moustache ?
- Non, mais quand on a une moustache brune, la racine des cheveux n'est pas châtain. Cet après-midi, j'ai été abordé par un russe qui parlait un excellent anglais. Ses vêtements étaient américains, il fumait une cigarette américaine, mais il avait mangé du bortsch à midi.
- Il y en avait sur sa cravate ?
- Non, mais il digère mal, et l'odeur de la cuisine russe telle qu'on la fait dans les ambassades détonne dans un bar américain. Vous ne me verrez jamais essayer de me faire prendre pour un russe, ils seraient capables de me trouver une ressemblance avec un portrait d'ancêtre.
- Pour cet après-midi, nous sommes au courant.
- Très bien votre barman .
- Il est sergent.
- Comment l'avez vous formé ?

- En l'envoyant à l'école hôtelière. Il est comme vous, français et vrai barman. Seulement, tous les cadres de la capitale américaine de l'aéronautique défilent dans son bar. Il ne se passe pas un rendez-vous clandestin, pas une tentative d'embauche par les Russes dans ce bar dont nous ne soyons au courant. En outre, il est chargé de superviser l'action de ce russe.

- À propos, il ne fait pas dans la dentelle. Il m'avait à peine abordé qu'il commençait déjà par les menaces.

- Les Russes n'ont pas tout à fait compris les services que vous pouvez leur rendre, ils vous ont envoyé un sous-fifre. Votre calme va les faire revenir avec plus d'intelligence et de douceur.

- Je me demande comment je pourrais me faire débaucher de façon crédible s'il n'envoie pas quelqu'un de plus fin... et de moins vulgaire.

- Ne vous en faites pas, André. Tous les Soviétiques ne sont pas idiots. Ils se doutent bien que pour vous avoir, il faudra qu'ils y mettent le prix. À propos, votre dernier rapport va nous faire beaucoup progresser. Il y en a pour deux ans de travail là-dedans.

- Et une nuit de rédaction...

- Votre nouveau bar vous plaît mieux ?

- Sarah se posait vraiment beaucoup de question sur mes emballages de hamburger dans ma corbeille à papier.

- Vous avez raison, son officier traitant commençait vraiment à se demander pourquoi elle insistait tant sur des emballages de hamburger qui apparaissaient

spontanément dans votre corbeille. Vous auriez dû être plus prudent.

- Je pouvais difficilement admirer un emballage de hamburger sur la voie publique jusqu'à ce que j'y trouve un point rouge au bon endroit.

Vu de loin, deux promeneurs échangeaient leurs impressions sur le temps qu'il faisait. Étant donné qu'il était impossible de se garantir de façon sûre contre toute observation de loin à la jumelle, ils avaient décidé de ne jamais s'échanger d'objets avec quelque artifice que ce soit lors de ces entretiens périodiques du parc.

Ils étaient bien ce qu'ils semblaient être : deux promeneurs qui font un tour de parc à la fin de la journée avant de rentrer chez eux. André faisait cette promenade régulièrement même lorsqu'il n'y avait pas de rendez-vous prévu. Ainsi, un suiveur éventuel n'aurait pas remarqué qu'il rencontrait à tous les coups quelqu'un sur ce banc. Quelles que soient les précautions que l'on prend pour que les choses soient bien ce qu'elles devraient être, le papier qui emballe un hamburger n'est pas strictement le même que celui qui sert à faire le courrier. Aussi un emballage de hamburger qui se trouve régulièrement dans une corbeille à papier alors que son propriétaire ne l'a jamais eu à la main attire l'attention ; surtout si l'observatrice est rétribuée par le FBI pour vérifier que vos faits et gestes n'ont rien d'anormal.

- Alors que fait-on maintenant ? poursuit André.

- Prenez vos habitudes au bar, vous y rencontrerez des gens intéressants. Pas la peine de me rendre

compte, le sergent s'en chargera. Je suppose que vous allez vous y faire de nouveaux amis, d'un genre un peu particulier.

André laissa la conversation retomber. Cette évolution dans sa mission risquait d'être à terme assez mouvementée. Il se demanda à quoi les femmes d'espions soviétiques enfuis à l'Est passaient leurs journées au paradis des travailleurs. Leur donnait-on du " Madame la baronne " ? Ou bien est-ce cela devenait " Camarade baronne " ? Grave question.

Si les Russes ne se montraient pas plus fins, Sarah aurait tôt fait de lui acheter un aller simple pour Moscou.

- Eh bien, à bientôt, Mon colonel.

- À bientôt, André. La prochaine fois, je n'oublierais pas la racine des cheveux.

- Vous savez bien que l'on oublie toujours quelque chose.

André se leva et continua sa promenade. Son interlocuteur continua à regarder son chien renifler consciencieusement tous les troncs d'arbres avant d'y appliquer sa marque.

Quand il arriva chez lui, Louise lui apprit que sa commande de vin était arrivée dans la journée. Il avait pris l'habitude de passer au bar deux ou trois fois par semaine, plus aurait inutilement amené à se poser des questions. Il ne revit jamais l'amateur de bortsch. Il croisa une ou deux fois des têtes connues, certains travaillaient dans d'autres entreprises aéronautiques de la région. Certains lui

rappelaient quelques visages de l'OSS croisés à la libération.

Au bout d'un certain nombre de visites, il avait acquis la certitude que ce bar n'était pas qu'un lieu pour prendre une bière dans un décor agréable. Comme on l'y rencontrait régulièrement, il avait l'impression que les conversations étaient un peu plus bruyantes lorsqu'il était là. Une ou deux fois, il surprit de léger signe de tête entre consommateurs qui allaient à des tables différentes. Ce n'était pas des signes de reconnaissance pour agents de renseignement, ou alors, ils auraient été recalés à l'examen d'entrée du Service. Ces gens se connaissaient, tout simplement.

Et lui, André Thibaudot de la Porte était le baron, curiosité appréciée pour son éducation à la française ainsi que ses bons vins; mais il n'était pas l'un d'eux.

André se dit qu'un américain qui aurait débarqué comme cela à Paris se trouverait également dans la même situation. Pourtant s'il voulait que son contact russe se révèle, il fallait qu'il soit reconnu comme l'un d'eux.

Au fil de ses visites, il lui arriva de croiser quelques unes de ses connaissances. Certains s'étant fait inviter chez le baron ne pouvaient l'ignorer; il eut droit au petit signe de tête discret, mais guère plus. À la compagnie, on commençait à mettre en production la commande qu'il avait ramenée. Des contacts techniques avaient été pris avec les allemands. Les ingénieurs américains s'aperçurent qu'ils avaient grand plaisir à travailler avec les ingénieurs allemands. Sa renommée se répandit

dans la compagnie, non seulement cette affaire était remarquable par son envergure, mais les interlocuteurs étaient fréquentables.

Le président de la compagnie alla jusqu'à faire la traversée, André l'accompagna. Il rencontra les membres du directoire de son client. Il en retira l'impression que l'on faisait confiance à André et que cette confiance rejaillissait sur la compagnie. Tout ceci n'avait rien à voir avec son titre de baron, mais seulement à ses qualités professionnelles. On lui fit comprendre que d'autres commandes encore plus importantes allaient venir.

À leur retour en Amérique, André s'aperçut que les membres du conseil d'administration venaient souvent le saluer dans son bureau sous des prétextes divers. Il reprit ses habitudes au bar.

Un soir alors qu'il s'apprêtait à rentrer chez lui, Harry Burner, le directeur technique de la compagnie, lui proposa de lui offrir un verre au bar. Il accepta avec plaisir. Harry l'emmena vers l'un des boxes bien sombres où l'on peut poursuivre une conversation sans crainte d'être dérangé. Il s'aperçut qu'un petit lustre au-dessus de la table faisait une tâche de lumière tout en laissant les visages dans l'ombre. Décidément cet endroit est le lieu de toutes les tractations, pensa-t-il. Tout en traversant la salle, André s'aperçut que son compagnon échangeait un certain nombre de signes de tête avec d'autres clients du bar. En fait la discrétion n'était pas si absolue que cela puisque toute la ville maintenant l'avait vu en compagnie d'Harry Burner. Une fois installés, ils attendirent que le barman ait pris leur commande pour commencer à parler. André attendait tranquillement que les choses se

précisent. Son interlocuteur s'enquit de sa femme, lui demanda si elle ne s'ennuyait pas trop pendant ses voyages en Allemagne. Tout d'un coup, il vit son visage s'élargir s'un large sourire.

- Vous savez, André, je veux absolument que vous sachiez que le président m'a chargé personnellement de vous exprimer toute sa satisfaction. Il est revenu de son voyage en Allemagne particulièrement impressionné par le travail que vous avez effectué là-bas. Quand on pense qu'il y a seulement quelques années, nous les écrasions sous nos bombes...

- C'est la meilleure publicité, Harry, Ils se sont rendus compte de la qualité de vos moteurs.

- J'aime votre humour, André.

- Ce n'est pas de l'humour. Une des raisons de la victoire américaine de leur point de vue vient de la supériorité technique de nos moteurs d'avions. Le nazisme n'est plus qu'un souvenir pour eux, ils se tournent vers l'avenir. Leur avenir, c'est de se retrouver dans le rôle du champ de bataille dans la nouvelle confrontation Est-Ouest. La technologie leur a déjà fait perdre une guerre, ils se mettent en position de gagner la suivante.

- C'est une façon de voir.

- C'est la leur. Ils avaient déjà commencé à utiliser le moteur à réaction alors que nous utilisions surtout le moteur à hélice. Nous avons réussi à les clouer au sol, et nos avions conventionnels les surclassaient. La meilleure partie de leurs ingénieurs sont venus travailler ici, plutôt que pour les Russes, et ils le savent.

- Tout ce que vous me dites confirme l'impression du président : vous maîtrisez parfaitement votre sujet. On vous dit aussi bon technicien que vendeur.

- Oh, Harry !

- Ce n'est pas moi, ce sont les Allemands qui l'ont affirmé à notre équipe technique.

- Je ne suis pas chargé que de vous faire des compliments.

André leva un sourcil.

- Le président souhaiterait que vous entriez au conseil d'administration.

- ...

- Il souhaiterait vous associer plus étroitement à la marche de la compagnie.

- Vous m'en voyez très honoré.

- C'est que nous attendons beaucoup de vous.

- Le président donne une petite réception chez lui demain soir, il aimerait que vous soyez présent avec Louise, si vous n'avez pas d'empêchement bien sûr.

- Ce sera avec plaisir.

"Et c'est parti !" se dit André.

*

*

*

Chapitre 3

Le président de la compagnie, Bert Trudleman, avait rassemblé autour de lui dans sa soirée un petit nombre d'amis et de collaborateurs. Ses amis étant également souvent ses actionnaires, ils lui assuraient une confortable majorité au conseil d'administration.

Louise portait un fourreau de soie noire d'une grande simplicité. Un simple collier de perles autour du cou lui donnait une élégance princière. Elle savait marcher avec cette simplicité permise aux femmes qui se contentent d'être belle. Elle se déplaçait lentement, en regardant hommes et choses en face, sûre d'elle, légèrement dominatrice et sans écraser. Elle portait peu de bijoux, elle et son mari étaient censés s'être enfuis de France avec peu de choses. Son teint pâle tranchait avec les visages colorés des américaines sportives et férues de plein air. Bert sembla éclairé par son apparition dans le

salon. Il quitta le groupe dans lequel il se trouvait pour l'accueillir.

- Madame la baronne, vous êtes magnifique.

- Monsieur Trudleman, vous êtes trop bon.

- Appelez moi Bert.

- Il faudrait leur dire que le terme Madame la baronne est réservé aux domestiques se dit André. André resta impassible lorsque Louise tressaillit au baise-main de Bert. Il avait du être mouillé. Son mari enregistra l'incident inconsciemment.

- Heureux que vous soyez des nôtres ce soir, André.

- Tout le plaisir est pour moi, Bert.

- Venez que je vous présente à tous nos amis.

Il le prit par le bras et l'emmena à une extrémité du salon.

- Mes amis, mes amis, un moment d'attention, je vous prie.

Le brouhaha des conversations se réduisit peu à peu.

- Nous avons le plaisir d'avoir ce soir parmi nous M le baron André Thibaudot de la Porte. Comme vous le savez déjà tous, il a su attirer sur notre compagnie la confiance de la Bundeswehr. Nos moteurs remplaceront donc les anciens moteurs des avions de la Luftwaffe. Ce succès, c'est à André que nous le devons, ajouta Bert en applaudissant.

L'ensemble des invités se joignit aux applaudissements de Bert. Après cette entrée en matière, André et sa femme se mêlèrent aux différents groupes. C'était à qui cherchait à

l'approcher et lui prodiguait ses compliments. Certains lui expliquaient qu'ils étaient les meilleurs amis de Bert, qu'ils le connaissaient depuis longtemps et que c'est pour cela qu'ils lui avaient confié leurs économies en achetant des actions de sa compagnie. André se disait que décidément, Bert avait beaucoup de meilleurs amis mais que cela faisait de bons actionnaires.

Au bout d'une heure de ce manège, il avait compris que cette réception était en fait une assemblée générale des actionnaires de la société et que ceux-ci avaient souhaité rencontrer le baron prodige. Il fut même présenté à un financier de la bourse de New York qui lui annonça que le président allait annoncer ce contrat à la presse financière la semaine prochaine. Le résultat qui en était attendu n'était rien moins que le doublement du prix des actions. André s'aperçut qu'il leur avait fait faire fortune !

Une fois que Bert se fut assuré que tout le monde avait pu l'approcher d'assez près, les invités se dirigèrent vers la table où le dîner était servi. André et sa femme se trouvaient comme par hasard placés de chaque côté de Bert.

Au dessert, celui-ci se leva et prit à nouveau la parole.

– Mes amis, j'ai une nouvelle à vous annoncer.

Le dessert étant excellent, la suite de son discours se poursuivit sur fond de tintement de fourchette à moka.

– J'ai le plaisir de vous annoncer qu'André Thibaudot de la Porte entre au conseil d'administration de la compagnie. À ce titre, il sera

chargé de superviser nos nouvelles relations avec l'Europe.

- Et voilà, se dit en lui-même André, quand on parle des choses sérieuses, plus de baron !

- Cette soirée est donnée en son honneur et en prévision des nouveaux sommets où il ne manquera pas de nous emmener, continua Bert en l'applaudissant.

L'ensemble de l'assistance se leva pour l'applaudir.

- Maintenant, André, vous nous devez un discours ajouta Bert en se tournant vers André.

- Comme dit le colonel, l'imprévisible est le seul événement certain se dit-il. Je n'ai rien préparé et je m'en vais leur faire un discours, pourquoi pas ! C'est là-dessus que les actionnaires jugeront leur nouvel administrateur et décideront de la carrière à lui assurer au sein de la compagnie. Mes amis, continua André à voix forte, mon épouse et moi-même, nous sommes très honorés de l'accueil que vous nous avez réservés ce soir. Ce succès que vous attribuez à mon mérite n'a été possible que grâce à la qualité des moteurs que la compagnie conçoit et produit. Cette qualité est reconnue outre Atlantique. Je n'ai été que ton ambassadeur, Bert, c'est l'équipe que tu as recrutée qui est cause de tout.

André regarda Bert droit dans les yeux pendant qu'il prononçait la dernière phrase. Il joua avec emphase sur les possibilités offertes par l'accent tonique anglo-saxon. Il vit que Bert se laissait submerger par le plaisir. La salle se répandit en applaudissements. Il décida d'en rajouter.

- Bert, je te remercie continua-t-il. Je te remercie d'abord de ta confiance, c'est grâce à elle que j'ai pu réussir avec la compagnie. Je te remercie ensuite, parce que comme gage de ta confiance tu as toujours mis à ma disposition les moyens en qualité et en quantité qui étaient nécessaires pour gagner. C'est grâce à toi que nous sommes apparus devant nos clients comme étant capables de leur fournir ce qu'ils attendaient de nous. Les nouvelles responsabilités que le conseil me donne ce soir m'amènent à tout faire pour mériter plus et encore votre confiance à tous.

Bert était proche de l'orgasme. Non seulement André avait confirmé devant les actionnaires l'excellence de ses choix, mais encore, il les assurait qu'ils allaient gagner encore plus d'argent. C'était exactement ce qu'ils étaient venus entendre.

La salle tout entière se leva pour l'applaudir à nouveau. Il regarda Louise, elle jouissait de cette reconnaissance de son travail. En France, leur tête était mise à prix, ici ils étaient des héros. Les Américains avaient la reconnaissance du ventre. Il était sincère lorsqu'il remerciait Bert et son équipe de leur appui tout au long du déroulement des négociations. Son concurrent français n'avait manifestement pas bénéficié des mêmes concours. Il se souvenait l'avoir croisé un soir au bar de son hôtel. Il tentait de convaincre probablement un de ses supérieurs hiérarchiques de prendre en compte les desiderata des allemands, celui-ci lui répliquait que c'était son rôle de faire comprendre à ses clients qu'ils avaient tort. André avait souri intérieurement, sa compagnie avait dépassé dans son offre de service les exigences les plus dures des clients.

- C'est vrai, se disait-il, je n'ai été que leur porte-parole, ils ont bien bossé. Les Français n'avaient aucune chance.

Après le dessert, Bert entraîna André dans la bibliothèque avec un certain nombre d'autres hommes. Parmi ceux-là, il reconnut le financier de New-York. Harry ne s'y trouvait pas. Les cigares circulaient ainsi que la fine champagne française.

- Prenez place, André. Vous avez devant vous les principaux actionnaires de la compagnie. Voici tout d'abord Michel Meyer, président de Meyer Securities à New York.

- On se connaît déjà, lui sourit Michel Meyer.

- Voici ensuite Gary Apfelbaum, président de la City Bank of Armrock.

- Enchanté ! dit André.

- Et pour terminer, le Général George K. Jackson.

- Général, c'est un honneur.

Ils s'assirent confortablement dans leur fauteuil de cuir en faisant chauffer leur fine champagne dans leur main gauche tandis que leur main droite tenait leur cigare.

André parcourut du regard les trois nouveaux visages devant lui. Seul le général était un WASP, il devait leur servir de caution morale vis-à-vis de l'establishment militaire américain.

Ce fut ce dernier qui commença :

- Alors, André, comment comptez vous, vous y prendre sur les marchés européens ?

- Il est un peu tôt pour exprimer d'ores et déjà un programme, Général, je n'ai appris ma nomination que tout à l'heure.

- Bien sûr, bien sûr.

- Toutefois...

Il parcourut la salle du regard. Il avait l'impression qu'un silence attentif venait de se faire ; sans toutefois réussir à déterminer s'il était en train de passer un examen ou tout simplement d'échanger des vues avec d'autres collègues. Il opta pour la première solution.

- Toutefois, il me semble que l'on peut d'ores et déjà aligner quelques idées simples poursuivait-il. Les semaines de négociations qui précédèrent la signature du contrat furent riches d'enseignement. Les allemands n'attendent pas seulement de nous que nous leur vendions des moteurs d'avions mais que nous les accompagnions dans toute l'activité d'exploitation. En un mot, ils veulent que nous soyons en permanence derrière eux pour les aider à résoudre tous les problèmes qui pourraient survenir.

- Intéressant, intervint Michel Meyer.

- N'oublions pas qu'ils ont une récente et intense expérience d'exploitation de moteurs d'avions militaires en situation de combat. L'origine des problèmes qu'ils ont eus vient de ce que la chaîne industrielle d'appui aux unités engagées était complètement désorganisée par les bombardements alliés.

- Et alors, où voulez vous en venir ? demanda Gary Apfelbaum

- L'idée qui semble les intéresser actuellement est que nous mettions sur pied l'ensemble de la chaîne logistique de maintenance de leurs moteurs d'avion.

- Mais, il y en aurait pour une fortune, s'exclama Bert.

- Cela leur reviendrait beaucoup plus cher, s'il devait le faire eux-mêmes. Avec des résultats en termes qualitatifs inférieurs.

André laissa le silence s'établir. Il lui semblait que les financiers supputaient le montage financier qu'il faudrait mettre en place pour accompagner tout cela et que Bert se voyait à la tête d'une multinationale ; mais ce fut le général qui s'exprima tout haut :

- Pas étonnant qu'ils nous aient donné tellement de fil à retordre pendant la guerre.

- Ce n'était pas dans votre rapport, dit Bert.

- Peut-être n'ai-je pas suffisamment insisté dessus. Quand tout à l'heure, je vous disais que c'était grâce à votre appui que nous avons pu gagner cette affaire, ce n'était pas une formule de rhétorique. Ils ont demandé la même chose aux français et à nous. Les Français leur ont expliqué qu'ils n'avaient pas besoin de ce qu'ils demandaient. Nous au contraire, nous leur avons fourni les temps de changement complet d'un moteur. Notre documentation comprend la description de la chaîne logistique que nous mettons en place pour leur livrer les pièces détachées en temps et en heure. Vous savez, ils n'ont pas oublié Arromanches.

- Arromanches ? demanda le général, quel rapport ?

- À Arromanches, les alliés amenaient par bateaux entiers du matériel ; le même matériel qui ne pouvait

se déplacer parce que leur logistique était inopérante. Ce qu'ils veulent, c'est être affranchis du lien transatlantique au cas où les sous-marins soviétiques rendraient leur approvisionnement impossible. N'oubliez pas que les seuls ports de mer qu'ils contrôlent sont sur la Baltique.

- Alors, que voulez-vous leur vendre ? Demanda Bert.

- L'implantation en Europe d'une usine de construction de moteurs entièrement sous notre contrôle.

- Pourquoi en Europe ?

- L'armistice de 1945 interdit à l'Allemagne de posséder une industrie d'armement.

- Où voulez-vous la mettre alors ?

- Les allemands pensent à la Belgique, ou au Luxembourg...

Un silence lourd de profits futurs s'établit dans la pièce. Les perspectives évoquées par André faisaient rêver, elles faisaient éventuellement de lui le maître du jeu. Peut-être trop. André décida d'impliquer le plus possible Bert, pour éviter un éventuel conflit. Les cigares se consumaient, les verres de fine se vidaient.

La nuit s'avancait.

Ce fut Bert qui rompit le silence en se frottant les yeux et la base du nez entre le pouce et l'index.

- Je crois que nous pourrons reparler de tout cela dans les jours qui viennent.

Les deux financiers et le militaire se levèrent en même temps. Ils se dirigèrent tous lentement vers le salon.

Les femmes discutaient doucement en se faisant de grands sourires.

André retrouva sa femme. Les couples se préparaient à prendre congé, la plupart des invités étaient déjà partis.

De retour dans leur grande voiture, André et sa femme restèrent silencieux un moment. Puis

- André ?

- Oui ?

- Tu n'as rien remarqué ?

- Qui donc ?

- Les invités avec lesquels tu t'es retiré avec Bert, ils n'étaient pas comme les autres.

- Que veux-tu dire ?

- La plus part des invités étaient des WASP de la plus belle eau. J'ai eu droit à des guirlandes de Mme la baronne pendant toute la soirée. On se serait cru chez les Bobbard.

- Et alors ?

- Les femmes de ceux avec lesquels tu es parti étaient différentes.

- En quoi ?

- Elles avaient plus de bijoux que les autres. Quand Mme Meyer marchait, cela faisait " diling, diling " !

- Leurs maris sont peut-être plus riches que les autres ?

- Je ne crois pas.
- Peut être parce qu'ils sont juifs ?
- Non, il y en avait un certain nombre d'autres.
- Alors qu'as-tu remarqué ?
- Quelque chose d'indéfinissable, un point commun qui les définit entre elles et qui les différencie des autres.
- Leur accent ?
- Oui, tu as raison. Mais ce n'est pas tout. Il y a quelque chose en plus...

Louise resta silencieuse quelques instants. Elle semblait troublée parce qu'elle avait vu, mais ne savait pas quoi. André se dit que bien que parfaitement étrangère à ses activités avec le Service, elle aurait fait un bon agent. À tel point qu'il se demandait si elle n'avait pas de doute sur ses propres activités. Tout compte fait, il n'était pas évident que le baron André Thibaudot de la Porte s'enfuit de son pays pour faits de collaboration. Elle connaissait l'histoire de sa famille, elle savait qu'au delà de la forme politique de moment, ses ancêtres avaient privilégié la défense de la France. Quand les princes s'étaient mis du côté de l'étranger, alors les Thibaudot avaient servi la révolution, puis l'empire. Elle aurait pu se poser des questions, mais personne ne saurait ce qui se passait derrière ce beau visage aristocratique.

- Quelque chose de différent poursuivait-elle pour elle-même. Quelque chose de différent, mais rien de concret : ils sont moins américains que les autres.

- Ce n'est pas grave, ma chérie. Nos actionnaires ont eu l'air d'apprécier mon travail, et je vais tout faire pour qu'il l'apprécie de plus en plus.

- Après tout...

Ils rentrèrent en silence.

Une fois chez lui, André s'isola quelque peu. Il tapa la liste des invités qui se trouvaient avec lui dans la bibliothèque de Bert, ainsi que celui de Bert lui-même. Il y ajouta une demande de renseignements. La feuille fut ensuite transformée en point final à la fin d'une demande de catalogue de vins.

*

*

*

Chapitre 4

Après cette soirée mémorable, les choses semblèrent suivre leur cours habituel mais plus vite. Il était de plus en plus souvent convoqué dans le bureau de Bert qui voulait tout savoir des opérations en Allemagne.

André devait pondre de plus en plus souvent des rapports complets sur l'état d'avancement de la fabrication des moteurs, l'inspection des avions qui devaient le recevoir, les travaux préparatoires, etc... Il avait de plus en plus de mal à rendre visite au bar.

Un jour, il croisa Harry dans un couloir :

- Alors, le patron vous en fait baver, paraît-il ?
- Qu'est-ce qui vous fait dire ça ? répondit André avec un sourire large et sûr de lui.
- Je vois bien, Sarah qui tape rapport sur rapport et le temps que vous passez dans son bureau.

- L'Allemagne est la plus grosse affaire en cours, c'est normal qu'il s'y intéresse.
- Enfin, bon courage.
- Merci.

En fait ce n'était pas si normal que ça. Les exigences de Bert devenaient de plus en plus grandes.

Le soir, il trouva un catalogue de vins français dans son courrier. Il l'emmena dans son bureau de manière à être sûr de pouvoir le consulter le soir venu, quand Louise serait couchée. Il retrouva sa femme au salon. Il s'assit sur un fauteuil en consultant le journal du jour. On y parlait espionnage.

Les Soviétiques s'inquiétaient de la montée en puissance des occidentaux et envoyaient de nombreux espions aux US et en Europe de l'Ouest pour essayer de ramener des secrets industriels. Après le dîner, il s'enferma dans son laboratoire photo comme il le faisait souvent. Il sortit le catalogue de vin et chercha un point séparé des autres.

Il trouva un curriculum vitae détaillé des invités de Bert.

Michel Meyer s'était enfui d'Allemagne en juillet 1935 avec sa femme. Il n'avait pas d'enfant. Il était né en 1905. On supposait qu'il était prêtre à gage à Leipzig. Il avait subitement disparu lorsque des voisins l'avertirent qu'un groupe de SS se dirigeait vers sa boutique pour la piller. Il était passé d'une maison à l'autre par les toits et ressorti dans la rue carrément dans la foule de ses agresseurs. De là on perdait sa trace, jusqu'en juin 1936 où il prenait un

billet avec sa femme au Havre pour New York. Il semble qu'il n'ait pas dépassé cette ville, puisque 6 mois plus tard, il créait Meyer Securities spécialisé dans les investissements boursiers. Il avait parmi ses clients un grand nombre de particuliers fortunés qui lui confiaient leurs économies à faire fructifier à la bourse. L'une de ses activités consistait à présenter ses clients à des industriels à la recherche d'actionnaires.

Gary Apfelbaum venait aussi de Leipzig où il était employé de banque. Il semble qu'il se soit enfui d'Allemagne en même temps que Michel Meyer bien qu'il n'y ait pas de trace d'une agression aussi grave des nazis. On trouvait trace de son passage sur le même bateau au départ du Havre. À la fin de l'année, il fondait avec quelques amis la First National City Bank of Armrock, charmante station balnéaire de la cote est. Parmi ses actionnaires on retrouvait Michel Meyer. Sa clientèle était constituée de riches déposants et de prometteuses nouvelles entreprises.

Bert Trudleman était docteur de l'université de Leipzig. Arrivé à New-York trois semaines après les autres, il avait changé son prénom de Moshe pour Bert. Rapidement après son arrivée, il proposa à l'armée américaine ses conceptions pour la construction de moteurs d'avions. Il se heurta pendant de nombreux mois à une fin de non recevoir de la part de l'armée. Jusqu'au jour où il rencontra le (à l'époque colonel) futur général George Kenneth Jackson. Celui-ci était affecté à l'évaluation de nouveaux matériels. Séduit par les conceptions de Bert, il convainquit ses supérieurs de la qualité de ses idées. Deux ans plus tard, grâce au soutien

financier actif de Michel Meyer, ce dernier était capable de fournir à l'armée américaine en temps voulu les moteurs d'avion dont celle-ci avait brutalement besoin. Jusqu'à la fin de la guerre, le colonel géra la relation avec le nouvel industriel, ce qui lui valut le grade de général en 1946. André commençait à comprendre, un petit peu, à qui il avait affaire. Il en conçut une secrète admiration pour Louise qui avait réussi à détecter en quelques secondes la petite différence qui cloche. Elle aurait fait un bon agent de contre-espionnage.

Il décida d'aller se coucher tôt, le lendemain il avait une importante réunion avec Bert.

Ils étaient assis dans la grande salle de réunion de la compagnie. Différentes piles de dossiers étaient disposées sur la grande table, Bert les passait en revue.

- Vous m'avez fourni comme je vous l'ai demandé, les plans du moteur que nous fournissons aux allemands...

- Les voilà...

- Le planning de montage sur l'avion de test.

André montra silencieusement la pile.

- Les dates des essais en Allemagne du prototype sur un de leurs avions.

- Les voilà.

- Les comptes-rendus des réunions de travail avec les équipes allemandes.

- Ils sont là.

- Le compte-rendu d'avancement du projet.

- Le voilà.
- Bon ! C'est là-dessus que je voudrais vous entendre, André.
- Nous avons produit comme prévu un exemplaire prototype du moteur qui était prévu. Les essais au banc ont confirmé les performances prévues à 2% près...
- Oui, oui l'interrompt brutalement Bert.
- Le régime nominal est atteint au bout de...
- Oui, le coupa à nouveau Bert.
- Les Allemands nous ont fourni à la date prévue les spécifications détaillées pour l'adaptation à leurs avions. Le prototype est prêt avec une semaine d'avance. Je m'embarque demain avec l'équipe qui va le monter sur l'avion d'essai et participer aux essais.
- Ce ne sont pas les Allemands qui le montent ?
- Nous avons exigé de monter le prototype avec nos propres équipes de manière à prendre connaissance par nous même des problèmes qui pourraient survenir.
- Et les essais ?
- Ils seront effectués par un pilote allemand, mais sous notre contrôle.
- Sur quel aérodrome seront effectués les essais ?
- Ce n'est pas encore décidé.
- Bien, je veux être tenu au courant dans les moindres détails. Dès qu'à eu lieu la première réunion, vous m'appellez chez moi.

- D'accord.

- Bon voyage.

André était probablement un voyageur doté de bagage volumineux. Ceux-ci se balançaient lentement au bout de leurs élingues pendant que la grue les chargeait dans le paquebot qui emmenait André et l'équipe de la compagnie.

- Jolie caisse, baron.

- Mes respects, mon colonel.

- J'hésite à vous demander comment vous m'avez reconnu.

- Votre accent béarnais est reconnaissable entre mille, surtout sur un quai du port de New York. En quoi êtes-vous déguisé aujourd'hui ? Je ne me suis pas retourné.

- En quidam. Vous avez glissé la feuille de plans modifiée dans la pile, comme je vous l'avais demandé ?

- Affirmatif. On va voir où ces plans atterrissent.

- À propos, vous aviez raison pour votre ami Bert. Nous avons vérifié nos sources. Il est bien docteur de l'université de Leipzig, mais en philosophie.

- Ceci explique son irritation croissante lorsque j'ai voulu le tenir au courant des chiffres. Il ne voulait que les dossiers.

- Vous avez insisté ?

- Non, il avait eu la réaction que j'attendais. J'ai évité de lui mettre la puce à l'oreille en insistant. Vous croyez que l'on va retrouver ces dossiers quelque part ?

- Pas forcément. Votre Bert essaye peut-être innocemment de se faire prendre pour ce qu'il n'est pas.
- Dans ce cas, il se serait déjà ridiculisé devant toute l'équipe ; et je le saurais.
- C'est vrai. Mais, l'information que vous venez de me communiquer est quand même inquiétante. Comment un docteur en philosophie peut-il séduire des américains avec des concepts nouveaux en matière de production industrielle de moteurs d'avion militaire et de logistique de guerre ?
- C'est peut-être un génie multi-compétences ?
- Alors, pourquoi cette réaction d'agressivité aux chiffres ? Ça ne cadre pas.
- Effectivement. Mais un philosophe déteste les chiffres.
- Et là, ça marche ! conclut André.
- Nos trois larrons ont un point commun...
- Ils viennent...
- De Leipzig, qui se trouve actuellement...
- En Allemagne de l'Est.
- Vous croyez que c'est là que nous allons retrouver les plans ?
- Pas forcément. Les renseignements que je vous ai communiqués ressemblent trop à une légende.
- Que pensez-vous des deux autres ?
- Ils ressemblent à quelques milliers de leurs pareils, qui font fortune honnêtement aux US après avoir

sauvé leur peau juste avant la guerre. Aussi horrible que ce soit à dire, ils étaient les plus aptes à prendre une décision grave quand le monde chavire.

- Et le général ?

- Un brave général de l'arrière. Depuis West Point, il ne donne pas l'impression d'avoir jamais touché un fusil.

- J'ai le sentiment que vous serez bientôt contacté par les camarades et que nous le connaissons déjà.

- Effectivement, et nous serons surpris. Rien ne cadre.

Un haut-parleur invita les derniers passagers à monter à bord. André et le colonel se séparèrent. Pendant le voyage, André remarqua le colonel parmi les passagers mais il ne l'aborda jamais. André vivait avec ses collègues et se reposait en attendant les prochains jours qui promettaient d'être plutôt actifs.

*

*

*

Chapitre 5

La réunion fut troublée quelques secondes par le sifflement d'un réacteur au décollage. Elle se tenait dans un hangar en bordure de piste d'un aérodrome militaire allemand. Les ingénieurs allemands avaient suivi avec intérêt les techniques de montage rapide du moteur.

Avant le démarrage des essais, ils procédaient à une première vérification en suivant avec méthode le document qui leur avait été remis. André, qui les connaissait bien, avait exigé de son équipe que ce document soit particulièrement rigoureux. Ce point avait été apprécié par les Allemands.

La vérification se termina sans encombre. Le document fut signé et remis à André. L'ensemble des participants se congratulaient. La bonne fin de cette réunion scellait de manière officielle la bonne fin de

la première partie du projet. Les essais en vol allaient pouvoir commencer.

Une table avait été dressée dans le fond du hangar avec un léger cocktail. Deux photographes de presse s'approchèrent du groupe des officiels et demandèrent l'autorisation d'opérer.

Quelques instants plus tard, alors qu'André se trouvait seul, un ingénieur militaire allemand s'approcha de lui. Cet ingénieur du nom de Anton Prchnek avait été présent à toutes les réunions mais n'était jamais intervenu.

- M Thibaudot ?

- Oui ?

- J'aurais une petite question à vous poser...

- Je vous en prie.

- Le réacteur qui est installé dans cet avion a bien trois points d'ancrage n'est-ce pas ?

- Bien sûr.

- J'étais persuadé que vous utilisiez deux points d'ancrage seulement avec une technique de correction en lacet.

- Il n'en a jamais été question.

- Ah bon !

Son interlocuteur battit rapidement en retraite et disparut dans la foule. André était perplexe; lorsque Bert avait exigé qu'il lui remit les plans du moteur, il avait glissé dans la liasse de tirages, un schéma qui modifiait certains détails du moteur. Ceci ne devait pas porter à conséquence puisque les vrais plans avaient déjà été remis depuis longtemps au client.

Par contre, les réactions à cette modification permettraient de suivre le destinataire réel de ces plans.

Le manque de réaction de Bert montrait qu'il ne lisait pas les plans et qu'il ne suivait pas l'évolution technique de son entreprise ; ceci avait confirmé avant le départ son absence de culture technique, alors que sa légende affirmait qu'il avait séduit les Allemands par ses qualités d'ingénieur.

André s'attendait que le service trace ce plan dans l'un des innombrables services de renseignement des pays de l'Est. Que ce document ressurgisse en Allemagne fédérale semblait surprenant.

André était rentré à son hôtel. Il se dirigea vers le bar désert à cette heure tardive, un client d'allure française se disposait à prendre son apéritif.

- Mes respects, mon colonel.

- Comment s'est passé la recette formelle ?

- Bien, à un détail près... Nous avons vu réapparaître les plans de Bert.

- Tiens donc.

- En fait ce n'est pas les plans que j'ai vus, mais quelqu'un qui m'a posé des questions. Un certain Anton Prchnestky.

- Je vais voir si on le connaît, je vous réponds dans la nuit. Autre chose, votre Bert, il n'a pas fait que de la philosophie dans la vie. On a retrouvé une de ses photos, très, très anciennes. Et pas très nette. Mais c'est lui.

- Et qu'y a-t-il d'autre sur cette photo très ancienne et pas très nette ?

- L'amiral Canaris.

Un nuage passa, lourd de souvenirs. L'amiral Canaris était un ancien adversaire. Il avait travaillé pour l'Allemagne pendant la guerre, il s'était révélé à l'usage anti-nazi et pendu. Entre temps, il avait monté le service moderne d'espionnage allemand : l'Abwehr. À la chute des nazis, les alliés avaient chacun récupéré une partie du réseau. La plus grande partie s'était arrangée pour se retrouver du côté américain. L'autre avait rejoint les Russes. Cela dépendait en grande partie de la géographie. Visiblement, l'ami Bert était originaire de Leipzig. Il pouvait y avoir laissé beaucoup de choses, même s'il se trouvait aux US en 1944.

- Pourquoi pas, répondit André. De toute manière, philosophe ou pas, il n'est pas ingénieur. On est cohérent quand à son passé. Mais maintenant que fait-il ?

- En fait cette photo ne prouve rien. C'est vous qui avez trouvé la faille. Il est incompetent en aéronautique. Cela ne veut pas dire qu'il joue pour quelqu'un d'autre que les Américains. Le document truqué qui se retrouve quelque part en Allemagne de l'Ouest ne signifie rien. Votre Bert maintient peut-être des contacts avec votre client dans votre dos. Son passé le lui permet. Mais pourquoi ?

- Vous regardez pour Anton.

- On en reparle dans quelques jours. Ils allèrent se coucher chacun de son côté. André devait encore passer 2 semaines en Allemagne. Les essais en vol allaient commencer dès le lendemain et il était censé y assister.

Le lendemain, André se rendit au terrain d'aviation. L'appareil qui avait été équipé du moteur prototype devait voler cinq minutes. Ce vol devait être suivi d'une journée de vérifications et de mesures. Il n'assisterait pas aux vérifications.

L'appareil était déjà en bout de piste quand, il arriva. Le pilote escalada l'appareil, on lui retira l'échelle et il ferma le cockpit. On entendit siffler le moteur au démarrage. Pendant que s'effectuait la montée en régime, l'air chaud tremblait en s'élevant derrière l'appareil.

Pendant ces derniers préparatifs, André regarda autour de lui, le dénommé Anton Prchneštký ne se trouvait pas là. Les personnages présents étaient soit des ingénieurs militaires, soit des collaborateurs de la compagnie, pour la plupart en combinaison blanche de technicien avec le logo de la compagnie imprimé dans le dos. Les visages de ses collègues, lui étaient tous connus.

On n'avait pas besoin de lui cet après-midi, André décida de s'accorder une demi-journée de détente après le vol en faisant du tourisme de la manière la plus ostensible.

On entendait le moteur qui montait en régime en bout de piste. L'appareil se mit à se déplacer lentement d'abord, puis de plus en plus vite. André en déduisit que le pilote venait de passer avec succès sa check-list. L'avion leva le nez et sa roulette avant quitta le sol, puis il sembla monter sur des rails invisibles dans l'air et il s'éloigna du sol. Un camion était garé à dix mètres d'eux. On aurait dit une boîte à chaussure grise montée sur camion.

La porte était ouverte, une petite échelle permettait de monter.

Quelques contrôleurs allemands suivaient les évolutions de l'appareil. On entendait la voix du pilote relayé par un petit haut-parleur. Celui-ci relatait les manœuvres qu'il faisait effectuer à l'avion conformément au plan d'essai qui avait été établi.

André regarda les hommes qui étaient devant les consoles. Il avait l'impression de voir des professionnels calmes et consciencieux. Ils avaient devant eux la feuille où était décrite chaque étape des essais; chaque fois que le pilote annonçait qu'une de ces étapes était franchie, les contrôleurs cochaient dans une colonne marquant l'exécution de cette étape. Ils avaient à droite deux colonnes permettant de noter l'exécution correcte ou non de l'essai correspondant. Un directeur de vol suivait le déroulement des essais. Il était l'homme clé de ces essais. Il avait suivi toute la préparation technique des essais avec les Américains et connaissait toutes les facettes techniques du projet. Il avait donc la liberté en cours de vol de modifier le cours des essais par rapport à ce qui était prévu. Ceci était censé permettre d'éviter d'être obligé d'effectuer des vols supplémentaires en cas de léger problème. Au cas où une manœuvre effectuée par le pilote ne l'aurait pas entièrement convaincu, il avait la possibilité d'interrompre le cours des essais et d'ordonner d'autres manœuvres au pilote. André le connaissait, c'était un bon professionnel. Il connaissait bien l'avion et avait acquis rapidement les connaissances nécessaires sur le nouveau moteur.

En apercevant André, il lui fit un signe de tête signifiant que tout allait bien.

André avait participé à la préparation de ces essais. Théoriquement, rien n'avait été laissé au hasard. Le but n'était pas de prouver la qualité du moteur, il avait déjà volé sur d'autres appareils, mais qu'il s'adaptait bien à celui-ci. Mais il pouvait arriver que le pilote surpris par une réaction de l'appareil légèrement différente de ce qu'il connaissait ne réagisse pas tout à fait comme il était prévu. Si le pilote connaissait bien cet appareil, il savait également rester calme en toute circonstance. On attendait de lui qu'il explique cette éventuelle différence à ses collègues lorsque le moteur serait mis en service.

Pour un premier essai en vol, les manœuvres prévues n'étaient pas très nombreuses. André entendit le directeur de vol envoyer au pilote, l'ordre d'atterrir.

André s'éloigna vers le parking. L'heure du déjeuner s'approchait et il décida de déjeuner à son hôtel. Il y avait peu de monde dans la salle à manger de l'hôtel. Il s'assit à sa table, le maître d'hôtel lui apporta la carte. Un point rouge minuscule se trouvait dans un coin du papier servant à mentionner le plat du jour.

À la fin du repas, il se dirigea vers le bureau touristique de la ville où il acheta un billet pour la visite commentée en français de la cathédrale. En sortant, il aperçut du coin de l'œil le colonel qui achetait un billet.

À l'entrée de la cathédrale, un guide francophone attendait ses clients. André lui présenta son billet et

se plongea dans la contemplation apparente des statues de l'entrée de la nef. Un autre touriste regardait les gargouilles, le colonel arrivait au loin, son billet à la main. André décida de faire le tour de la cathédrale puisqu'il était en avance. Une petite rue longeait la nef. Il s'enfonça dans l'ombre de la cathédrale. À la hauteur du transept, il avisa un magasin de souvenirs qui vendait des miroirs à l'effigie de la cathédrale. Il traversa la ruelle pour admirer les miroirs. Dans les miroirs, l'amateur de gargouilles pénétrait dans la rue. Derrière lui, apparut le colonel. Hormis les gargouilles du clocher qui se trouvaient à l'entrée de la rue, l'architecture de la cathédrale était surtout constituée de grands murs noirâtres.

André allongea le pas. Ils n'étaient que trois dans cette ruelle. Il décida de s'arrêter encore une fois devant le tympan du transept. C'était d'ailleurs le seul centre d'intérêt de la rue. Ses deux suiveurs, s'arrêtèrent chacun devant une statue différente. André regarda ostensiblement sa montre en se retournant. Il décida de retourner voir le guide, l'heure étant arrivée. Il entra donc par la porte du transept, passa dans le cœur et descendit la nef. Les pas résonnaient sur les dalles. Il entendit son suiveur descendre la nef derrière lui. André marqua un arrêt devant la chaire située au milieu de la nef. Décontenancé, son suiveur chercha quelque chose à admirer. André commençait à s'amuser. Il se demandait à qui il servait de travaux pratiques pour espion débutant. Le colonel quant à lui avait subitement disparu. Dans les allées latérales d'une cathédrale, il y a tous les détails nécessaires à une admiration ostensible ainsi qu'à un émerveillement justifiant un regard panoramique. Peu de gens osent

descendre la nef d'une cathédrale par le milieu. Son suiveur se trouva parfaitement isolé en pleine lumière. Le colonel, quant à lui se trouvait dans l'ombre légèrement en avance sur lui, ce qui lui permettait d'observer à loisir son visage. Il avait sorti un Leika de sa poche et tentait de saisir les jeux de lumières de la nef. Un nuage dégagea le soleil, et un trait de lumière descendit des fenêtres où se trouvaient des vitraux avant la guerre. En effet, les bombardements alliés les avaient détruits. Le suiveur débutant ne s'aperçut pas que son visage se trouva illuminé comme par un coup de projecteur. Le colonel déclencha son appareil, il bobina et déclencha encore. Il avait du mal à ne pas rire. L'heure de la visite était arrivée. Le colonel et André hâtaient le pas pour ne pas rater le début de la visite. À cette heure là, il n'y avait qu'une seule visite commentée de la cathédrale. Le guide la faisait en français.

Le guide attendait que ses clients aient fini de se rassembler. Ils n'étaient qu'une douzaine. En se pressant, pour écouter le début de la conférence, André bouscula son suiveur.

- Oh, pardon ! dit-il en français.

- Entschuldigung ! répondit l'autre en rougissant avec un fort accent prussien.

- Tiens donc, se dit André. Le colonel, juste derrière eux, en observant la manœuvre, avait du mal à garder son sérieux.

Le guide après une courte introduction sur l'histoire mouvementée de la cathédrale, attirait l'attention des touristes sur un bas-relief autrefois polychrome

au-dessus de la porte d'entrée principale de la cathédrale.

Le Prussien suivait avec attention la visite guidée en français en fronçant les sourcils. Il pénétra dans la cathédrale en suivant le guide. Le groupe avança un peu et se retourna d'un bloc pour admirer le balcon d'orgues baroque qui surplombait l'entrée.

Le Prussien restait collé en permanence à André dans le groupe rendant ainsi toute prise de contact impossible.

André se demandait quand les autres se décideraient à passer aux choses sérieuses. La présence de cet idiot démontrait amplement qu'ils s'intéressaient à lui, mais ne le prenaient pas trop au sérieux. Un suiveur aussi maladroit ne pouvait que se faire repérer par quelqu'un protégé comme lui. Il se demanda, s'il y avait un deuxième étage comme le colonel pour lui.

Le guide présentait le retable polychrome du chœur peu endommagé par les bombardements de la guerre.

André et le colonel s'étaient juste envoyé un coup de chapeau discret, étant donné qu'ils avaient déjà bavardé au bar de l'hôtel comme deux concitoyens ne se connaissant pas qui se rencontrent par hasard à l'étranger. Ils continuèrent leur visite de la cathédrale comme deux touristes intéressés par les merveilles gothiques d'outre-Rhin.

À la fin de la visite, le guide leur recommanda d'aller admirer le trésor de la cathédrale. Il vit avec surprise que le groupe qui s'était d'abord égaillé dans plusieurs directions se retrouvait peu à peu dans la salle du trésor.

L'après-midi se terminait. Il rentra à son hôtel, son suiveur avait disparu. Le colonel rentra par un autre chemin.

Une heure plus tard, André prenait son apéritif au bar de l'hôtel en lisant les actualités allemandes. Le colonel entra dans le bar avec un journal français qu'il s'était visiblement procuré en ville et s'assit à l'écart.

André continua à lire.

Après le dîner, il se rendit directement dans sa chambre. Après quelques instants, on gratta à la porte de communication. André déverrouilla et le colonel entra dans la chambre. Il mit un doigt devant sa bouche et se dirigea vers la salle de bain. Il fit couler un bain et ferma la porte.

- Mes respects, mon colonel. Vous avez une chambre à côté de la mienne ?

- Non, mais le couple de voisins sont à nous. Et de l'autre côté ?

- Egalement, mais pour ne pas casser votre couverture, nous ne pouvons nettoyer votre chambre.

- Il y a des micros ?

- Probablement. Une recherche serait probablement entendue, nous l'avons évitée. Vous vous êtes bien amusé cet après-midi ?

- Les Allemands de la génération d'avant étaient plus fins.

- Ne vous y fiez pas, c'était une chèvre.

Le colonel sortit une photo de sa poche et la montra à André. Il reconnut son suiveur prussien.

- Je vous présente Günther Wassermann. Il est passé au poste frontière de Berlin Est, hier soir. Il est sorti de l'université cette année, et a été engagé dans les services Est-allemands aussitôt après.

- Je me disais bien que j'étais un "travaux pratiques" !

- Oui et non. Vous connaissez assez les Allemands pour savoir qu'ils sont économes. Ils n'auraient pas payé un déplacement à l'Ouest à un gamin pour un entraînement. Ils auraient risqué de le perdre, au cas où il en aurait purement et simplement profité pour passer à l'Ouest.

- Il y avait un deuxième étage ?

- Et même quelques uns. Ce malheureux guide a fait une merveilleuse conférence aux services français, américains, russes et allemands. Je puis même vous assurer que le guide était le seul à être réellement ce qu'il prétendait !

- Je me disais bien que c'était la seule fois que je m'amusais en visitant une cathédrale.

- Effectivement. Moi aussi. Comme les touristes sont tous censés avoir des appareils photographiques, les trois équipes ont occupé une partie de leur après-midi à se tirer le portrait.

- Tout ça pour moi ?

- Vous êtes une vraie vedette, mon cher.

- Que faisaient là les Américains ?

- Je crois qu'ils n'aimeraient pas que vous passiez à l'Est. Si vous avez remarqué que Bert a horreur de l'aéronautique, d'autres se posent les mêmes questions que vous.

- Ils nous ont repérés.

- Forcément. Les services de notre ambassade à Washington, les préviendra officiellement que nous avons repéré dans une de leur mission commerciale en Allemagne un ancien collaborateur recherché.

- Nos services sont censés être au courant depuis longtemps. Effectivement, les avocats qui pourchassent les anciens collabo demandent régulièrement votre extradition aux américains qui prétendent qu'ils ne vous connaissent pas avec la plus parfaite mauvaise foi. Nos protestations scandalisées les occuperont suffisamment longtemps pour qu'ils m'oublient. Je rentre demain à Paris ; je ne vous connais pas. Je faisais réellement du tourisme et mes vacances sont terminées.

- Et les autres ?

- Les trois personnes présentes sur cette photo ont déjà été repérées en Grèce où elles débarquaient directement de Crimée.

- Ceci explique leur silence.

- Le plus drôle est que ce guide qui se donne le mal de faire des conférences en français aujourd'hui ne devait avoir que nous deux comme clients qui parlions cette langue.

- Vous êtes trop sévère, mon colonel. Vous ne m'avez pas encore parlé de ce touriste là, répondit André en montrant une silhouette un peu floue sur une photo.

Le colonel fronça le sourcil. L'équipe de deuxième niveau ne semblait pas s'être intéressé à lui. André se laissa aller à une franche hilarité, heureux de prendre son chef en défaut.

- Je vous présente Wladimir Polyakov alias Martin Mollard dans l'Orchestre Rouge.

- Comment vous le connaissiez ?

- Pendant la guerre, je vendais des moteurs d'avion aux allemands, et lui des trains d'atterrissage. Il faisait strictement la même chose que moi. Il était arrivé en France avant la guerre, s'y était marié comme la plupart des russes blancs. Il parlait français parfaitement. Pour ne pas inquiéter les Allemands il s'était donné un patronyme français. Sa femme était membre du parti, mais n'est jamais apparue dans une réunion. Parfaitement indétectable. Je parie qu'il vend toujours des trains d'atterrissage aux allemands, et qu'il travaille toujours pour les Russes. Ce qui lui donnerait une parfaite couverture ici.

- Comment l'aviez vous repéré ?

- Les Allemands m'avaient dit qu'ils achetaient également des trains d'atterrissage, ils m'avaient donné son nom et demandé si je le connaissais. Je m'étais renseigné. Sa femme avait été vue régulièrement avec des FTP. De là on avait trouvé son mariage dans les registres de mariages, mais pas sa naissance dans la municipalité où il était censé être né. Son vrai nom a été découvert à la libération, un jour qu'il s'était laissé aller dans un cabaret avec des camarades à lui, venus le retrouver

pour un soir. Un de nos agents se trouvait sur la table d'à-côté.

- Dans quel cabaret ?

- Un cabaret russe blanc où les membres de l'ambassade se rendaient un peu trop souvent. Ce qui a donné à nos agents l'occasion de passer un certain nombre de joyeuses soirées au frais du contribuable.

- Pourquoi ne pas l'avoir arrêté ?

- Nous n'avions aucune raison. De plus, c'était un héros de la résistance, un vrai. Il était de ce fait intouchable. Cette soirée au cabaret est la seule fois où il s'est trahi, une fois de trop. Je suppose qu'il avait envie de rentrer au pays. Peu après, il a brutalement cessé de voir les Russes et continué son travail dans l'aéronautique comme si de rien n'était. En fait, il a quinze ans de clandestinité complète derrière lui. C'est un très grand professionnel.

- Et maintenant ?

- Quand, je suis parti aux Etats-Unis, nous avons décidé de le prendre en laisse pour se faire conduire aux autres. Apparemment, il vient de remplir encore son office.

- Ce qui veut dire qu'il y avait une autre équipe dans la cathédrale ?

- Apparemment.

- La cathédrale était déserte.

Habituellement, le colonel effectuait son rôle d'officier traitant avec régularité. Il ne savait pas s'il devait s'inquiéter d'une situation qui lui échappait, où rire avec André. Cette cathédrale s'était

transformée en nid d'espions l'espace d'un après-midi. Cinq équipes avaient passé leur temps à se surveiller mutuellement et à se photographier pour ensuite se précipiter sur leur belino pour s'identifier mutuellement. On était à la limite du ridicule.

- Pas totalement.

- Il y a quelqu'un qui a parlé pendant tout l'après-midi et qu'apparemment personne n'a écouté.

- Le guide ? M'étonnerait...

- Oui, mon colonel. Sa photo est excellente. Il est beau n'est-ce pas. Quand il avait vingt ans, Göring appréciait sa beauté virile. Le beau pilote aryen qui s'envole dans la nuit pour larguer ses bombes sur l'Angleterre.

- Vous le connaissez aussi ?

- Oui. Un soir, il s'est envolé de Boulogne et a croisé un Spitfire. Il est rentré avec ce qui restait de son deuxième moteur, tout son équipage tué. Il a atterri que le ventre. On l'a extrait de son cockpit gravement brûlé. Il n'a plus jamais piloté. Je l'ai connu à l'antenne parisienne de la Luftwaffe où il était le second de mes clients.

- Pourquoi, ne travaille-t-il pas dans l'aéronautique ?

- Ce n'a jamais été un professionnel des avions. Avant la guerre, il avait commencé des études d'histoire de l'art. À la libération, il les a terminées.

- Vous croyez qu'il vous a reconnu ?

- J'en suis persuadé. Pendant la guerre, il avait une autre particularité.

- Laquelle ?
- Il était très apprécié de Göring...
- Je vois.
- Le maréchal a tout mis en œuvre pour le faire soigner, ce qui explique le peu de séquelles visibles.
- Mais pourquoi dites-vous qu'il travaille pour nous ?
- Son beau-frère était un officier polonais. Il a fait partie du massacre de Stetin. Quand il l'a appris, il en a conçu une haine mortelle pour les Russes. Nous l'avons embauché sans mal.
- Mais pourquoi la cathédrale ?
- En raison de la présence du centre d'essais de l'armée. Tous les fournisseurs et les espions qu'ils charrient avec eux visitent la cathédrale.
- Se rencontrer là, était donc la dernière chose à faire.
- Sans vouloir exagérer, en dehors de la haute saison touristique, beaucoup d'après-midi ressemblent à celui-ci. Vous avez été repéré. Mais ce n'est pas grave. Il est normal que vous profitiez de son passage en Europe pour loger un ancien collaborateur.
- Ce qui est plus intéressant est la présence de deux équipes russes. Mais pourquoi, un ancien membre d'Orchestre Rouge, la probabilité que vous le connaissiez était vraiment importante.
- Ce n'est probablement pas important de leur point de vue. Ils me font savoir ainsi qu'ils savent qui je suis comme ancien collaborateur.

- Ils l'ont déjà dit.
- Oui, mais je l'ai éconduit en le prenant de haut.
- Êtes-vous censé savoir qu'il est russe ?
- Non, si fuite il y a eu, elle n'est officiellement connue que des fêtards de la boîte de nuit russe. Et ils parlaient tous russe entre eux.
- Alors, que cherchent ils ?
- C'est probablement le début de la prise de contact. Ils vont probablement la continuer sur le mode de la menace. Aujourd'hui, ils m'ont simplement dit : « Un ancien collaborateur sait très bien ce que vous avez fait ! »

On gratta à la porte du couloir. Le colonel remit ses photos dans ses poches, sortit de la salle de bain et disparut par une des portes de communication qu'il verrouilla derrière lui.

*

*

*

Chapitre 6

Pendant que le colonel disparaissait dans la chambre à côté, André enfila rapidement un peignoir et se mouilla le visage.

- Oui, oui, qui c'est ?

- Un ami, répondit au travers de la porte.

- Un instant, j'arrive.

André fit claquer la porte de la salle de bain, et ouvrit la porte du couloir.

- Excusez moi, j'étais en train de prendre un bain.

- Vous me reconnaissez ? dit l'homme du couloir.

André laissa passer un moment comme s'il cherchait à se souvenir.

- Martin Mollard.

- Effectivement. J'ai cru vous apercevoir tout à l'heure à la cathédrale et je me suis dit que je passerai vous rendre une petite visite.

- Cela fait si longtemps.

- Trois, quatre ans. Vous vendiez des trains d'atterrissage aux allemands.

- Oui, et moi je leur vendais des moteurs.

- Et maintenant ?

- Je n'ai pas changé, je vends toujours des moteurs d'avion aux allemands. Mais plus pour la même société.

- Vous travaillez pour les Américains.

- Vous êtes au courant ?

- Tout se sait dans le métier. Comme votre passé commence à se savoir aux États-Unis. J'ai cru comprendre que vous n'êtes plus très aimé en France.

- Ah, bon ? Nous y voilà, se dit André en commençant à laisser paraître quelques légers signes d'inquiétude.

Son interlocuteur sourit, sûr de lui.

- Évidemment, avoir commercé pendant toute guerre avec les Allemands sans le moindre signe de résistance ; c'est mal vu par les temps qui courent. Il y a un certain nombre de gens qui aimeraient vous mettre la main dessus.

- Oh, vous savez, la résistance. Je n'ai pas l'étoffe d'un héros. J'ai surtout continué à survivre.

- En faisant de très bonnes affaires.

- Pas si bonnes que ça. Mais comment avez-vous fait pour ne pas avoir ce genre de problèmes ?

- J'ai fait valoir que j'étais en relation avec la résistance. En fait pas beaucoup de mes expéditions ne sont arrivées à destination. Ce qui fait que maintenant, je me trouve en parfaite sécurité.

- Mais vous risquiez de vous faire prendre par les allemands, c'était... terrible.

André adorait jouer le rôle d'un lâche devant quelqu'un qui faisait état de ses propres hauts faits. Son interlocuteur allait bientôt sentir l'ivresse du pouvoir.

- Comme un certain nombre de milliers de nos camarades morts dans les geôles de la Gestapo et dans les camps.

- Vous êtes un héros.

- Je n'en dirai pas autant de vous, assena Martin Mollard en se redressant pour le dominer de son regard.

Plus son interlocuteur se redressait, plus André se voûtait et arborait un regard apeuré. Le colonel de l'autre côté de la porte devait passer un moment passionnant. Ce n'est pas tous les jours que l'on assiste au retournement d'un agent. Il se disait que si les agents se retrouvaient au chômage, André pourrait toujours se recycler comme comédien. L'autre semblait décidé à profiter de son avantage.

- Il serait très dommage que cela se sache outre-Atlantique.

- Où voulez-vous en venir ?

- Je pourrais prévenir vos employeurs.

- Oh, non ! Implora André.
- Il y a une demande d'extradition qui est partie hier.
- Je suis perdu ! se lamenta-t-il. Vous ne pourriez pas m'éviter cela ?
- Je ne vois pas pourquoi j'aiderais un traître qui en plus travaille pour les capitalistes américains en les aidant à organiser l'agression impérialiste contre les démocraties européennes.
- Je vous en prie, couina André.
- Et qui plus est, fait l'aristocrate pour amuser les exploités américains.

André se laissa tomber sur un fauteuil. Il avait laissé tomber ses cheveux et se donnait un air déconfit. De l'autre côté de la porte, le colonel se dit qu'il fallait qu'il ne se rende pas trop vite. André se redressa, son regard lança des éclairs.

- Espèce de sale petit communiste, ce sera ma parole contre la tienne.
- Ou celle de cette photo lui rétorqua Martin Mollard.

Il lui exhiba une photo où on le voyait en train de serrer la main de Göring. Un flot de souvenirs lui revenait. À l'occasion d'une des tournées d'inspection du maréchal, ses clients avaient absolument tenu à le présenter, en chantant ses louanges. La photo avait ensuite circulé pour chanter les louanges de la collaboration.

- C'est un montage odieux, cria André.
- Celle-là aussi ? rétorqua Martin en lui montrant André au milieu de nombreux officiers nazis qui avaient tous l'air d'apprécier sa compagnie.

- Celle-là aussi ! bafouilla André qui avait choisi de devenir incohérent, la bave lui montait aux lèvres.

- Et ces bons de livraison, signés de votre main : "Baron Thibaudot de la Porte" aussi ?

- Aussi ! Vous avez tout inventé !

- T'es perdu, baron ! J'ai le choix entre te faire arrêter par les Allemands qui n'ont rien à refuser aux alliés. Tu seras envoyé en France et fusillé, ou prévenir les Américains qui ont besoin des Allemands mais qui se moquent d'ordures de ton espèce comme de leur premier hot-dog. Dans tous les cas, tu te retrouves devant un peloton français.

- Laissez-moi tranquille ! pleurnicha André, je ne sais pas de quoi vous voulez parler.

Un silence s'instaura. André s'était avachi sur le fauteuil, la tête dans les mains. Il n'allait pas jusqu'à pouvoir pleurer à la demande, il ne fallait donc pas que l'on vit que ses yeux étaient parfaitement secs.

- T'es une nouille capitaliste, mais tu peux me servir à quelque chose.

André laissait venir, Martin faisait semblant de réfléchir. Au bout de quelques secondes, il continua.

- Les impérialistes américains s'appuient sur des nouilles de ton espèce pour dominer le monde. Il est important de défendre les travailleurs et les démocrates contre leur agression. En France, tous les travailleurs, les démocrates et les intellectuels s'organisent pour résister à cette agression. En Allemagne, le parti des travailleurs est interdit. Les impérialistes étendent leur emprise dans tous les

domaines. Nous avons besoin de savoir ce qui se passe pour pouvoir organiser la résistance.

Martin s'arrêta dans sa péroraison. Il reprit son souffle.

- Tu peux te racheter en aidant les travailleurs.

- Qu'est-ce qu'il faut que je fasse ? bredouilla André.

- Les impérialistes américains se sont alliés avec les anciens impérialistes allemands. Tu es au cœur de l'effort américain pour préparer l'agression de la patrie des travailleurs.

- Je ne fais que vendre des moteurs.

- Mais ces moteurs, permettront aux impérialistes de larguer des bombes sur les travailleurs. Si on sait ce qu'ils préparent on pourra les arrêter.

- Mais c'est de l'espionnage, ça ! C'est dangereux, je vais me faire prendre ! se lamenta André.

- Les impérialistes sont trop bêtes pour soupçonner une nouille de baron de ton espèce. Tu es bien trop content de t'être mis à l'abri. Ils sont persuadés que tu n'oserais pas courir le moindre risque alors que tu n'as rien fait pendant la guerre.

Wladimir Polyakov alias Martin Mollard triomphait. Il haïssait les barons. Le titre français ressemblait au mot russe barine. Les barines avaient dominé ses parents ; pendant la glorieuse révolution soviétique, on les avait exterminés. Pendant la guerre, les Allemands chantaient en permanence les louanges du baron. Ils appréciaient tellement sa compagnie qu'ils l'emmenaient dans leurs plus folles virées dans le Paris occupé. Ce que le Russe ne pouvait pas deviner, c'est que c'était à ce moment là que le baron

faisait son vrai travail. L'estime que les nobles prussiens qui servaient dans la Luftwaffe portaient naturellement au baron les amenait aux confidences. Et c'est là, qu'il apprenait l'état technique des flottes aériennes allemandes, l'ordre de bataille et un tas d'autres renseignements plus importants les uns que les autres.

Un jour, un général de repos à Paris avant de repartir sur le front russe lui avait avoué tout le mal qu'il pensait de l'ordre de bataille allemand. Il avait même ajouté : « Hitler est fou, l'Allemagne est foutue ! ». Ils avaient passé le restant de la nuit à se saouler ensemble. Le lendemain, Martin Mollard était convoqué à la Kommandantur et se faisait passer un savon parce qu'il ne livrait pas à l'heure.

Les Allemands détestaient sa vulgarité et le méprisaient. Ils l'appelaient par son nom de famille. Alors « Mollard, toujours en retard ! ». Il se souvenait qu'il était en train de se faire insulter par un sous-fifre pendant qu'un planton traversait la pièce en compagnie du baron avec tous les signes du respect et l'introduisait dans le bureau du commandant où lui-même n'avait pas accès. Quelques jours après, les alliés anglo-américains s'étaient fait un plaisir de communiquer aux russes, les renseignements qui les intéressaient. Wladimir s'était retrouvé convoqué chez son chef qui se demanda tout haut s'il était incapable ou traître et qui le menaça ouvertement de le faire exécuter.

Wladimir Polyakov alias Martin Mollard haïssait le baron André Thibaudot de la Porte de tout son être. Les dernières minutes lui avaient procuré un intense plaisir. André et le colonel, chacun de son côté, se dirent que l'agent russe venait de faire sa première

faute grave en quinze ans de clandestinité.
Martin reprit son souffle.

- Comment on fait ? murmura André.

Martin savoura son plaisir. Maintenant, l'autre était demandeur.

- Rien, tu attends les instructions. Mais pas un mot à quiconque.

Il sortit, en le laissant prostré sur le fauteuil.

André laissa passer un instant. Puis, il se redressa. Il ouvrit la porte de communication ; le colonel était occupé à donner des ordres à d'autres agents qu'il ne voyait pas.

Il revint dans la chambre.

- Comment allez-vous ?

- Comme quelqu'un qui vient de jouer une grande scène de vaudeville.

- Vous étiez très convaincant.

- Vous avez des nouvelles de Wladimir ?

- Il est parti à grandes enjambées sans précautions et a quitté l'hôtel. Nous avons plusieurs équipes qui le suivent à tour de rôle.

- Vous avez l'intention de faire quelque chose ?

- Probablement pas. Du moins rien qui puisse mettre en danger votre mission.

- Je suppose que je ne suis pas censé être en état de paraître au restaurant ce soir.

- Pas tout à fait. Vous pourriez paraître à la fin du service, en ayant l'air préoccupé. Il ne s'agit pas de

donner des alarmes aux Allemands non plus. Demain matin, maquillez vous les paupières inférieures avec ce produit, vous aurez des valises sous les yeux, comme quelqu'un qui n'a pas dormi de la nuit.

Il lui tendit un petit flacon de pommade qui avait une allure d'anti-inflammatoire médicamenteux.

- Les Allemands sont de la partie aussi.

- Nécessairement, vous êtes l'un des éléments de leur défense.

- Mais, ils connaissent Wladimir, alors.

- Pas nécessairement. À l'époque, où il s'est révélé, les services allemands en France étaient en décomposition totale. La plus grande partie de leurs membres étaient soit arrêtés, soit en fuite. Les Américains étaient en train de faire le tri de ceux qu'ils allaient récupérer et de ceux qu'ils allaient supprimer.

- Les Américains, peut-être, seraient à craindre ?

- À l'époque où vous m'avez dit que Wladimir s'est révélé, les Américains avaient peu d'agents d'infiltration français. Ils croyaient qu'ils nous faisaient croire qu'ils comptaient sur nous.

- Et nous étions en train de regarder les agents russes fatigués se révéler.

- Exactement. Il y a eu à l'époque, un certain nombre d'épisodes du même genre. Les agents soviétiques venaient de vivre trois ans de mission extrêmement dure. Il sortait des résistants vrais ou faux de toutes les portes cochères. Beaucoup d'agents soviétiques en ont profité pour faire savoir à

leur employeur qu'ils avaient l'intention de vivre comme tout le monde.

- C'est ce qu'était en train de faire Wladimir dans sa boîte de nuit russe. Je me souviens, maintenant, les deux seuls clients étaient un couple assez âgé, nos agents, et les Soviétiques. Ils ne pouvaient pas savoir que les seuls Russes blancs de la salle étaient les agents français.

- Les Russes ont failli avoir tout leur réseau qui s'arrête juste au moment où la guerre froide allait commencer.

- Donc, il est probable qu'ils aient fait comprendre à Wladimir qu'il pouvait se faire oublier ou se faire épurer, mais qu'il n'avait aucune chance de se faire passer pour résistant.

- Exactement ce qu'il a essayé de vous faire ce soir, mon cher André. Ce soir ou un de ces jours, Wladimir va nous donner ses contacts. Ceux-ci nous donneront les autres agents qu'ils contrôlent sur le territoire français. Et ceux-là, il se pourrait bien que nous les arrêtions.

- Et pour ce qui me concerne ?

- Rien, je suppose que les essais vont continuer. Vous serez probablement contacté en France ou aux États-Unis. La personnalité de celui qui va vous contacter sera intéressante.

Il était l'heure de se séparer. À dix heures du soir dans un grand hôtel, on servait les derniers clients. André se fit une mine défaite, le regard chaviré, la démarche hésitante. Il descendit l'escalier de l'hôtel en tenant la rampe.

Auparavant, un couple du Service venait de s'attabler au restaurant; ils s'étaient mis face à face de manière à embrasser du regard les entrées de la salle et les sorties vers les cuisines.

André s'assit lourdement. Il posa sa tête dans ses mains les coudes sur la table ; ce faisant, il ne vit pas arriver le maître d'hôtel avec le menu.

- Monsieur, ça ne va pas ?

- Hein ?

- Vous n'allez pas bien, Monsieur.

- Non, non, simplement, un peu fatigué. Je vais dîner léger, ce soir.

Un couple d'Allemands de l'Est s'installa à une table. On les repérait à leurs vêtements démodés, à une certaine absence d'élégance.

Après le dîner, André se dirigea vers le bar. Peu de temps après, les autres occupants du restaurant le suivirent. André se mit à boire. Il profitait d'une particularité biologique que peu de gens connaissaient : il pouvait absorber des quantités importantes d'alcool sans que son comportement subisse des altérations importantes. Pendant la guerre, lorsque les officiers allemands étaient saouls, ils lui donnaient les renseignements les plus secrets et le lendemain avaient tout oublié. Ce qui faisait que les alliés pouvaient utiliser ces renseignements sans crainte de griller leur agent. Ce genre de plaisanterie coûtant cher à l'organisme, André ne s'en servait que rarement. Ce soir, il fallait qu'il donnât au monde une bonne raison d'avoir une mine défaite demain. Il commanda un schnaps. Le goût de l'alcool allemand lui fit revenir de nombreux

souvenirs : la première fois où il avait feint l'ivresse pour donner le change à ses compagnons de beuverie. Alors qu'il entamait de fausses confidences qui avaient été préalablement si soigneusement préparées, son interlocuteur lui révéla qu'il était en fait un agent de la Gestapo. André avait connu la peur, profonde, celle que l'on a du mal à maîtriser. Au fil des mois, André l'avait surmonté pour avoir des relations de plus en plus amicales avec son adversaire. Pour un agent, il avait un gros défaut : il se saoulait régulièrement. André était devenu son compagnon de beuverie. Il apprit ainsi quel niveau de pénétration avait été atteint par la Gestapo dans les services de renseignements alliés. Bien plus tard, il apprit qu'il avait ainsi sauvé la vie de nombreux résistants ; ceux-là même qui aujourd'hui le prenaient encore pour un ancien collaborateur voué au peloton.

Les petits verres défilaient devant lui en même temps que les souvenirs. Le couple d'Allemands de l'est le regardait attentivement. Ce regard lui rappelait ceux des agents de la Gestapo qui étaient censés le surveiller. Ils étaient aussi discrets, les mauvaises habitudes n'étaient pas perdues. Au troisième verre, son "ami" de la Gestapo lui apparut dans sa mémoire. Il était le dernier fils d'une famille d'officiers. Ses frères étaient mobilisés dans la marine et les panzers. Sa constitution chétive lui avait attiré leur mépris. Il s'était fait embaucher par les nazis. Son appartenance à la police lui donnait un pouvoir absolu sur la vie des aristocrates qui l'écrasaient de leur morgue. Par contre son reste d'éducation aristocratique le rapprochait du baron qui lui donnait tous les signes de l'estime qui lui manquait.

Au quatrième verre, une autre image revint. Dans la folie de la libération de Paris, son "ami" était prisonnier et il venait d'être dénoncé comme gestapiste. Le Service avait décidé de le récupérer. Quand les agents français s'étaient présentés à la prison, ils s'aperçurent qu'elle était tenu par des FTP. Ceux-ci prétendaient le juger et l'exécuter eux-mêmes. Le ton était monté. On avait été obligé d'abattre celui qui défendait l'accès de la "prison". Cette brève échauffourée fût présentée par la suite comme une tentative désespérée de la part d'anciens collabos. Mais on avait pu récupérer celui que l'on était venu chercher.

Les verres se succédaient devant lui, les souvenirs aussi. Les Allemands le regardaient toujours aussi attentivement. À minuit, l'autre couple se leva et fut remplacé dix minutes plus tard par deux jeunes hommes qui avaient l'air de prendre le coup de l'étrier.

André se fit servir un autre verre. Le Service avait emmené son "ami" dans un appartement connu de quelques initiés seulement. Là on l'avait nourri, requinqué et interrogé. Au fur et à mesure qu'il parlait une autre équipe vérifiait. André était quelquefois sollicité pour certaines vérifications. On apprit que le château familial se trouvait en Allemagne de l'Est et que l'ensemble de ses frères avaient été tués. Il révéla aussi son vrai nom : Graf Hans von Trummelbach. Autant qu'André était un vrai baron, il était un vrai comte allemand. Si la révolution française avait secoué l'univers des Thibaudot de la Porte, celui de Hans chavira. Les terres de ses ancêtres étaient occupées comme une partie de son pays, sa famille était décimée. Le vieux

comte von Trummelbach mourut subitement d'une crise cardiaque quand les membres du parti communiste local vinrent prendre possession de son château. Il laissait ainsi le titre de comte au dernier de ses fils survivants. Celui-ci n'avait plus de famille, plus de terre ; il ne lui restait que la nécessité de faire oublier son activité pendant la guerre et la haine intacte.

Le Service l'avait estimé mûr. André n'avait jamais revu Hans. Peu de temps après, il vivait en Allemagne avec une nouvelle identité et aidait à repérer les faux transfuges d'Allemagne de l'Est. Plus tard, les Américains découvrirent son passé gestapiste. Ils essayèrent de le faire chanter; Hans s'en ouvrit aux français.

André regardait son verre d'un œil morne. Il en était au cinquième. Etant donné la taille des verres, c'était insuffisant pour simuler une ivresse complète. Il appela néanmoins le barman et commanda qu'on lui renouvelle son schnaps. En fait, il avait suivi les aventures de Hans depuis sa retraite américaine. À chaque fois que le Service avait un doute, il le soumettait à André. Ils laissèrent Hans se faire recruter par les Américains pour espionner les Russes en Allemagne de l'Est. Comme cela, il renseignait les Américains sur les Russes et les Français sur les Américains et les Russes. À moins qu'il ne renseigne les Américains sur les Français également.

Le sixième verre fût vidé d'un seul coup. À moins que Hans ne renseigne les Russes sur les Américains et les Français. Qu'est-ce qu'il ne faut pas faire pour sauver sa peau ! Surtout lorsqu'elle n'intéresse pas grand monde, peut-être même pas

son possesseur. André se dit que le Service ne devait pas lui faire une confiance exagérée. Il décida qu'il était temps d'aller se coucher.

Un choc sourd retentit sur la moquette du bar. Le vieil ivrogne français qui vidait schnaps sur schnaps depuis deux heures s'était écroulé de son tabouret. Le barman sortit de derrière le bar. Un jeune couple qui sirotait une liqueur en le regardant se leva et s'approcha. Ils demandèrent quel était son numéro de chambre. Le barman alla se renseigner à la réception et revint avec un passe. Qui tirant, qui poussant, ils le mirent dans l'ascenseur.

Le jeune homme passa le bras d'André autour de son épaule et le traîna jusqu'au lit pendant que sa femme fermait la porte derrière eux. D'une bourrade, il le balança sur le lit où il rebondit. Elle s'occupa de lui retirer ses chaussures et sa veste pendant que son compagnon faisait un inventaire rapide de la chambre. André entrouvrit les paupières et les regarda fouiller. Ils pouvaient toujours fouiller, tous les documents se trouvaient sur la base militaire où ce genre d'opération était beaucoup plus difficile.

- Rien d'intéressant, on dirait un touriste murmura la femme.

- Et c'est loin d'en être un, susurra son compagnon. Il entre et il sort de la base comme de chez lui. C'est lui qui fournit à l'armée ses nouveaux moteurs.

- Je vais regarder le contenu de sa veste. Rien.

Ils partirent sur la pointe des pieds. Rien de ce qu'ils avaient touché n'avait été dérangé. Quelques minutes après leur départ, André ouvrit prudemment les yeux. Il se dressa sur son séant et attendit que la porte s'ouvre. Le colonel apparut.

- Comment allez-vous ?
- Ce n'est plus de mon âge, ce genre de plaisanterie. Combien j'ai pris de schnaps ?
- Nous en avons compté six.
- Mon foie n'a pas vraiment apprécié.
- Je vous prépare une aspirine. Je me demande comment vous faites pour ingurgiter six schnaps et continuer à travailler.
- Les dossiers que vous avez reçus pendant la guerre, je les ai eu souvent comme ça. Ils ont fouillé la chambre.
- Trouvé quelque chose ?
- Il n'y a rien à trouver. Je ne prends pas ce genre de risque qui d'ailleurs ne se justifierait pas. Vous les avez fait suivre ?
- Oui, mais ce genre de débutants n'a pas forcément grand intérêt.
- Dans vingt ans, ils ne seront plus débutants.
- C'est bien pourquoi, nous ouvrons leur dossier. En tout cas les Russes semblent être très intéressés par vous.

Ils se quittèrent sur ces paroles. André supposait bien que le fait que Wladimir s'était révélé montrait que les Russes avaient décidé de prendre le risque de perdre un agent. En fait, ils ne savaient pas que depuis que cet agent s'était grillé tout seul, il transmettait régulièrement des renseignements fabriqués spécialement par les services français. Ils avaient tout simplement remarqué que les

renseignements qu'il ramenait étaient aussi peu intéressants que pendant la guerre.

André se recoucha sur le lit, dans la tenue où on l'y avait laissé. Si quelqu'un passait pendant la nuit, il serait toujours l'ivrogne que des clients du bar avaient déposé sur son lit.

*

*

*

Chapitre 7

C'était un grand succès.

Un de plus que le baron André Thibaudot de la Porte pouvait mettre à son actif.

« Ils sont quand même bons, se dit-il, le prototype a tenu ses engagements, sans l'ombre d'un doute et on peut commencer la production tout de suite pour livraison dès que les moteurs sortent. » Ils étaient depuis deux jours sur le bateau. Le résultat des essais en vol avait été câblé à la compagnie dès que le procès verbal avait été signé par les officiels allemands. Le retour en bateau était une occasion de décompresser après le travail intense de ces quelques jours. C'était la dernière fois probablement qu'ils prenaient le bateau pour traverser l'Atlantique. Lors de son dernier voyage, André avait essayé l'avion. Même si on était un petit plus tassé, au total cela prenait beaucoup moins de temps. Les services réguliers aériens entre

l'Amérique et l'Europe allaient devenir obligatoires. Sur le pont supérieur, quelques transatlantiques dotés de couvertures permettaient de se reposer face à la mer. André avait besoin de solitude. Il délaissa ses compagnons de voyage et s'allongea. Une voix chevrotante lui demanda si la place à côté de lui était libre.

- Certainement, mon colonel.

- Mais comment vous faites ?

- Quand on prend des appuis hésitants, on n'attaque pas le sol du talon.

- Pardon ?

- Les vieillards qui ne peuvent plus avancer traînent les pieds.

- Vous êtes terrible !

- C'est pour ça que je suis en vie. Vous retournez aux US ?

- Je tiens à suivre ce qui va se passer, et voir si nos amis russes vont mordre à l'hameçon.

- Je n'en ai pas entendu parler.

- Nous avons logé les contacts de Wladimir. Apparemment, son officier traitant habite à Paris. On l'a vu rencontrer un attaché culturel soviétique.

- Vous avez une idée sur mon nouveau contact aux US ?

- Je crois que nous serons surpris. J'ai l'impression que Bert est dans le coup, mais qu'il est grillé.

- Cela voudrait dire que l'ensemble de la compagnie est d'origine russe ?

- C'est aller un peu vite, mais c'est une éventualité à envisager.
- Pour moi, poursuit André comme un monologue intérieur, je suis un collaborateur à la retraite qui ne vise qu'à se faire oublier.
- Je ne crois pas qu'ils vont vous faire ce plaisir.
- Qui est ce gros homme qui regarde l'horizon depuis cinq minutes ?
- C'est un négociant en grain qui permet aux américains de vendre du grain discrètement aux Russes. C'est un français, membre du PC. Il est très riche.
- Il est là pour moi ?
- Votre charisme m'étonnera toujours. Le nombre d'espions de tous bords que vous traînez dans votre sillage frise l'indiscrétion.
- Ils sont tous là ?
- Certains, oui. Les Américains semblent apprécier vos services comme vendeur de moteurs, mais vous font une confiance mesurée.
- C'est tout à leur honneur.
- Ils ont vérifié vos contacts en Allemagne. Semble-t-il le seul qui leur ait échappé serait Wladimir. Il y a deux agents à bord qui jettent un œil attendri sur vous.
- Ils sont dans le coin ?
- Près du canot de sauvetage, le couple d'amoureux. Officiellement, ils se sont payé un tour d'Europe pour leur lune de miel, M et Mme Hartford du Massachusetts. Ils auraient été à Vienne, Paris et

Venise. Ils m'ont affirmé avoir été émerveillés par la tour penchée de Venise. Typiquement, les jeunes diplômés de la côte est qui se font embaucher dans les services américains.

- Et du côté russe ? Là, on est moins sûr. Le marchand de grain me semble ne rien avoir à faire avec tout ça. Sa présence est un hasard. Notre équipe cherche toujours à les loger.

- Vous avez été repérés ?

- Non, je ne crois pas.

- Eh, bien. Laissons les venir.

Le colonel referma soigneusement le livre qu'il tenait devant son visage, replia sa couverture avec la même cérémonieuse lenteur et s'éloigna en traînant les pieds. André resta seul, un moment. Il ferma les yeux. Il entendait les voix et les pas des autres passagers qui se promenaient lentement sur le pont. Il entendit bientôt un chuchotement en anglais ; au travers de ses paupières mi-closes, il observa l'arrivée du couple d'amoureux qui avaient vu la tour de Pise à Venise.

Ils s'assirent à côté de lui. André fit mine de se réveiller.

- Oh, excusez-nous, Monsieur. Nous croyons que vous dormiez, dit la jeune personne.

- Tiens, je me suis assoupi.

- Nous sommes absolument désolés, continua le jeune homme.

- Ce n'est absolument pas grave. L'intérêt des voyages en bateau, c'est qu'on a tout le temps pour

se reposer, répondit avec son sourire le plus engageant.

- Vous êtes très fatigué, dit la jeune personne comme si elle s'inquiétait de sa santé.

- Non, pas spécialement ; j'ai simplement beaucoup travaillé en Europe.

- Nous, on est en voyage de noces.

- Comme c'est charmant.

- On a fait le tour de toute l'Europe. Vous voyagez pour votre travail ?

- Effectivement, ça se voit ?

- Non, pas du tout. C'était comme ça, comme vous êtes seul... Vous ne vous ennuyez pas ?

- Mais, je ne suis pas seul ! Je suis avec toute une équipe de collègues avec moi.

- Et qu'est-ce que vous faites, sans indiscretion ?

- Nous fabriquons des moteurs d'avion.

- Comme c'est intéressant. Ce n'est pas dur pour un français de travailler dans une entreprise américaine ?

- Pas plus qu'autre chose. Comment savez vous que je suis français ?

- Oh, vous avez un léger accent.

- Mais vous n'étiez pas bien en France ?

- Si, mais on est venu me chercher; et j'ai trouvé cela plus intéressant.

- Mais, vous pouvez retourner en France.

- Je n'en ai pas eu l'occasion.

- Oh, c'est dommage.

- C'est comme ça. J'aurais bien un jour l'occasion d'aller en France.

André, se dit que leur mission devait être de le faire parler. On allait bientôt franchir les banalités. Comme il savait déjà qu'ils avaient mal préparé leur prétexte, il éviterait de les faire parler. S'ils s'enfermaient encore dans leurs mensonges et qu'il ne relève pas; ils risqueraient de s'en apercevoir en révisant leur leçon. S'il réagissait, alors il leur montrerait qu'il les avait percés à jour, ce qui ne manquerait pas d'exciter les soupçons de leurs patrons. Ils se mirent à chuchoter ensemble, nez contre nez. Ils riaient. Ils avaient l'âge d'être ses enfants. Le jeune homme embrassa sa compagne dans le cou. Ils le saluèrent et s'éloignèrent en riant. André aurait aimé que le service lui confie des missions de ce genre.

Quelque temps plus tard, il retrouva ses collègues au bar, où ils prirent l'apéritif ensemble. André appréciait leur compagnie. La plupart étaient sans problèmes, compétents et efficaces dans leur travail. Les journées sur le bateau se déroulaient agréablement. L'ambiance était légèrement euphorique, les essais s'étaient très bien passés et les Allemands avaient tenu publiquement à exprimer leur satisfaction. Les hommes mariés pensaient tout haut à leur famille qu'ils allaient retrouver, et les célibataires se trouvaient des compagnes.

Un steward passa avec une cloche annonçant le premier service. André et certains de ses collègues se dirigèrent vers la salle à manger. Ils y trouvèrent une

table ronde, où par hasard, il y eut deux places en trop.

- Il n'y a personne à ces deux places ? dit une fraîche voix de jeune femme.

- Non, non répondirent en chœur André et ses compagnons.

Elle s'assit dans un grand bruissement soyeux. André nota qu'elle s'était changée. Sa robe blanche légèrement décolletée mettait en valeur la jeunesse de son teint. Son jeune mari s'assit à côté d'elle en saluant à la ronde. Les conversations reprirent. Le voisin de droite d'André avait entrepris de lui expliquer une stratégie de football américain. Il conseillait son fils qui était quarter back dans l'équipe de son collègue. Plus il écoutait avec intérêt les explications de son collègue, plus André était convaincu que ce jeu était bien loin du jeu uniquement brutal que les Européens croyaient. La condescendance française pour les Américains atteignait souvent des sommets où le ridicule était dépassé. Le fils et son père passaient des heures passionnées à mettre au point des stratégies qui étaient ensuite appliquées sur le terrain. Des discussions sans fin avaient lieu avec le coach de l'équipe. Normalement, le coach n'aurait pas du tolérer cette irruption d'un père dans son travail. Seulement le père était un ancien champion universitaire. André se disait qu'il n'était pas seulement un ancien champion de football, il était aussi l'un des meilleurs motoristes du monde. Il écouta sans les regarder ce que faisait le jeune couple. Apparemment, ils écoutaient. Ils devaient entendre les conversations normales d'un groupe d'américains normaux qui rentrent au pays après le

succès d'une mission à l'étranger. André connaissait chacun d'entre eux; il avait passé leur liste au colonel qui l'avait comparée à ses fichiers. Un certain nombre avaient fait la guerre du Pacifique, l'autre en Europe. Les services français avaient mis un soin tout particulier à détecter les tentatives de pénétration des forces américaines en France. Apparemment du moins, aucun des collègues d'André n'avait été approché pendant qu'ils stationnaient en France. Les conversations que les deux agents pourraient rapporter à leurs supérieurs seraient définitivement banales.

André se demandait si le colonel se trompait, si l'un d'entre eux était celui qui essaierait de le retourner. Ou si quelqu'un sur le bateau l'approchait à nouveau.

Il avait déjà eu cette impression pendant la guerre. Pour tout le monde, il n'y avait là rien que de banal : un groupe de voyageurs qui traversaient l'Atlantique, les quelques retardataires qui ne prenaient pas encore l'avion. André savait ou croyait savoir qu'il y avait quelque chose dans ce groupe qui n'était pas banal. Comme toujours, sa supériorité sur l'adversaire était de le savoir. Souvent, celui-ci croyait être le seul à connaître l'envers des choses et c'est ce qui faisait sa perte.

André décida d'aller s'asseoir au salon. Là, il s'offrirait aux regards, et si les autres voulaient agir, ils en auraient une tentation énorme. Il est plus discret d'aborder quelqu'un en public au vu et au su de tout le monde qui n'y accorde pas attention que de pénétrer subrepticement dans une cabine. Il parcourut du regard le salon. Les passagers revenaient de la salle à manger par couple ou seuls.

Dans le fond, un vieil homme avançait en traînant les pieds. « Il a fait des progrès » se dit André. Il ouvrit le livre qu'il portait avec lui, cela lui avait permis de prendre une certaine contenance en quittant ses collègues pour aller « lire au salon ». Pendant la guerre, il avait un jour changé son apparence pour aller prendre un maigre repas dans un restaurant de la capitale. Renfrogné dans un coin de la salle, il contrôlait les allées et venues du regard. Les clients commandaient, sortaient leurs tickets de rationnement, se rencontraient entre eux. Wladimir était venu s'asseoir à une table de lui, sans le remarquer. Son rendez-vous s'était rapidement manifesté. Un peu plus loin deux hommes à la nuque épaisse dînaient silencieusement. Ils semblaient être les seuls à ne pas être concernés par l'heure du couvre-feu. Ses deux presque voisins parlaient bas ; ils avaient oublié que le niveau sonore étant bas dans la salle, André entendait tout. Et le gravait dans sa mémoire. Il s'était demandé si les deux nuques épaisses l'entendaient aussi bien. Ce qu'ils racontaient était édifiant. On y parlait de trains d'atterrissage, de camarades, d'un tas de choses qui à cette époque valaient un aller simple pour Mathausen. L'innocent vendeur de trains d'atterrissage à l'aviation de guerre allemande se révélait être un agent soviétique. Son repas expédié, Wladimir était resté à lire son journal, pendant que son interlocuteur s'éloignait. Les deux nuques épaisses s'étaient posément levées et étaient sorties lentement dans la rue derrière lui. André se disait que les Allemands jouaient au chat et à la souris. Non seulement Wladimir était grillé, mais il venait de griller son contact. André n'étant pas sûr qu'il n'y avait pas un autre agent de la Gestapo un peu plus

discret dans la salle, avait décidé de s'éloigner discrètement. Il était descendu dans les toilettes et s'était isolé. Là, il avait retourné son pardessus, ce qui en avait changé la couleur et l'apparence. Sa perruque ainsi que ses moustaches avaient disparus dans la tinette. Il avait également retourné son pantalon, ce qui en changeait la couleur qui dépassait sous le pardessus. Son chapeau avait été remplacé par une casquette, ses chaussures ne pouvant être retournées, avait été nettoyées de toute trace de boue distinctive. Avant de ressortir, il avait écouté scrupuleusement la présence d'une respiration attentive. Rien n'aurait effectivement paru plus bizarre que de voir s'enfermer un individu dans les toilettes et d'en voir ressortir un autre. Le sous-sol du restaurant donnait sur une arrière-cour sombre qui n'était pas fermée ; l'établissement était tenu par un membre de son réseau qui présentait l'intérêt d'être près des locaux des allemands. S'il était gênant de voir apparaître en revenant des sous-sols quelqu'un qui n'y était pas entré, il l'était moins d'y voir disparaître quelqu'un qui n'existait plus. Il était sorti dans l'arrière cour et s'était éloigné dans la nuit.

Les ombres d'un passé dangereux s'effacèrent. Les passagers passaient le temps agréablement en se rapprochant de New-York. Il appliquait ce qu'il avait appris au péril de sa vie dans un nouveau jeu. Il ne risquait plus de se trouver à la merci de fous sanguinaires, mais il participait toujours au même jeu.

Les règles étaient moins précises, les enjeux plus flous. Quoique auparavant si l'ennemi semblait clairement désigné ce n'était pas forcément le cas

pour tout le monde. À la libération, il avait assisté à la construction de la légende, manichéenne, simple, indiscutable. Le méchant était le vaincu ; de toute manière ce qu'il avait fait le justifiait amplement. Les bons étaient tous les autres.

Pour cacher ce qui était à cacher, on avait désigné de petits méchants à pourchasser. André avait accepté de continuer sa mission en étant l'un de ceux là. Il s'amusait de ceux qui se drapaient dans une vertu protectrice leur permettant de pourfendre leurs adversaires. Il s'en amusait tant qu'il n'y avait pas de conséquences pour lui ou ceux qu'il aimait. Louise ne se posait pas de question, ou du moins ne lui en posait pas.

L'attente se poursuivait, le paquebot traçait sa route. Rien ne se passait, la mécanique était enclenchée qui allait décider de son destin. Il avait accepté, comme ses ancêtres depuis des siècles. Mais maintenant les serviteurs de l'Etat ne revêtaient plus de somptueux uniformes pour approcher sa personnification, le Roi, l'Empereur, l'Etat, la République ? Ces dernières notions étaient plus floues. C'est qui la République ? Tout le monde savait, servait, défendait la République, à sa manière.

Les Russes avaient trouvé le moyen de rendre les choses plus simples : l'Etat c'était le Parti, le Parti c'était son chef. Lui, par contre il servait l'Etat quel que soit le parti qui passait. Qui servait l'interlocuteur qui allait se manifester ? Le Parti ou ses propres fantômes ?

Le paquebot continuait sa route vers New York en laissant derrière lui son sillage qui s'effaçait sans laisser de trace.

*

*

*

Chapitre 8

Toute l'équipe avait retrouvé le siège de la compagnie.

Bert semblait avoir retrouvé son calme. Un message était arrivé des Allemands félicitant tous les collaborateurs engagés dans ce projet de leur professionnalisme et de leur efficacité. En croisant chacun de ses collègues, André se demandait s'il allait parler d'autres choses que des strictes nécessités de la vie de la compagnie. De temps en temps, il passait au bar, où il prenait une bière, saluait quelques connaissances et s'en allait.

Le colonel ne se montrait pas, pas plus que les Russes d'ailleurs. La vie s'écoulait comme dans n'importe quelle ville industrielle des Etats-Unis. Un soir, il reçut à son bureau un coup de téléphone du général George K. Jackson.

- Comment se porte notre héros de retour d'Europe ?

- Le héros se porte bien.

- Ma femme et moi serions heureux de vous recevoir à dîner demain soir avec votre épouse.

- Ce sera avec plaisir.

Il raccrocha. Louise allait être surprise, ils n'avaient jamais encore été reçus par un général du Pentagone. Enfin quelque chose bougeait. Même s'il arborait une verte cinquantaine, l'action parfois lui manquait ; la vie des civils lui semblant bien fade. Il était probable que les événements allaient s'accélérer, remettant en jeu sa situation sans risque d'agent français aux États-Unis. Il se dirigeait vers quelque chose d'inconnu, quoi au juste il ne le savait pas, mais il s'y dirigeait. Au fond, la seule décision qu'il n'ait jamais vraiment prise dans sa vie avait été de dire oui, sur un trottoir de Vichy en 1940. L'hôtel du parc ! Comment aurait-on pu faire plus caricatural pour installer la cour du maréchal ?

Depuis un mois, il avait été là à ne rien faire observant une agitation forcenée dont le sens lui échappait, mais pas nécessairement le ridicule. Les fantasmes idéologiques des uns et des autres se libéraient comme autant de miasmes et les mots semblaient avoir perdu leur sens. Il était militaire, le pays était occupé et un gouvernement fantôme s'était installé dans un hôtel pour curistes. Il n'était pas désespéré, non, seulement disponible. Il était militaire, comme tous les hommes de sa famille depuis le moyen-âge. Servir le roi était simple. Servir la république l'était moins, personne n'avait jamais baisé la main de la république à défaut de lui faire

les poches. Il semblait que l'adversité créait les régimes. La III^e république s'était fondée sur fond de défaite et d'impuissance, elle se vaporisait soixante-six ans après dans des circonstances analogues. Sur le fond des malheurs du pays, les vautours idéologues se disputaient les restes. Les visionnaires de la révolution populaire, vaincus d'Espagne, ou agents de Moscou prônaient un accord historique avec l'occupant ; les autres voyaient soudain dans la défaite l'occasion de mettre en pratique leurs rêveries fascistes, en oubliant que l'occupant appréciait ce cadeau inattendu tout en conservant le mépris du vainqueur pour le traître.

Il ne s'était jamais senti aussi disponible, il regardait tout ces gens comme s'il n'appartenait pas à la même planète. Ceux qui n'avaient jamais touché une arme à feu ailleurs qu'à la foire parlaient de guerre. Les profiteurs donnaient des leçons de patriotisme à tout le monde. Toute cette engeance se gargarisait de mots dans une ville où on aurait du en faire autant d'eau médicinale. Il avait la chance de ne pas avoir été fait prisonnier. Mais les raisons de vivre et d'agir qui avaient été les siennes et celles de ses ancêtres depuis plusieurs siècles ne semblaient plus intéresser personne. Il se sentait disponible sans savoir pour quoi. Il assistait à l'écroulement d'un monde ancien qui ne l'avait jamais intéressé et dont il s'était toujours tenu à l'écart. Dans le malheur, l'impuissant devient odieux et le lâche croit retrouver une place.

- André !

Un de ses anciens camarades de Saint Cyr sortait en courant de l'hôtel pour curistes.

- Qu'est-ce que tu deviens ? continua-t-il.
- Comme tout le monde ici, me semble-t-il. Je suis un vaincu désœuvré.
- Tu as des projets ?
- Pas le moindre.
- Écoute, la guerre n'est pas terminée...
- Ah, bon ?
- Tu as entendu parler de ce général de blindés ?
- De Gaulle ?
- Oui, nous sommes quelques-uns à commencer à nous organiser pour travailler avec Londres. Nous reconstruisons des réseaux de renseignement.
- Et comment vous gérez ça avec toute cette mascarade ?
- Officiellement, nous sommes les services du gouvernement du Maréchal.
- Mais il a plus de 80 ans !
- Effectivement, tous les excités amusent les Allemands et se servent de lui pendant que nous, on travaille.
- Et vous travaillez où ?
- On est dans une ville thermale.
- Je pressens le pire.
- On est aux bains-douches.
- Au moins, vous êtes propres, dans cette ville ça doit se voir.

- Pas tellement, on se fond dans le paysage et on hurle avec les loups.

Même si dans les premiers instants, André avait été dubitatif, il connaissait de longue date son camarade et était porté à lui faire confiance. Il avait été introduit dans cet univers loufoque où des officiers de trente ans travaillaient d'arrache-pied sous une pomme de douche, dans un univers immaculé où les murs étaient tapissés de carreaux blancs. Très rapidement, il avait cessé de se montrer aux bains douches et avait été officiellement rayé des cadres de l'armée « pour raisons de santé ». Par contre, il avait, comme par hasard, été présenté à un industriel qui souhaitait quelqu'un ayant un vieux fond aristocratico-militaire pour vendre des pièces détachées pour avions aux allemands. La bataille d'Angleterre commençait et allait forcément consommer beaucoup de ces pièces. Quelques jours après, il rejoignait Paris.

Le soir venu, il se présenta vers vingt heures au domicile du général accompagné de Louise. Il s'aperçut qu'ils étaient les seuls invités. Le général avait une petite table en bois verni de style anglais qui lui permettait ce genre de dîner intime. Les cristaux des verres et la porcelaine révélaient un luxe raffiné et discret. La femme du général portait une robe du soir française constituée en fait d'un simple fourreau de soie noire qui la couvrait jusqu'aux chevilles, en laissant dénudées les épaules. André se dit qu'on allait échapper pour une fois aux allusions à sa baronnie.

Le dîner passa tranquillement. Georges et sa femme possédaient au plus haut point l'art consistant à faire passer un moment agréable à ses invités. Ils

avaient parlé de tout et de rien, sans exprimer d'opinions arrêtées qui puissent heurter leur interlocuteur. Au moment du café, Louise et Evelyn Jackson avaient trouvé un centre d'intérêts communs, le général et André se retirèrent dans la bibliothèque pour aller fumer le traditionnel cigare.

- Que pensez-vous de la situation, André ?

- Laquelle, mon général ?

- Vous venez de vendre de nombreux moteurs d'avion aux Allemands qui sont nos alliés. Je suppose qu'ils en ont l'usage.

- ...

- Vous savez, André, il y a quelque chose qui m'inquiète...

- ...

- Nous venons de gagner une guerre contre le fascisme en Europe,

- ...

- et regardez où nous en sommes.

À ce moment du monologue du général, la soirée commença à l'intéresser. Il décida de se monter prudent et de le laisser venir. Le général continuait à parler.

- Les troupes américaines sont engagées partout dans le Monde et alors que tout le monde s'imagine vivre enfin en paix, la troisième guerre mondiale est déjà commencée. Nos troupes sont au Japon, en Corée, en Allemagne, en France même.

- ...

- À votre avis qui paye les moteurs que vous avez vendus ?

- Les Allemands ?

- C'est ce qu'on pourrait croire, en fait c'est le contribuable américain. Vous croyez peut-être que les Allemands sont contents de se voir attribuer le rôle de bouclier contre le méchant ours ?

- ...

- Qu'en pensez-vous, mon cher André ?

Le cher André en pensait qu'il avait plein de choses à raconter au colonel à propos d'un certain général américain au-dessus de tout soupçon.

- Enfin, les Allemands sont quand même nombreux à passer à l'Ouest.

- Et tout aussi nombreux à aller dans l'autre sens.

- Ah, bon ?

Un silence s'établit. Dans le jeu qui commençait, l'un des deux croyait tenir toutes les cartes en mains et en fait ils étaient à égalité. Le général ignorait sans doute que d'un coup de fil, il pouvait ruiner sa carrière, mais que réciproquement aucune des menaces qu'on pouvait lui faire n'avait réellement de sens. Par contre, André l'attendait de pied ferme pour lui faire croire qu'il se rangeait à ses arguments, pourtant il n'avait pas le droit de se ranger trop vite à ces arguments.

Le général tira sur son cigare, il cherchait une contenance.

- Encore un petit peu de brandy, mon cher André ?

Le brandy doit se chauffer dans le creux de la main, et donnait donc au général le temps de reprendre son souffle.

- Vous n'avez pas remarqué quelque chose d'étrange ? commença le général.

- ...

- Les troupes américaines et leurs alliés sont partout.

- Vous vous en plaignez ? Vous êtes général dans la plus puissante armée du monde.

- Je ne m'en plains pas, mais je voudrais qu'elle le reste. Il y a un risque.

- Tiens donc !

- Oui, ce n'est pas très visible actuellement, mais il y a un risque. J'ai été formé à les évaluer comme vous vous en doutez. Il y a un risque.

- Quel risque ?

- Vous savez qu'il ne faut pas trop disperser ses forces.

- Évidemment, c'est dans tous les bons manuels d'histoire.

- Oui, et regardez ce que nous faisons actuellement.

- Que faisons-nous ?

André se demandait combien de réunions de travail, il avait fallu aux soviétiques pour mettre au point le schéma de cet entretien. Georges était en train de développer le point de vue soviétique en l'habillant de la psychologie que l'on pouvait supposer à un vieil aristocrate européen auquel on ne prêtait pas

trop de sentiments américanophiles. La partie s'annonçait passionnante.

Georges se rapprocha d'une mappemonde imitation renaissance qui se trouvait dans la bibliothèque.

- Regardez, nous sommes présents en Asie : au Japon, en Corée, en Alaska, à Hongkong. En Méditerranée, grâce à la Turquie nous maîtrisons les détroits des Dardanelles, les régimes du Sud européen sont tous nos amis avec des troupes américaines sur leur territoire. En Europe de l'Ouest, vous en revenez.

- Et alors ?

- Que penseriez vous si vous étiez soviétique ?

- Aucune idée.

- Vous n'avez rien ressenti en Allemagne ?

- Rien de spécial. Vous savez, nous nous sommes contentés de faire notre travail sans plus.

- Vous n'avez pas eu l'occasion de parler avec les Allemands ?

- Ils sont très réservés, vous savez.

- Et à votre avis pourquoi ?

- Pour moi, les Allemands sont comme ça.

- Ils étaient comme ça pendant la guerre ?

André se souvint de soirées folles dans le Paris de l'occupation où il avait emmené des officiers aviateurs dans les boîtes à la mode de la nuit parisienne. Ceux qui s'occupaient de la fourniture d'équipement voyaient régulièrement arriver des camarades qui venaient soigner leur cauchemar en faisant une fête débridée à Paris. En plus de pièces

détachées, André fournissait alors les plaisirs les plus fous du "gai Paris" où les guerriers apeurés du troisième Reich venaient noyer leur cauchemar dans le champagne et les filles faciles. Ce qu'ils ne savaient pas, les pauvres garçons, c'était que les filles faciles (Ach, les petites barisiennes, mon fioux !) travaillaient pour lui. Les hommes donnaient leur corps haché par les balles ; les bombes ou les tortionnaires de la Gestapo, les filles donnaient aussi leur corps. Non, ils n'étaient pas si réservés que ça, les Allemands ! Surtout quand ils avaient consommé deux bouteilles de champagne par personne. Ils racontaient aux filles tout ce qu'elles voulaient savoir. Une nuit, elles décidèrent de le joindre d'urgence, elles s'étaient aperçues qu'ensemble elles connaissaient tous les détails du prochain raid sur Londres. Malgré le couvre feu, elles avaient trouvé André qui avait passé le restant de la nuit à transmettre. Le lendemain soir, les Allemands se saoulèrent à nouveau, pour oublier tous ceux qui étaient tombés en flammes avant d'atteindre Londres.

Non, les Allemands n'étaient pas si réservés quand ils avaient vingt ans et qu'ils avaient peur. Tout cela, ni les Américains, ni les Russes et encore moins les Allemands n'étaient censés le connaître. Ceux qu'ils fréquentaient actuellement n'avaient plus vingt ans, ils n'avaient plus peur ; mais ils étaient vaincus, définitivement. Pour eux, André était un ancien nazi français qui travaillait pour les Américains ; comme beaucoup d'entre eux. Mais, ils ne savaient pas qui. Donc, ils étaient réservés. Les cadres du pays étaient d'anciens nazis. On oubliait tout, et on travaillait, sans commentaire.

- C'est vrai, ils étaient assez expansifs pendant la guerre.

- Vous voyez bien ! Et à votre avis, pourquoi ?

Le général prenait un ton de maître d'école, André décida de lui répondre en prenant le rôle d'un petit garçon attentif, mais pas trop. Une analyse de l'entretien était certainement prévue ensuite. S'il laissait trop le général aller dans son penchant à la péroraison, le risque était important que les Russes en déduisent la vérité.

- Ils étaient jeunes, ils étaient vainqueurs.

- Et maintenant, vous croyez que ce sont toujours eux les vainqueurs ?

- Non.

- Vous croyez qu'ils en sont contents ?

- Non.

- Ils ont toujours envie de faire la fête avec vous ?

André dressa l'oreille, qui lui avait parlé des folles nuits avec les jeunes aviateurs allemands ? Peut-être Friedrich ? La jalousie exacerbée de Martin Mollard lui avait peut-être fait mettre ça dans un rapport. André se dit que c'était peut-être la seule chose qu'il ait réussi à mettre dans un rapport. Et la bureaucratie stalinienne avait tout noté. Il allait falloir jouer serré, André ne réagit pas.

- Non.

- Et pourquoi, à votre avis ?

- Parce qu'ils sont occupés ?

- Et vous croyez qu'ils en sont contents ?

- Pas spécialement.

- Et vous croyez que les Turcs, les Italiens, les Grecs, les Français sont contents de voir débarquer des soldats américains chez eux ?

- Pas plus.

- Vous voyez, c'est là que nous allons. Les soldats américains sont en train de conquérir le monde !

Cette vérité assénée, André le laissa souffler. Il estima qu'il avait fait tout le chemin qu'il pouvait faire en une soirée. Le laisser se découvrir un peu plus risquait de compromettre l'ensemble de son plan. Il finit son verre, le posa, laissa son cigare éteint dans un cendrier et se leva.

- Georges, je vous remercie pour cette excellente soirée, mais il se fait tard et demain, nous avons une réunion...

- Oui, oui, bien sûr.

Ils rejoignirent leurs épouses au salon.

Ils rentrèrent chez eux en silence. Louise était fatiguée, et André réfléchissait. Il était à peu près sûr que le général était son nouveau contact. Mais, il n'en était pas certain. Dans chaque pays des officiers doutaient du bien fondé des opérations commanditées par leur gouvernement. C'est comme ça que se recrutent la plupart de traîtres. Pendant la guerre, il avait quelque fois eu l'impression que c'était trop facile ; il chassa cette idée, elle aurait signifié que la seule chose à faire était de rester aux États-Unis jusqu'à ce que les Russes se vengent en le vendant aux Américains. Vu leurs importants besoins d'échanges entre services adverses, le risque

n'était pas nul qu'il soit en train de servir de monnaie d'échange sans même s'en douter. Après avoir tenté la menace, ils attaquaient la version idéologique. Il allait lui falloir donner une version cohérente de sa motivation pour le changement de camp. Il s'était montré ancien traître apeuré, et l'attaque avait cessé aussi rapidement qu'elle avait commencé. Il fallait néanmoins tenir compte du rapport éventuel qu'avait fait Martin Mollard après sa tentative avortée en Allemagne. Connaissant cet homme de longue date, il avait toujours su qu'il était aussi bête que vindicatif. C'était sa motivation de traître à lui. André supposait qu'il avait fait un rapport à ses chefs en se vantant de la frousse qu'il avait occasionnée à l'ancien collabo. Il supposait également que ses chefs l'avaient taxé d'imbécillité, ce qui avait renforcé sa haine. Pour aborder un aristocrate français, il fallait un aristocrate américain. Vu par le défenseur de la "patrie des travailleurs", cette approche était plausible, à condition qu'il ait oublié que les aristocrates en question raisonnent souvent comme les autres hommes.

Le général avait développé une série d'arguments tout à fait plausibles voire tout à fait justes et acceptables. André se devait de se montrer « intelligent » ; ce terme habituellement vague et passe-partout avait dans ce cas précis une signification bien précise.

André engagea sa voiture dans la rue conduisant à sa résidence. Il s'était éclairci les idées et avait défini le rôle qu'il allait jouer pour mener à bien la mission qu'il avait acceptée.

*

*

*

Chapitre 9

André était allé au bar où il était maintenant un habitué.

Il avait pris sa bière. Comme d'habitude, il s'était abîmé dans sa rêverie en tournant et retournant son verre planté devant lui sur le comptoir. Au hasard des rotations, la marque de bière imprimée sur le verre s'était retrouvée dirigée vers le barman. Le lendemain, une très jolie femme était venue s'asseoir à côté de lui et on put le voir et l'entendre en train de se faire draguer. Au bout d'une heure, elle lui donna son numéro de téléphone. Sur le chemin du retour, il s'arrêta dans une cabine téléphonique et forma le numéro de la jeune femme. Le colonel répondit. Tout en parlant, il fit un tour d'horizon et s'assura qu'il n'était pas suivi. Le colonel décida de chercher ce qu'il savait sur ce général avec un peu plus de soin.

Le sergent Julien Moreau regardait la demande de documentation qui venait de lui parvenir.

D'habitude, il s'agissait de rechercher les antécédents familiaux de jeunes gens, couverts de diplômes mais nés dans des périodes troublées à des endroits plus ou moins exotiques. L'exotisme en fait commençait à deux cent cinquante kilomètres à l'Est des frontières françaises.

Il s'agissait cette fois d'un général américain. Il était arrivé autrefois dans les fourgons de l'impérialisme yankee. Le sergent haussa les épaules, si les capitalistes se battaient entre eux ce n'était pas son problème. Il nota soigneusement sur une feuille volante les demandes de renseignements qui lui étaient arrivées le matin et la mit dans sa poche.

Profondément antifasciste, il avait voulu adhérer au Parti Communiste avant la guerre. Le pacte germano-soviétique le désorienta et il n'insista pas. Sergent dans les transmissions pendant la débâcle, il avait échappé à la captivité en n'hésitant pas à enterrer son uniforme et à se déguiser en chemineau. Progressant de ferme en ferme, en mendiant ou chapardant, quelques fois en se confondant dans les flots de réfugiés, il avait atteint Bordeaux, épuisé, barbu, sale, mais libre. Il se présenta à la première caserne qu'il rencontra. Le capitaine qui le reçut le fit arrêter immédiatement pour désertion. Quoiqu'il comprenait avec difficulté ce qui lui arrivait, il profita d'un déplacement dans la caserne pour se mêler à la foule et s'échapper. Bientôt, il se trouva un emploi de débardeur dans les navires du port qui lui permit de survivre quelques jours. Une nuit, il apprit que le bateau neutre sur lequel il se trouvait, appareillait pour

l'Angleterre. Il se fit oublier dans la cale, s'endormit et se réveilla en pleine mer. Deux jours plus tard, tenaillé par la faim, il essaya d'aller chaparder de la nourriture et tomba nez à nez avec un autre passager clandestin. Pendant qu'il s'interrogeait sur la conduite à tenir, le cuisinier entra. Les deux clandestins firent face en empoignant des couteaux de cuisine.

- Oh, du calme, camarades ! Moi aussi, je vais en Angleterre.

- Vous êtes français ? demanda Moreau.

- Capitaine de Valombreuse, pour vous servir, 25° cuirassé.

- 2° classe Moreau, 35° transmissions.

- Lieutenant Maroilles, 115° escadrille de chasse.

Dans la conversation embrouillée qui suivit, Julien apprit que ce bateau était bourré de clandestins au vu et au su du capitaine du navire qui avait trouvé là une main d'œuvre gratuite pour convoyer sa cargaison de vin de Bordeaux à destination de l'Angleterre.

Arrivé à destination, le 2° classe Moreau utilisa sa compétence en Morse et sa connaissance de l'Allemand en écoutant les transmissions allemandes. À longueur de journées et de nuits, le casque sur les oreilles, il transcrivait les messages en clair des allemands.

Lui qui était seul au monde, il rencontra une jeune fille anglaise, en tomba éperdument amoureux et l'épousa aussitôt. Lynda faisait le même travail que lui. Pendant ces quelques semaines, il avait vécu au jour le jour, ivre d'activité, travaillant et faisant

l'amour, presque uniquement. Le jeudi 14 novembre, sa jeune femme avait réussi à obtenir deux journées de congé pour rendre visite à sa mère qui habitait Coventry. Julien lui n'avait pu obtenir de n'aller rencontrer sa nouvelle belle-mère que le samedi suivant. Dans la nuit du jeudi au vendredi, on lui demanda d'écouter l'activité radio des pilotes de la Luftwaffe en mission au-dessus de l'Angleterre. Il comptait les heures tout en notant dans un anglais approximatif la teneur des conversations. Soudain, le nom de Coventry sembla revenir souvent. Il apprit que la cathédrale était touchée. Un pilote de bombardier révéla que toutes les maisons autour de la cathédrale brûlaient. La mère de sa femme habitait en face de la cathédrale.

Tous les opérateurs du centre d'écoute radio sursautèrent quand Julien se mit à hurler. Sa voisine le vit défoncer son poste de radio à coup de poing. Elle lui avait présenté sa femme, c'était sa meilleure amie. Il articula le nom de Coventry. Avec l'accent français de Julien, elle mit dix secondes à comprendre et s'évanouit. Il resta prostré pendant plusieurs jours. On n'osait pas lui annoncer que l'on n'avait rien retrouvé de la maison de sa femme et que ses occupants avaient disparu. Par la suite, il réalisa plusieurs missions en France et en Allemagne. Il reçut le grade de sergent à la fin de la guerre. Il parlait peu, ne se liait avec personne. Plusieurs collègues féminines avaient essayé de l'approcher, mais il les avait éconduites brutalement.

À la chute de l'Allemagne, il fut affecté à l'énorme travail d'exploitation des archives des services nazis. Il travaillait sous les ordres d'un jeune capitaine de l'Intelligence Service. À son habitude, il

accomplissait son travail avec efficacité, sans le moindre commentaire. Son supérieur ne savait rien de lui, mais appréciait sa réserve et son efficacité. Élevé dans les meilleures écoles anglaises, il était toujours d'une courtoisie exquise. Son don pour les langues l'avait dirigé vers une carrière dans les services secrets. Absorbé par son travail, il ne s'était jamais soucié du passé de son subordonné. Un jour, ils tombèrent sur les plans de bataille du bombardement de Coventry. Julien reçut l'ordre de classer le dossier sans l'étudier. Comme il s'en étonnait, son chef lui répondit :

- De toute manière, nous savions tout sur ce bombardement avant même qu'il eut lieu.

Julien ne fit aucun commentaire et continua son travail. Le jeune lieutenant anglais ne remarqua pas une pâleur passagère sur les joues de son subordonné.

Quelques mois plus tard, il rejoignait le SDECE français en cours de formation. Il fut renvoyé en Allemagne occupée où il continua le travail d'analyse des énormes archives laissées par les anciens services nazis.

Il constitua un fichier de gens intéressants que le service souhaitait récupérer comme agents. Son travail d'analyste lui permettait de tout savoir des candidats recrutés par les officiers français. Un soir, il s'aperçut en analysant un dossier que l'un des anciens nazis que l'on se proposait de recruter était déjà enrôlé par les Soviétiques par l'entremise des Allemands de l'Est. Il retira le document qui permettait d'arriver à cette conclusion et classa le dossier.

L'ensemble des dossiers qu'il avait ainsi préparés s'était révélés d'une grande qualité. Théoriquement, un contre-dossier aurait dû être monté en même temps par un autre de ses collègues qu'il était censé ne pas connaître. En fait, les exigences de la course au réseau le plus important amenaient invariablement à des imprudences.

Il rencontra quelque part à Berlin Est, le titulaire du dossier. Sa connaissance des lieux ainsi que son entraînement de clandestin acquis pendant la guerre lui permirent d'être sûr qu'il n'était pas suivi. Son interlocuteur s'était laissé convaincre que les Français allaient recommencer pendant la guerre froide ce qu'ils avaient déjà fait aux Allemands entre les deux guerres : Piller le pays. C'était un nazi convaincu, dans le sens littéral du terme : National Socialisme. La création de la République Démocratique Allemande respectait la tradition allemande en y ajoutant le socialisme. Les Russes aussi faisaient la course aux agents. Ils n'avaient pu empêcher qu'une jeune journaliste des Komsomols de Moscou publie une photo enthousiaste sur les adhésions spontanées et massives des jeunes travailleurs de Berlin Est. Sur cette photo, on voyait nettement un ancien nazi du nom de Franz Bauer. C'était lui que le sergent Moreau allait rencontrer. Il lui avait échappé de peu pendant une de ses missions à Berlin. Tous n'avaient pas eu cette chance. On racontait qu'il ne retournait pas les agents, il se contentait de leur peau. Dans les décombres de Berlin Est, il était difficile de suivre quelqu'un. Les rues étaient encore jonchées de gravats, et on faisait beaucoup de bruit en trébuchant dessus dans les rues non éclairées. Par contre, Julien eut quelques difficultés à retrouver

son chemin. Seul les tracés des rues subsistaient à certains endroits.

Finalement, il reconnut la silhouette d'un immeuble qui se dressait isolé dans la nuit. Il heurta à une porte disjointe. Une silhouette massive apparut.

- Obersturmbahnführer Bauer ?

- Qui êtes-vous ?

- Nous nous sommes croisés, il y a quelques années.

- Ah ?

- C'était à Sankt Markus. Vous étiez cachés derrière la porte de la sacristie. J'avais rendez-vous avec un de mes camarades. Vous l'aviez posé sur un banc d'église. L'ennui c'est que vous lui aviez enfoncé la poitrine. Mon camarade était tout ratatiné sur son banc, je suis passé sans m'arrêter.

- C'est si loin...

- Vous avez toujours des végétations ?

- Pardon ?

- Vous faisiez un tel bruit derrière votre porte que je ne pouvais pas vous manquer.

- Que me voulez-vous ?

- Vous nous intéressez.

- Qui ça, nous ?

- Le gouvernement français.

- Il y a un gouvernement en France ?

- Certainement plus qu'en zone soviétique.

- Admettons, et alors ?

- Nous avons tout un dossier sur vous.
- Il y a beaucoup de gens comme ça.
- Vous venez de vous faire recruter par les services soviétiques.
- Les nouvelles vont vite.
- Nous avons besoin de vous.
- Les Soviétiques aussi.
- Ils ne savent peut-être pas ce que vous avez fait pendant la guerre.
- Croyez-vous ?
- L'officier soviétique qui vous a recruté a eu son frère tué pendant la guerre.
- Ils sont nombreux dans ce cas.
- Oui, mais celui qui l'a tué, c'était vous.

Un silence s'établit. Julien examinait froidement son interlocuteur. Il attendait que la peur fasse son effet. L'ancien nazi se reprit.

- Il est tout dévoué à la cause des travailleurs.
- Je n'en doute pas. Comment croyez-vous qu'il réagira quand il apprendra la façon dont vous l'avez tué ?

Le silence s'établit à nouveau. Un peu de sueur apparut aux tempes du gestapiste. Il baissa les yeux. Julien l'observait, la panique envahissait rapidement l'organisme de son interlocuteur. Il savait d'expérience qu'un agent qui se laisse envahir par la panique est perdu.

- Qu'attendez-vous de moi ?

Il bredouillait légèrement. Julien pensait que l'usage de la torture physique était inutile. La peur animale est beaucoup plus destructrice, l'instinct de conservation chez certains est tellement puissant qu'il les amène à faire absolument n'importe quoi. Il jugea que c'était le moment d'agir.

- Vous allez me présenter à cet officier soviétique.

- Que voulez-vous faire ?

- Ça me regarde. Dans le secteur français, il y a un parc zoologique.

- Le Tiergarten, je le connais.

- Dans 48 heures, je serais en train de regarder les girafes à 18 heures. Je veux qu'il soit là. C'est moi qui l'aborderai.

Julien se dirigea vers la porte. L'autre était resté prostré. Le silence s'était rétabli. Une odeur caractéristique se répandait dans la pièce, le nazi venait de faire sous lui. Julien le regarda une dernière fois.

- N'oubliez pas, dans 48 heures. Sinon, vous ne finirez pas la journée vivant.

Il s'en alla. Il ne revit jamais l'ancien tortionnaire. Deux jours, plus tard il se passionnait pour la beauté des girafes du Tiergarten. Le colonel Anatoli Leontov en faisait autant.

- Bonjour colonel.

- Vous souhaitiez me voir ?

- Je veux travailler pour la patrie des travailleurs.

- Il y a beaucoup de gens comme ça. Qu'est-ce que vous nous apportez ?

- Je travaille dans les services de documentations français.
- Et alors ?
- Je connais la totalité des dossiers des agents nazis.
- ...
- Et bon nombre de dossiers soviétiques ...
- ...
- À propos, comment va Natacha ?
- Quelle Natacha ?
- Votre maîtresse à Stalingrad.

Le soviétique le regarda amusé, ses frasques extra-professionnelles n'étaient pas des secrets militaires. Il se demanda où le Français voulait en venir. Julien le regardait en souriant.

La girafe s'approchait d'eux. Elle portait sur son corps une cicatrice qui provenait probablement des bombardements alliés.

- Cela nous intéresse, mais pas tout de suite. Attendez que votre mission se termine à Berlin. Si vous restez dans les services français, vous serez contacté. Ici, vous ne nous seriez d'aucune utilité.

Ils continuèrent à regarder la girafe et partirent chacun de leur côté. Julien regarda les singes, le lion et quelques oiseaux exotiques. Il finit tranquillement sa promenade et rentra chez lui.

Il attendit patiemment pendant deux ans. Il fut affecté au service de documentation à Paris. Les Soviétiques lui demandèrent de leur rendre un service tout simple : leur transmettre la liste des dossiers qu'on lui demandait d'établir.

Les soviétiques apprirent que le service français s'intéressait au général américain George Kenneth Jackson.

Profondément patriote, le général se sentait concerné par l'avenir de l'Amérique. La puissance chèrement acquise pendant la guerre par son pays l'effrayait. Il avait le sentiment que les dirigeants de son pays emmenaient le peuple américain dans une aventure qu'il ne souhaitait pas et pour laquelle il n'avait pas été consulté. La santé insolente de son pays dominant un monde appauvri et exsangue l'effrayait. Il pronostiquait des malheurs sans nombre s'abattant sur son pays et le reste du monde. Son vieux pays était si tranquille avant la guerre sans se mêler des problèmes du monde entier. Un jour, il avait reçu chez lui un sénateur qui lui votait régulièrement des crédits. Un verre de fine champagne à la main, il s'était laissé aller à une longue digression solitaire sur le rôle de domination du monde que s'attribuait son pays, des dangers que cela représentait...

Il établit un parallèle avec l'appétit de puissance qui avait saisi les puissances de l'Axe avant la guerre.

– Et regardez où cela les a menés ! S'exclamait-il au cours de sa péroraison.

L'autre l'écouta sans mot dire, le remercia pour le dîner, la fine champagne et le cigare, et se retira en emmenant sa femme à son bras.

Un mois après, un certain Arthur Goldberg l'appelait pour une interview. Il se disait journaliste. Flatté, le général accepta de le recevoir dans son bureau au Pentagone. Jamais aucun journaliste ne s'était aperçu même de son existence. Il travaillait pour

une certaine revue de Défense Panaméricaine. Le général n'en avait jamais entendu parler, mais qu'importe il allait faire parler de lui, comme la plupart de ses collègues généraux américains qui se faisaient régulièrement interviewer et qui étaient aussi connus que les stars de cinéma. Le journaliste voulait avoir son avis sur des questions de géopolitique. Le général développa pendant deux heures sa vision des dangers qui menaçaient l'Amérique.

Au bout de deux heures, le journaliste le remercia, et s'en alla. Une semaine après, un exemplaire de la revue de Défense Panaméricaine lui arriva par le courrier. Un article élogieux lui était consacré et reprenait de larges citations de ce qu'il avait dit. Une semaine encore plus tard, il reçut l'exemplaire suivant de la revue de Défense Panaméricaine qui contenait des citations d'un important courrier des lecteurs qui réagissaient à son interview.

Certains lecteurs exprimaient une indignation devant un tel manque de clairvoyance, leur cher pays ne pouvant s'abaisser à ignorer les principes de Jefferson. D'autres exprimaient un point de vue plus utilitaire : les États-Unis défendaient leurs intérêts. Certains encore, lui demandaient des précisions. L'un d'entre eux notamment posait des questions très précises sur l'opportunité qu'auraient eu les États-Unis de s'allier avec les Soviétiques comme ils en avaient eu la possibilité pendant la première conférence de Paris en juin-juillet 1947. Son lecteur, précisait notamment qu'il serait très intéressé d'avoir l'avis d'un expert du Pentagone comme le général Georges K. Jackson. Une lettre aimable d'Arthur Goldberg lui suggérait de répondre

personnellement à certains de ses lecteurs qui visiblement l'appréciaient énormément. La revue se chargerait de faire suivre le courrier.

Le général répondit par une longue lettre manuscrite où il décrivait certains points de la conférence qui étaient restés secrets. Ces points prouvaient la volonté des États-Unis d'exclure l'Union Soviétique des échanges mondiaux et ceci pour servir les seuls intérêts américains. Le général avait travaillé à la préparation de la conférence pour les questions d'armement.

Absorbé par son travail, il n'avait plus entendu parler de la revue de Défense Pan-américaine pendant deux semaines. Il reçut la visite d'Arthur Goldberg.

Celui-ci se montra flatteur pour le travail effectué et lui demanda de lui fournir des renseignements précis sur certaines commandes d'armement effectuées par l'armée américaine en vue d'un article de fond sur l'équilibre des forces en Europe Occidentale.

- Vous savez, mon Général, un grand nombre d'officiers supérieurs pensent comme vous.

- C'est à dire ?

- Les dirigeants du pays nous entraînent dans une direction extrêmement dangereuse.

- À qui le dites-vous ?

- À nos lecteurs. Il faut faire savoir que tout le monde n'est pas d'accord avec cette politique.

- Vous avez peut-être raison.

Deux semaines après, Arthur Goldberg pénétra à nouveau dans son bureau et lui demanda les caractéristiques techniques de matériels qui venaient d'être livrés à l'Allemagne Fédérale. Le général se rebiffa. Ces documents portaient la mention TOP SECRET. Il avait l'obligation de les conserver dans un coffre. Il fut alors très surpris de la réaction de son interlocuteur.

- Je ne crois pas que vous puissiez me refuser cela.
- Et pourquoi, je vous prie ?
- Vous m'avez déjà remis sur une lettre manuscrite des données confidentielles.
- Je n'ai jamais fait cela.
- Eh, si ! Souvenez-vous. Votre lettre à propos de la conférence de Paris. Ce que vous y écriviez, n'était connu que de quelques initiés. Ces données n'ont pas été communiquées aux russes.
- Et alors ? s'enquit le général d'une voix inquiète.
- Je crois que cette lettre intéresserait beaucoup le FBI, ou le sénateur Mac Carthy.

Le spectre de la déchéance se profila devant les yeux effrayés du général. Une enquête de ce genre, même si elle n'était pas suivie d'effet, ruinait à coup sûr la carrière d'un officier supérieur. Certains de ses camarades s'étaient vus contraints à la démission pour avoir tenu des propos imprudents.

- Vous ne feriez pas ça ?
- Je me gênerais.
- Mais pourquoi ?
- Les traîtres dans votre genre me dégoûtent.

- Je croyais que vous étiez d'accord avec mes idées.
- Vos idées sont celles qui servent mon camp, l'Union Soviétique.
- Mais, je suis un bon américain !
- Ah, oui ? Vous avez écrit que votre pays devrait servir les intérêts de l'Union Soviétique. Un peu plus loin, que les travailleurs américains doivent unir leur forces avec celles des travailleurs russes, que la présence de l'armée américaine en Europe est un danger pour la paix dans le monde.
- Ce n'est pas ce que je voulais dire.
- C'est ce que vous avez écrit à la main, noir sur blanc.

Le général Jackson tritura un crayon sur son bureau. Le « journaliste » de la revue de Défense Pan-américaine laissa le silence s'établir.

- Que faut-il que je fasse ? Bredouilla-t-il.
- Sortez ces documents de votre coffre.
- Je... je ne peux pas.
- Vous préférez le FBI ?

Il se retourna, fit la combinaison et ouvrit le coffre. Le journaliste sortit un appareil photographique de poche, étala les feuilles de papier sur le bureau et commença à les photographier.

- Mais qu'est-ce que vous faites ?
- Ça ne se voit pas ? Je suis journaliste, non ? Alors, je fais un reportage photographique.
- Mais ces exemplaires sont numérotés, on saura qu'ils viennent de moi !

- C'est votre problème, pas le mien. Un petit sourire ? Merci.

- Mais vous me tuez !

- Alors, vous serez un héros de la paix, comme les Rosenberg.

- Ils viennent d'être condamnés à mort.

- Chez nous, ils auraient déjà été exécutés.

- Vous êtes, vous êtes...

- Je suis un combattant de la paix, et vous vous êtes un traître doublé d'un imbécile. Mais ça, tout le monde le sait déjà.

- Tout le monde ?

- Pourquoi, croyez-vous que vous végétez dans un petit bureau de deux mètres sur quatre, que vous n'avez pas eu de commandement opérationnel depuis des années ? Parce que tout le monde vous prend pour ce que vous êtes, un imbécile !

- Vous êtes sûr ?

- J'ai assez perdu de temps avec vous. Tenez-vous tranquille pour une fois, et il ne vous arrivera rien. À bientôt, général !

Arthur Goldberg s'en alla en refermant la porte derrière lui en laissant un général atterré. Celui-ci resta immobile pendant une heure, en pleurant silencieusement. Quand ses yeux séchèrent, il s'aperçut que le coffre était resté ouvert et le dossier épars sur son bureau. Il le rangea précipitamment et se recomposa un visage. Deux jours plus tard, il reçut la visite du journaliste à son domicile. Celui-ci le complimenta sur la

qualité des documents communiqués. Il lui affirma qu'il avait fait progresser la paix. Le général n'était que médiocrement consolé.

- Vous savez, mon général. Vos vues sont assez justes, au fond. Grâce à vous, nous ferons progresser le monde vers plus de paix sans le laisser aux impérialistes de votre pays et leur marchands de canons.

- Vous croyez ?

- J'en suis sûr. Vous savez, c'est la propagande des fauteurs de guerre qui fait croire que nous voulons la guerre. En fin de compte, Joseph Staline ne souhaite que la paix. Vous croyez que ça nous amuse, nous d'entretenir des armées immenses pour assurer notre sécurité ?

- Non, évidemment.

- C'est uniquement à cause des fauteurs de guerre américains que nous sommes obligés de nous défendre. Regardez ce qu'ont fait les impérialistes allemands et japonais, et où cela les a mené.

- Effectivement.

- C'est le parti communiste chinois qui a amené la paix au peuple chinois, pas les seigneurs de la guerre.

- En Allemagne, votre gouvernement réarme les revanchards allemands pour préparer une nouvelle agression contre notre peuple.

- Oh !

- Vous savez bien, que vous travaillez avec d'anciens nazis en Allemagne. Nous soutenons les travailleurs allemands qui se sont libérés dans la partie que

vosre gouvernement leur a laissée. Un grand nombre de nos soldats sont encore là, alors qu'ils souhaiteraient rentrer chez eux. Tout cela pour les protéger contre les impérialistes. Il faut nous aider, mon Général.

- Mais comment faire ?

- Comme vous l'avez déjà fait. En nous communiquant les efforts que font vos fauteurs de guerre pour préparer leurs agressions.

- Mais c'est de l'espionnage !

- C'est un bien grand mot forgé par les impérialistes.

- Peut-être, mais qui conduit à la chaise électrique.

- Vaut-il mieux laisser préparer une troisième guerre mondiale ?

- Non...

- Quelques profiteurs contre les travailleurs de toute la planète ?

- Non...

- De toute manière vous n'avez pas le choix.

Le général se tassa sur son fauteuil. Il avait décidé de collaborer avec Arthur Goldberg.

*

*

*

Chapitre 10

André se promenait au bord du lac. Un quinquagénaire à l'œil alerte marchait à côté de lui.

- J'ai reçu le dossier sur votre général.

- Alors ?

- Alors, rien. C'est un général qui s'est occupé de logistique pendant la guerre. Maintenant, il s'occupe de marchés d'armements.

- Ce qui veut dire qu'il a accès à toutes les données. C'est une bonne cible.

- Effectivement, il pourrait facilement travailler pour le camp d'en face.

- Je l'ai entendu développer les thèses pacifistes répandues par les compagnons de route du PC. Ni vraies, ni fausses, ne tenant compte que des intérêts non américains.

- C'est justement ce qui vous a attiré dans son jeu.

- Il semblerait que ce soit notre homme.
- Un général bon chic, bon genre qui n'attire pas l'attention. Un moment, vous croyez que c'était votre patron.
- Je le crois encore.
- Pourquoi ?
- Il a essayé de mettre son nez dans des questions techniques qu'il ne maîtrise absolument pas. Or, il prétend être un spécialiste de l'aéronautique.
- Et qu'est-ce qui s'est passé ?
- Le faux plan que j'avais mis dans une liasse que je lui ai transmise s'est retrouvé un peu plus loin. Il voulait simplement se rendre compte de l'avancement des travaux. Ces plans n'étaient pas destinés à être transmis.
- Oui, c'est vrai, je me souviens.
- On avait l'impression que les Russes lui mettaient la pression parce que cette livraison les inquiétait.
- Ils sont effectivement très nerveux.
- Pour l'instant, je continue de les laisser venir.
- Vous n'avez pas le choix.

La journée se passait paisiblement au siège de la compagnie. La secrétaire d'André avait remarqué qu'il ne consommait plus de hot-dogs et ne se souciait plus de ses manies. Bert était redevenu social.

Elle passa la tête par la porte :

- Le président désire vous voir, Monsieur.
- J'y vais tout de suite

Bert l'attendait debout dans son bureau, lorsque la porte s'ouvrit André eut l'impression fugitive qu'il se composait un visage avenant. Une seconde avant qu'il ne le reconnut, il donnait l'impression d'un homme tourmenté et inquiet.

- André, comme je suis content de vous voir !

Il lui tendit les deux mains. André répondit à la chaleur de son accueil.

- Vous allez bien ?

- Comme vous voyez. Asseyez-vous.

Ils prirent place autour de la table de réunion de son bureau sur laquelle se trouvaient déjà quelques dossiers. André se dit que ce qu'il voyait n'était pas si chaleureux que ça.

- Je voulais vous dire que pour un français vos capacités d'adaptation sont étonnantes. Vous vous êtes fait coopter par notre petite communauté. Vos performances lors de notre dernière livraison ont enthousiasmé les Allemands.

- Vous êtes trop bon, ce ne sont que celles de l'équipe.

- Que vous dirigez, mon cher. Tenez regardez ça ! continua Bert en lui faisant glisser un énorme dossier sanglé dans un carton.

- Qu'est-ce que c'est ?

- Regardez !

André ouvrit le lourd dossier. Il contenait toutes les précisions techniques d'une commande qui venait d'arriver d'Allemagne.

- C'est venu comment ?

- En fait, c'est la généralisation de ce que vous avez déjà vendu.

- C'est pour quand ?

- Dans 6 mois, la fin des livraisons, première livraison dans 3 mois.

- Eh, bien on va s'y mettre, dit André en agrippant le dossier pour l'emporter avec lui.

- Ce n'est pas tout, poursuit Bert, les Belges veulent vous voir.

- Tiens, donc !

- Certains de leurs experts ont assisté à des essais non officiels que les Allemands ont effectués sans nous et ont fait un rapport élogieux.

- Les Belges vous attendent dans une semaine.

- Ah !

- Comme vous dites, bon courage !

Resté seul, Bert prit son téléphone.

- Georges ? J'envoie le baron chez les Belges. Comment ça s'est passé avec toi ? Ah, ni l'un ni l'autre. C'est vrai qu'un amateur comme toi, tu parles trop, je te l'ai toujours dit. Mais on s'en fout de tes idées, ce qui compte c'est le résultat ! L'intimidation avait l'air de mieux marcher. Il a quand même côtoyé les Allemands pendant près de quatre ans. Oui ? Ah, j'oubliais, les français font des recherches sur l'histoire de ta vie. En quoi, ça les intéresse ? Je sais pas, peut-être l'énoncé de tes hauts faits d'armes pendant le débarquement. Enfin fais attention, tout de même. Non, je ne crois pas que cela ait quoique ce soit à voir avec le baron. Ce

n'est qu'un petit nobliau dégénéré qui a trahi son pays pendant la guerre, comme ses ancêtres pendant la révolution. Non, ne t'inquiète pas, il est beaucoup trop bête pour être un agent. En Allemagne, on m'a dit qu'il a fondu en larmes. Ce n'est pas pour ça que je t'appelais, tu dois le revoir ? Oui ? Il t'invite chez lui, ce soir, pour te rendre s on invitation ? C'est bien. Tu veux toujours le convertir à tes idées ? Je crois que tu vas te planter, un type comme ça n'a pas d'idées. Mais je les connais tes arguments ! On les trouve dans toutes les feuilles de choux que nous finançons. Tu crois qu'il n'est pas au courant ? Il est prêt à changer vingt fois de casaque suivant les événements et tu lui balances ton idéologie de bazar. Mais oui, mais oui, c'est pour ça que nous nous battons, les idées, c'est ça ! Bon écoute, ce soir mets là en sourdine parce qu'un général par trop pacifiste, cela finit toujours par se remarquer, même dans l'armée américaine. M'en fout ! Je veux pas tout casser à cause d'un gars comme toi, c'est compris ? Bon, ça marche comme ça.

Somme toute, vendre des moteurs d'avions est intéressant et André se demandait ce qu'il y avait réellement dans le dossier. Il s'arrêta un instant dans le couloir, pour voir les têtes de chapitre. Dans le couloir désert, il entendit la voix de Bert qui se répandait par le vasistas du couloir.

André se dit qu'un agent qui n'a pas assez peur est un agent qui a des raisons d'avoir peur. Il savait déjà comment la soirée allait se passer. Mais entre temps, il devait aller voir le colonel.

Ce soir-là, il trouva qu'il y avait un peu plus de coureurs à pied sur les rives du lac que d'habitude. Le colonel était dans cette tenue et affichait la mine de quelqu'un qui est à bout de souffle pour avoir trop couru. Peut-être l'avait-il fait d'ailleurs, il mettait beaucoup de soin à préparer ses actions sur le terrain.

- Il y a du monde ce soir...

- Ce sont des éclaireurs, je veux être sûr que nous ne fassions pas de faux pas

- Pour Bert, j'avais raison. Mais il semble que lui soit carrément un pro. Votre demande de documentation sur le général est arrivée chez les Russes et est revenue ici. Bert est au courant.

- On va contrecarrer cela, en les noyant sous de demandes de documentation sur l'ensemble des généraux américains, et après on se fera les colonels.

- À propos de Bert toujours, son profil semble être celui d'un bolchevik pur porc du style qui méprise le reste de la planète. Il se croit tellement en sécurité que j'ai pu tout entendre sans effort ni même le chercher.

- On va s'amuser !...

Ce matin là, le sergent-chef Julien Moreau se dit que l'armée américaine tout entière intéressait les services français. Il recopia la liste des généraux dont on lui demandait de la documentation et enfonça la liste dans sa poche. Heureusement, la plupart avait tellement fait parler d'eux que l'on trouvait leur biographie détaillée dans n'importe quel

journal. Le soir, il livra les premiers dossiers et sortit pour rentrer chez lui. Sur le trottoir, il avisa une vespasienne et y pénétra. Quelqu'un entra par l'autre entrée, Julien lui tendit les feuilles. Les deux sortirent en même temps. Un peu plus loin, un homme sortit d'une traction avant et marcha sur le trottoir en suivant l'autre utilisateur de vespasienne. Julien marcha lentement, de vieux souvenirs lui revenaient avec de vieux réflexes. Ce trottoir d'une rue de Paris dans la pénombre du soir où chacun rentre chez soi, avec sa vespasienne vert sombre qui fait partie du décor avait quelque chose de différent. Le passager de la traction avant était descendu du côté conducteur, et la voiture venait de démarrer. Rien d'autre ne se passa, le trottoir était désert. Le lendemain, Julien sortit avec sa liste de demandes de documentations. Il n'avait pas d'autre possibilité que de refaire ce qu'il avait fait la veille. Il regarda autour de lui, dans la pénombre le trottoir était désert. Il pénétra dans la vespasienne, personne ne vint. De l'intérieur, il voyait par les trous pratiqués dans la tôle ce qui se passait sur le trottoir. Deux voitures s'arrêtèrent devant chaque sortie de la vespasienne. Les portières s'ouvrirent brusquement, deux hommes descendirent de chaque véhicule et convergèrent en courant vers lui. Il plongea rapidement la main dans sa poche, sortit l'enveloppe contenant la liste de tous les généraux de l'armée américaine et commença à lever la main pour la porter à sa bouche suivant un geste maintes fois répété pour de minuscules papiers conçus pour cet usage éventuel. Il sentit ses épaules s'écraser contre la tôle humide, ses pieds barbotèrent dans le mélange infâme qui coulait sur le sol, l'enveloppe lui

fût arrachée des mains. Il entendit quelques mots échangés brièvement :

- Vite, l'autre va arriver...
- Bien, commissaire !

Il fut arraché de la vespasienne, poussé dans une voiture, entendit la portière se refermer, se sentit allongé de force sur la banquette pendant qu'il ressentait l'accélération. Sans qu'il put se redresser, on lui enfonça un sac en toile sur la tête. On s'arrêta, une main énergique le remit debout et le poussa en avant. Il trébucha sur une marche, entendit une porte s'ouvrir et claquer derrière lui. Le sac sur sa tête fut arraché.

Il se retrouva debout avec un projecteur qui l'éblouissait, devant lui les jambes croisées d'un homme assis sortaient de l'ombre.

- Julien Moreau vous êtes accusé d'espionnage au profit d'une puissance étrangère. La loi française punit ce délit de la peine de mort. Votre situation de membre des forces armées vous rend passible de la cour martiale qui siège à huis clos. Votre vie peut s'arrêter très vite.

- ...

- Nous savons que votre entraînement d'agent vous pousse à ne pas répondre. Nous connaissons également les raisons qui vous ont poussés à commettre cet acte.

- ...

- Montrez lui la photo de la fille.

Une main sortit de l'ombre et tendit une photo noir et blanc jaunie montrant une jeune fille en uniforme

de l'armée anglaise sortant d'une église au bras d'un jeune soldat en uniforme de deuxième classe français.

- Lynda, murmura Julien Moreau et il se mit à trembler de tous ses membres. Il commença à se mordre les lèvres.

- C'était votre femme.

- ...

- Disparue dans le bombardement de Coventry le 14 novembre 1940. La maison ainsi que ses occupants ont entièrement disparus dans l'incendie qui a suivi le bombardement. Vous étiez mariés depuis une semaine, lu la voix depuis l'ombre derrière le projecteur.

- Lynda ! hurla Julien.

- Affecté à des opérations de recensement des archives de l'état major de l'Abwehr en Allemagne occupée, vous avez eu à connaître du dossier du bombardement de Coventry. Est-ce exact ?

- Je l'aimais !

- Cette erreur, car c'en était une des services anglais, vous a permis de comprendre que les nécessités de la guerre ne nous ont pas permis d'empêcher ce bombardement.

- Salaud !

- Ce que vous devez savoir, c'est que si les alliés avaient protégé leurs populations civiles comme les renseignements en leur possession le leur auraient permis, nous aurions perdu la guerre.

- Lynda, il ne restait plus rien. sanglota-t-il.

- Moreau, il faut que vous sachiez que les officiers supérieurs anglais qui ont pris cette décision avaient également leurs familles qui habitaient Coventry.

- M'en fous, ils ont tué Lynda.

- Passez-lui la deuxième photo.

Une main sortit de l'ombre tenant une photo jaunie par le temps. On y voyait un bout d'acier aux bords fondus et portant des caractères cyrilliques. Julien Moreau ne la prit pas, mais se mit à trembler de tous ses membres. Il avait compris. Il regardait par terre, en secouant la tête.

- C'est pas vrai !

- Malheureusement si, à l'époque Hitler était l'allié de Staline. Et les Allemands manquaient de bombes.

- Les Russes en ont fait autant que les Allemands ...

- Défendre Coventry serait revenu à sacrifier vos camarades agents sur le terrain qui ramenaient des renseignements en risquant leur vie, comme vous plus tard.

- Oui, j'ai fait ce sale boulot.

- Ce sont des gens comme vous qui ont permis aux alliés de gagner la guerre.

- J'en sais quelque chose.

- Vous êtes persuadés que les alliés ont permis l'assassinat de votre femme.

- ...

- Et vous voulez vous venger. Vous vous trompez de cible.

La discussion redevenait professionnelle, les vieux réflexes de sauvegarde se remettaient à jouer. Julien avait compris où il voulait en venir. La différence était qu'il était persuadé que ses interlocuteurs n'avaient pas une aussi grande liberté d'assouvir leurs instincts que les anciens nazis. Il décida de les laisser venir.

- Vous avez le choix, la cour martiale à huis clos et une condamnation à mort dans les huit jours, immédiatement exécutée, ou vous travaillez avec nous.

- Que dois-je faire ?

- Vous reprenez votre enveloppe et vous la remettez à votre contact sans le prévenir. N'essayez pas de tricher, vous serez étroitement surveillé.

- À l'heure qu'il est, il est déjà reparti.

- N'en croyez rien, il sera légèrement en retard, comme vous.

- Nous allons vous remettre dans la rue, vous remettez votre enveloppe comme si rien ne s'était passé.

- D'accord, donnez moi mon enveloppe.

On lui remit le sac sur a tête, il se sentit à nouveau happé et poussé dans une voiture qui démarra. Il avait l'impression que l'on faisait le tour du pâté de maison. Son sac, lui fut retiré.

- Vous êtes sur le trottoir où vous passez d'habitude. Continuez, comme vous en aviez l'intention de faire.

Julien se mit à marcher sur le trottoir désert en direction de la pissotière et y pénétra. Il entendit des pas précipités qui martelaient le macadam, et

entendit un souffle court qui pénétrait dans l'enceinte de tôle.

- Vous êtes encore là ?

- J'ai eu un peu plus de travail que d'habitude. L'enveloppe est aussi plus grosse. Et vous ?

- Ces idiots de français conduisent comme des manches comme vous dites. Ma voiture a été détruite par un camion fou. J'ai eu de la chance, mais je suis arrivé à pied, d'où mon retard.

Julien se mit en devoir d'utiliser la vespasienne pour l'usage qui lui avait été primitivement attribué. Il essaya de regarder au dehors, mais ne put rien distinguer. Il repartit à pied comme il le faisait chaque soir. Aucun suiveur ne se montra, une voiture isolée passait de temps à autre dans la rue. Arrivé chez lui, il appela l'ascenseur et le fit repartir vide à son étage. Il monta par l'escalier ce qui était plus rapide que par l'ascenseur. Il vit la cabine vide s'arrêter devant sa porte et y rester. Il examina sa porte. Elle n'avait pas été forcée. Le cheveu qu'il coinçait tous les matins entre le chambranle et la porte était toujours là. Il enfonça la clé, la tourna et ouvrit la porte.

Son studio était obscur, comme tous les soirs. Plutôt que d'allumer, il se précipita vers une commode dans le salon où il cachait un Luger récupéré sur un SS qu'il avait égorgé pendant la guerre. Il était persuadé que personne ne connaissait l'existence de cette arme. Le tiroir était vide. Il se sentit parcouru par le frisson de peur consécutif à une erreur dont les conséquences se révèlent. Les réflexes revenaient, il ne fallait pas rester immobile devant la commode. Un retrait rapide était indispensable pour

se mettre à l'abri d'un ennemi dont la position, l'identité et les intentions lui étaient inconnues. Son cerveau tournait à toute vitesse. La seule position possible était le vestibule car en retrait du salon et déjà exploré.

Il se précipita.

Il eut l'impression de s'écraser dans quelque chose de mou et de chaud recouvert de tissu. La lumière fut allumée.

– C'est ça que vous cherchez ?

Il reconnut la voix qui l'avait interrogée. Un homme d'une trentaine d'année était confortablement assis dans l'un de ses fauteuils et lui tendait son automatique à plat dans sa main ouverte.

– Souvenir de guerre, je présume ? Non, ne cherchez pas, le jeune homme que vous venez de percuter si élégamment ne pèse que 120 kilos, ajouta-t-il pendant que Julien cherchait à se reprendre après le choc pour se préparer à un éventuel combat. Asseyez-vous, faites comme chez vous.

Julien, s'assit dans le fauteuil désigné. Il attendit. Son interlocuteur poursuivait :

– Tout d'abord, je me présente : commissaire Duvilliers, Direction de la surveillance du territoire. Les hommes que vous voyez ici sont les membres de mon équipe. Je dois vous féliciter : vous avez apparemment fait le bon choix.

– Depuis quand la DST s'intéresse aux opérations extérieures ?

- Depuis qu'un membre des dites opérations extérieures va pisser à heure fixe avec un membre de l'ambassade soviétique.

- En fait, cela fait six mois que nous observons votre petit manège. Vous êtes très régulier. Je suppose que pendant la guerre vous étiez plus difficile à surveiller. Nous avons prévenu votre officier supérieur, avec qui nous sommes en liaison permanente.

- Et alors ?

- Soit, on continue comme vous l'avez commencé tout à l'heure et vous continuez à passer les documents que l'on vous dira de passer et on oublie votre trahison. Soit les choses suivent leur cours, et vous êtes jugés, condamné à mort et exécuté en moins de quinze jours.

- On n'exécute pas comme ça en France, c'est bon pour les Allemands pendant la guerre, ou les Russes.

- Oh que si. Seulement, ce n'est pas forcément publié dans la presse.

- Autrement dit, je suis fait.

- Exactement. Nous vous offrons cette alternative pour vous permettre de vous racheter. Nous avons compris pourquoi vous trahissez.

- Ah, bon ?

- Vous pensiez que les alliés étaient responsables de Coventry.

- Ce n'est pas vrai peut-être ?

- Oui et non. Les Anglais avaient intercepté et décodé toutes les transmissions préparant le bombardement. En ce sens, la RAF serait intervenue sur le chemin aller des escadrilles allemandes, Coventry aurait été sauvé. D'une autre manière, cela serait revenu à démontrer que nous décodions sans peine les messages les plus secrets de la Wehrmacht. Les allemands n'auraient pas tardé à changer leur codes et découvrir nos agents. Nous aurions peut-être perdu la guerre.

- Et la bombe russe ?

- Vous avez vu la photo.

- J'ai vu une photo de métal à moitié fondu avec des caractères cyrilliques dont vous m'avez dit qu'elle provenait de Coventry.

- Elle était réelle, nous avons emprunté ce cliché au musée de l'armée. C'est un détail de la guerre qui n'a pas été publié. Il semble que Staline ait souhaité être dans les bonnes grâces de Hitler ; d'autre part, il avait besoin de le remercier pour services rendus.

L'entretien se déroulait sur le ton de la courtoisie la plus parfaite. En fait le commissaire ne doutait pas tellement que Julien accepte son offre, il avait eu le temps d'examiner son dossier. En regardant le visage impassible de Julien, il se remémora son enquête. Son entrée en Angleterre, son mariage, il avait même été retrouver ses amis de l'époque qui lui avaient fourni leurs photos, Coventry. Le reste avait été facile à déduire, ses excellentes notes à l'entraînement, sa « détermination froide » comme disait une appréciation. On aurait pu ajouter la vengeance froide de celui qui n'a plus rien à perdre. Ensuite, sur le terrain, une efficacité redoutable qui

se mêlait avec un manque d'émotion parfait. Il tuait sans émotion, quand il le fallait, sans fioritures. Son affectation aux archives de la Luftwaffe était l'erreur qui avait tout provoqué ; il était obligé de tomber sur Coventry. Lors d'un voyage en Angleterre, le commissaire Duvilliers avait été jusqu'à rencontrer certains des anciens chefs de Julien à présent à la retraite. L'un d'eux l'avait éclairé :

– Julien était un gentil garçon; il nous avait tous invités à son mariage. Ils étaient beaux, ils étaient jeunes, ils s'aimaient. Dans ces temps difficiles, ils avaient communiqué leur bonheur à tout le monde. Pendant ses heures de travail, il ne quittait pas ses écouteurs. On a cru qu'il allait devenir fou. Personne n'a pu l'aider. Quelque temps après, il a demandé sa mutation.

L'ancien responsable du camps d'entraînement avait déclaré :

– Il ne parlait pas, il travaillait et dormait. C'est tout. Vous savez, c'était très dur, ce que nous leur demandions. Pas de beaux uniformes, une unité qui n'avait pas de nom. Et comme avenir, la Gestapo. Julien, promettait d'être efficace et ne se posait pas de question.

Celui des services de renseignements avait poursuivi :

– Seule comptait sa mission. Il avait un sang froid total, comme si sa vie et celle des autres ne comptait pas. Une fois, il s'aperçut que l'un de ses camarades avait été retourné et s'appêtait à le dénoncer. Il l'exécuta lui-même et fit disparaître son corps dans l'explosion d'un sabotage qu'il préparait. Notre erreur fut de l'affecter à l'étude des archives de la

Luftwaffe. Le jeune officier qui le commandait était un excellent technicien, mais ignorait complètement ce que le mot tact voulait dire. En ces temps d'après guerre, le tact était plus que jamais nécessaire. Nous avions tous perdu une partie de nous même dans cette guerre. Les résistants se sont vite fait décorer; nous, personne ne savait que nous existions. Les blessures resteront ouvertes. Apparemment, avec Julien ce jeune officier a fait très fort.

Le commissaire avait compris à ce moment là comment il allait retourner un adversaire aussi implacable.

Il était là, devant lui. L'effet de surprise avait permis de révéler pendant cinq minutes le défaut de la cuirasse. Deux larmes avaient coulé sur ses joues, une pour chaque œil. Deux heures après, Julien Moreau restait un agent éternellement en mission. Sa haine restait intacte. On aurait dit quelques amis qui bavardait aimablement dans un appartement parisien. L'un d'entre eux tenait un Luger bien huilé par le canon, les autres étaient debout et regardaient le même personnage. Julien pris l'arme en remerciant, ouvrit la culasse, vérifia l'absence de balle dans la chambre et s'aperçut que le chargeur était vide. Il sourit, on n'avait pas été jusqu'à lui remettre ses balles.

- Je crois que je n'ai pas le choix.

- Oh, si vous l'avez. Nous l'avons tous. Vous pouvez décider de mourir ou de vivre.

- Vous pourriez tenter de m'échanger.

- Vous n'intéressez pas les Russes, ils n'auront aucun pouvoir sur vous. Votre seul avenir, c'est nous.

- Et vous croyez que je veux vivre ?
- À votre âge, vous avez la vie devant vous.
- Pour quoi faire ?

La conversation prenait un tour qui déplaisait fort au commissaire. On peut retourner un lâche, c'est écœurant, mais ça marche. On peut retourner un idéaliste, un naïf ; c'est amusant. Mais celui qui n'est plus qu'une intelligence sans raison de vivre est dangereux pour tous ceux qui l'approchent. On ne pouvait pas l'échanger, les Russes n'en voudraient jamais. Ses ordres étaient de le retourner. On avait besoin de pouvoir intoxiquer les adversaires qui pénétraient un peu trop facilement les services sensibles. Il avait la nuit devant lui, pour revenir à une situation stable.

Ne pas se montrer désarçonné. Certains étaient des héros en puissance, ils étaient persuadés de se sacrifier à leur cause ; on s'en tirait en leur montrant que leur sacrifice se résoudrait en trente ans de réclusion criminelle. Trente plus tard, ils seraient isolés et oubliés. La récompense de la renommée qu'ils recherchaient, comme d'autre la sainteté, se transformait en une médiocrité infinie. D'autres étaient des ratés haineux, le plus souvent doublés de lâches. On pouvait leur faire croire qu'on allait les torturer, la guerre n'était pas si loin. Dans leur esprit simple, ils associaient la police française à la Gestapo. Il suffisait alors au policier de jouer le rôle du méchant, les résultats dépassaient quelques fois toutes espérances. C'était même quelques fois assez drôle. D'autres encore étaient les sujets faibles et apeurés d'un chantage. Leur bonheur conjugal était plus important que la sécurité de leur pays, ou

leurs transactions n'étaient pas tout à fait légales. Des inspecteurs de police féminines s'étaient spécialisées dans les cas de chantage à l'infidélité. Invariablement, on convoquait le conjoint et on réparait. De nombreux couples ont dû leur survie aux nécessités du contre-espionnage. Pour les actions illégales, on assurait de l'impunité en échange d'une collaboration. Au fur et à mesure que les réseaux étrangers s'étendaient, on détectait et on retournait. L'adversaire ne savait plus très bien, s'il apprenait nos secrets ou nos rêves. On gagnait la troisième guerre dans les esprits.

Julien Moreau sourit au commissaire Duvilliers. L'agent professionnel du renseignement sourit au professionnel du contre-espionnage.

- Entre nous, commissaire, ces russes ne sont pas très malins.
- C'est vous qui le dites.
- Mon correspondant vient tous les jours directement de l'ambassade en voiture pour me rencontrer dans cette pissotière ?
- Oui.
- Vous ne pouviez pas le louper ?
- Aucun risque. Vous voyez, ils vous ont envoyé probablement le plus bête et paresseux fonctionnaire de l'ambassade. C'est dire à quelle estime ils vous tiennent.
- Et vous, pourquoi vous passez du temps avec moi ?
- On peut s'amuser grâce à vous.
- S'amuser ?

- Oui, les Russes ont souhaité connaître nos centres d'intérêts, ils voudraient prévoir nos actions. Grâce à vous, ils vont s'apercevoir que nous nous intéressons à beaucoup de choses. Ils vont beaucoup courir.

- Effectivement, ce sera drôle. Quand est-ce qu'on commence ?

- Vous avez déjà commencé.

- La liste des généraux américains ?

- Est constituée pour partie de centres d'intérêts réels, pour partie de leurres.

Le commissaire n'avait pas de fierté mal placée. Il venait de perdre la direction de l'entretien, mais de réussir sa mission. Julien Moreau allait travailler pour son pays, non plus pour se venger, mais pour s'amuser. Le commissaire saluait en lui-même l'aristocrate désespéré qu'il avait devant lui. Il se dit que s'il pouvait réparer sa vie, il n'aurait pas tout à fait perdu la sienne.

- Concrètement ?

- Concrètement, nous allons vous laisser vous reposer ce soir. Et demain, vous irez travailler comme d'habitude.

- Je rassemble de la documentation sur tout l'état major américain ?

- Oui.

- C'est physiquement impossible.

- Vous recevrez bientôt une aide de certains de vos collègues qui viendront vous aider.

- Et me surveiller aussi, sans doute ?

- Non, vous ne serez pas surveillé comme vous semblez le craindre. Ils ne seront pas au courant, vous ferez votre travail parfaitement normalement. Nous avons d'autres moyens pour nous assurer de votre collaboration. S'il vous prenait la fantaisie de prévenir ceux d'en face, nous le saurions rapidement. Il faut que vous sachiez que depuis la fin de la guerre, le suicide est très courant dans les services de renseignements. Ce sont les Américains qui déploient des centaines d'agents pour une surveillance en ne faisant même plus rire personne.

Julien se leva. Il reconduisait ses invités à la porte.

- Merci d'être venus.

- Oui, à propos. Le coup du cheveu, ça marche toujours. Mais d'habitude, on ne le met pas à l'endroit où votre tête n'avait aucune chance d'aller.

- Ah oui ? C'était plus pour les Russes que pour vous.

- Ne les sous estimez pas. Certains ont même des toilettes à domicile.

Julien ouvrit la porte, ils se dirent au revoir sur le paillason.

Les policiers attendaient d'être remontés dans leur voiture pour parler. Ce fût le jeune inspecteur de 120 kg qui commença.

- Je ne comprends pas comment un homme que l'on menace de mort peut dire, on va s'amuser.

- Vous n'avez pas souffert comme lui.

- J'ai fait la guerre.

- Oui, mais, pas comme lui.

- Il était clandestin en Allemagne pendant des semaines.
- Moi, j'étais dans les commandos de France.
- Vous parliez quelle langue dans les commandos de France ?
- Bah, le Français, bien sûr !
- Lui, une faute de grammaire pouvait lui coûter la vie, avec les raffinements de la Gestapo.
- Et alors ?
- Il ne craint plus rien. On ne peut absolument pas le contrôler.
- Mais pourquoi « s'amuser » ? Le renseignement n'est pas un jeu.
- Si, on l'appelle « le grand jeu ».
- Ah !
- Ce qui fera marcher Julien Morel, c'est quelque chose dont tout le monde a besoin.
- Quoi donc ?
- Le plaisir.

* * *

Chapitre 11

André était descendu dans un hôtel américain de Bruxelles. Il devait rencontrer ses interlocuteurs après le déjeuner. Il décida de marcher un peu pour revoir la Grand-Place. Malgré le confort du Super Constellation, il ne savait plus à quelle heure de la journée il se trouvait. Avant, le bateau mettait quatre ou cinq jours. L'avion mettait vingt heures. Il se contenta d'une moule frites dans un petit restaurant de la grand place.

Un personnage qui lui était bien connu entra dans la petite salle : Martin Mollard. Depuis, leur dernier affrontement dans un hôtel allemand, il n'avait plus entendu parler de lui. Il sourit intérieurement de la comédie qu'il lui avait jouée. En fait, ce pauvre Mollard était son souffre-douleur. Il se demandait comment les allemands ne l'avaient pas retourné pendant la guerre.

Pendant les heures chaudes du renseignement, André avait été à deux doigts de demander son exécution, pour assurer sa propre sécurité. Mais justifier la demande d'exécution d'un agent allié même soviétique pour la simple raison que sa stupidité met votre sécurité en cause est difficile à plaider. André s'était en fait borné à espérer qu'il n'y aurait pas de conséquences.

Un homme seul s'encadra dans la porte, parcourut les clients du regard, s'attarda une fraction de seconde sur l'agent soviétique et s'assit à un bout du bar de manière à pouvoir regarder toute la salle sans fixer personne. Son chapeau, mettant dans l'ombre

ses yeux, lui permettait de surveiller ce qui se passait avec toute la discrétion voulue.

- Et en plus, il est suivi, se dit André.

André termina sa bière, sortit, héla un taxi et se fit conduire chez les militaires.

Le soir, il se retrouva seul à son hôtel. Il devait préparer les termes d'un marché équipant une partie de l'aviation belge dans le cadre de la mise en place du commandement intégré de l'OTAN.

Il était à peine revenu dans sa chambre, qu'il entendit frapper à la porte. C'était Martin Mollard.

- Alors, on se remet à équiper les impérialistes ?

- Oui, et alors ?

- Tu sais que tu vas avoir des ennuis ?

- Ah, bon ?

- Les travailleurs n'apprécient pas du tout.

- Moi aussi, je suis un travailleur, sourit André.

- Disons plutôt un marchand de canons.

- Et alors, pourquoi tu viens me voir ?

André venait de décider de passer au tutoiement. Après tout, ils avaient fait la guerre ensemble, presque du même côté. Il fallait l'aider.

- Tu sais que tu es en danger ?

- Ah, bon ?

- Tes activités pendant la guerre ne t'ont pas laissé que des amis.

- Il y a beaucoup de monde comme ça.

- Mais crois-tu que les Belges que tu viens de voir, seraient intéressés à apprendre ce que tu as fait ?

- Je ne suis pas sûr que ça les intéresse beaucoup.

- Tu es fier de ce que tu fais ?

André laissa s'établir un silence. Il montra une faille qui existait dans son esprit. Il le laissa continuer.

- Tu crois que tes ancêtres seraient fiers de toi ?

- Tiens, il a travaillé son dossier, se dit André.

- Ils ont toujours mis le service de leur pays au-dessus de leur intérêt personnel.

André baissa les yeux. Martin Mollard l'étonnait, après la menace et l'insulte, il montrait qu'il était capable de chercher à comprendre son interlocuteur et d'entrer dans son jardin.

- No-on...

- Un jour ou l'autre, quelqu'un se rappellera ce que tu as fait. Alors, tu seras fini, ce sera la honte. Tu ne pourras plus te rattraper.

- Que veux-tu que je fasse ?

- On a besoin de gens comme toi.

- Ah ?

- Cultivés...

- Oh !...

- Intelligents...

- S'il continue comme ça, j'ai les chevilles qui vont exploser, se dit André

- On a besoin de toi, si, si, je t'assure.

- Ah, bon !
- Seulement tu es dans le mauvais camp, tu travailles pour les impérialistes. Il y a quelque chose qu'ils n'ont pas compris.
- Quoi donc ?
- Les impérialistes ne peuvent pas gagner contre les peuples du monde entier. Regarde autour de toi : la France en Indochine, les États-Unis en Corée...
- Et alors ?
- Partout, ils agressent les peuples pour les asservir à leur domination, ils envoient leurs soldats pour conquérir de nouvelles colonies. Regarde, les Américains en Corée, ça se passe mal pour eux, les Français en Indochine, pareil...
- Oui, c'est vrai tu as raison.
- Ils ne peuvent pas gagner, c'est scientifique.
- Alors, si c'est scientifique !
- Il faut que tu aides les peuples opprimés à se libérer du joug de l'impérialisme.
- En faisant quoi ?
- En faisant ce que tu aurais du faire pendant la guerre.
- C'est à dire ?
- En aidant les défenseurs des peuples à organiser leur défense.
- Il va y arriver, oui ? se dit André. Concrètement, que puis-je faire pour aider ? demanda André tout haut.

Il crut voir Martin Mollard bondir de joie.

- Ecoute, tu travailles pour les industries d'armement américaines ?

- Effectivement.

- Nous voudrions tout savoir de ce que tu es en train de vendre aux Allemands et aux Belges. Tu peux faire ça ?

- Si ça peut rendre service.

- Ça peut.

- Il y a un os.

- Lequel ?

- Comment te passer les dossiers sans me faire prendre ?

- Tu feras cela aux US, au nez et à la barbe des impérialistes pour qui tu travailles. Là bas, ils sont moins méfiants, c'est plus facile.

- Et on se demande pourquoi il ne ramenait rien pendant la guerre. Je suis plus surveillé aux US qu'en France pendant l'occupation ! pensait André. Mais comment faire aux US ? Je n'y connais personne.

- T'inquiètes, camarade. Tu seras contacté par des camarades qui feront tout le nécessaire. Tu n'auras qu'à suivre leurs indications.

Martin se leva. André le raccompagna à la porte.

- Ah, oui ! Je voulais te dire, pour l'autre jour en Allemagne, excuse-moi, hein, j'avais un peu bu.

- C'est oublié.

Il se quittèrent comme de vieux compagnons. André écouta son pas lourd décroître sur la moquette du couloir.

– Et voilà, se dit André. Ils y sont arrivés. Quand on demande gentiment, on obtient tout ce qu'on veut.

La fatigue du décalage horaire qu'André ressentait pour la première fois de sa vie, s'abattit sur lui. Il décida de dormir.

– Je vais me coucher, dit-il tout haut.

Il était profondément endormi quand des coups sourds à la porte de communication de sa chambre le réveillèrent. Il se leva péniblement et déverrouilla la porte.

– Mes respects, mon colonel.

– On a suivi Mollard jusqu'à la gare. Il a sauté dans le dernier train de Paris, une autre équipe a pris le relais. Vous êtes un fameux comédien, mon vieux !

– Il fallait bien les aider un peu. Un vieil aristocrate décadent, ce n'est pas facile à recruter.

– Mais vous n'êtes pas si vieux que ça.

– Pour eux si, ils sont persuadés qu'ils incarnent la jeunesse, la morale, le progrès, et tout, et tout.

– Enfin, je vais vous laisser dormir; vous devez être épuisé. Et encore, bravo.

– Ce n'est pas peu dire.

Passant outre à ses vieilles habitudes militaires, il se recoucha pendant que le colonel se retirait dans la chambre d'à côté. Le lendemain, André reprenait l'avion.

Bert Trudlemann avait convoqué André pour recevoir son rapport oral de son voyage rapide en Belgique. Ce dernier arriva deux minutes avant l'heure fixée par son patron. Il s'assit sur l'un des sièges en moleskine du couloir, comme l'un des visiteurs habituels du président de la compagnie. Le vasistas était ouvert. Comme la dernière fois, on entendait la conversation comme si on y était.

- Vous en faites pas, mon vieux. Les Français ne s'intéressent pas à vous particulièrement. Ils sont en train d'étudier l'histoire de la vie de tous les officiers américains. Je leur souhaite bien du plaisir. De toute manière, si un Français racontait quelque chose à un Américain du genre, il y a des espions chez vous, ils seraient capables de ne pas le croire ! J'ai une bonne nouvelle pour vous. Un des petits camarades de notre baron a réussi à le convaincre de travailler pour nous.

Le couloir était désert, André redescendit l'escalier de trois marches et s'arrangea pour faire grincer fortement les trois dernières marches. Puis, il se dirigea vers le bureau de la secrétaire du président et frappa fortement. Les voix s'étaient arrêtées. Il entra, la secrétaire se leva pour l'introduire.

Bert se leva et serra la main d'André avec les deux siennes.

- Content de vous voir, André. Que dites vous des avions américains ?

- On y dort mal, mais le champagne y est bon. C'est normal, il est français.

- Les Américains fabriquent des avions et les Français du champagne, c'est dans l'ordre des

choses. Le général est avec nous, le Pentagone s'intéresse beaucoup à cette histoire belge.

- Bonjour, général.

- Bonjour, mon vieux, vous avez encore fait des miracles avec les Belges.

- Pas spécialement, ce sont les Allemands qui ont parlés de nous.

La suite de la réunion fut parfaitement prévisible. Le Pentagone suivait de près cette affaire, car le gouvernement fédéral avait fortement conseillé aux belges d'utiliser leurs dollars pour acheter le matériel vendu par André. L'augmentation de performance de l'aviation belge rendait crédible la défense des alliés américains en Europe du Nord.

André supposait que les Soviétiques s'intéressaient à ce dossier pour à peu près les mêmes raisons.

À la fin de la réunion, le général proposa à André un déjeuner entre amis au bar.

Ils prirent une table éloignée de la porte dans un renfoncement où ils pouvaient parler à mi-voix sans être entendus. Alors, que le général se faisait servir un whisky, le baron se contenta d'une bière. En parlant doucement, son interlocuteur se remit à lui parler du rôle que des gens comme lui pouvaient jouer dans la préservation de la paix. André écoutait en faisant tourner son verre vide, quand le garçon passa prendre la commande, il laissa le verre avec la marque tournée vers lui. Il irait se promener au parc ce soir.

- Vous êtes toujours d'accord ?

- Bien sûr, mais comment faire. Et de quoi avez vous besoin ?

- Vous comprenez bien que dans ma position, je ne puisse sortir de documents. Ce serait suicidaire ...

André écoutait le plaidoyer du traître, tour à tour rudoyé et cajolé par son officier traitant au gré de ses frayeurs et de ses retours de fierté.

- Je comprends bien, mais en quoi puis-je vous rendre service ?

- Eh, bien. Ils aimeraient que vous leur transmettiez la fiche de performance de ce que vous allez fournir à l'armée belge. Ce n'est pas un gros document.

- Non, il m'en reste quelques exemplaires.

- Vous pouvez aller vous promener dans le parc ce soir, comme vous le faites souvent ? Soyez seul.

- Comment reconnaîtrai je la personne que je dois rencontrer ?

- Il vous reconnaîtra.

Il y allait y avoir du monde ce soir au parc.

Le restant de l'après-midi se passa comme une journée de travail ordinaire, André prépara le projet de marché belge et le passa au président pour signature. Il lui restait un des exemplaires de la fiche technique qu'il avait communiquée aux Belges, ce n'était pas particulièrement secret. Il le fourra dans sa poche et se dirigea vers le parc. Ce soir, on allait s'amuser.

Il parvint au bord du parc. Là devaient se trouver pêle-mêle quelques honorables citoyens américains, quelques non moins honorables citoyens soviétiques et français. À tout seigneur tout honneur, il se pouvait bien que tout ce petit monde fut là pour lui.

Au bout de quelques instants de marche sur la rive du lac, il vit approcher le colonel apparemment seul. André se gratta le nez, il demandait un entretien rapide et furtif en raison de la présence d'autres éléments.

- Vous êtes seul ?

- Les autres sont dans le coin. Pourquoi ?

- C'est ce soir que ça démarre. Je donne un document aux Russes.

- Où ça ?

- Ici et maintenant.

- D'accord, je vous laisse faire, je vais mettre en place l'équipe.

Tout l'entretien s'était déroulé à voix très basse sans échanger un seul regard pendant qu'ils se croisaient. Un observateur distant aurait vu deux promeneurs qui se croisaient sans se connaître.

André s'assit sur un banc face au lac.

Un homme jeune d'une trentaine d'année portant un lourd chapeau mou et un pardessus épais s'assit à côté de lui.

- Il vient directement de Moscovie, celui-là ; c'est un cas pour jeune stagiaire du FBI, se dit-il en le voyant arriver.

- Bonjour, monsieur Thibaudot.

- On se connaît ?
- Je suis un ami du général Jackson.
- Comment va-t-il ?
- Bien, vous avez le papier ?

André se retourna ostensiblement pour parcourir les environs du regard et vérifier si personne ne les regardait. Il distingua le rond noir d'un objectif dans un buisson à dix mètres derrière lui et un autre rond identique dans un autre buisson un peu plus loin. Normalement, il aurait dû s'agir des Russes qui préparaient le dossier pour le « coincer » ultérieurement et des Français qui suivaient l'action des Russes. Cet abruti avait tellement l'air de venir directement de Moscou qu'il était possible qu'il y ait une troisième équipe, américaine celle-là, sur place. Cela compliquerait la tâche. André sortit une feuille de papier pliée en quatre et la tendit au soviétique au-dessus du niveau du dossier du banc de manière à aider les divers photographes. Il crut entendre les claquements des appareils photographiques.

Le Russe enfourna la feuille de papier dans sa poche et partit sans mot dire.

Le lendemain, dans son bureau, il reçut la visite du général.

- Nos amis, ont été très contents de votre première livraison.
- Tant mieux, si cela peut aider.
- Par contre, ils ont eu très peur.
- Ah, bon, pourquoi donc ?

- Ils souhaiteraient que vous soyez plus discret, la prochaine fois.

- Ah, bon ? Qu'est-ce que j'ai fait ?

- Tendre un bout de papier au vu et au su de tout le monde dans un endroit public est extrêmement dangereux.

- Vous croyez ?

- Si, je vous assure.

- Si, vous le dites.

- Je vous aime bien, André. Vous êtes un chic type. Mais, je voudrais vous faire rencontrer de gens qui partagent les mêmes idées que vous et qui vous éviteraient d'avoir des ennuis. Demain soir, chez moi, d'accord ?

Le lendemain soir, il se rendit seul chez le général.

Il y rencontra des amis qu'il ne lui connaissait pas. Il fit connaissance notamment avec un géant blond aux yeux bleus et à la voix grave qui se présenta comme Piotr Ilyakov.

- Mon ami Piotr est russe. Depuis la fin de la guerre, il parcourt le monde pour aider à la paix.

- Je suis très impressionné par ce que vous faites pour la cause de la paix.

- Ce n'était pas grand chose, répondit André.

- Si, mais nous espérons bien que ce n'est qu'un début.

- Il y en a des comme ça dans les boîtes de nuit à Paris, se dit André.

De fait, l'ami Piotr avait un accent russe que les plus folkloriques des professeurs de ballet ou les fausses princesses moscovites n'osaient plus utiliser.

Le général continua les présentations:

- Et voici, Paul Kostner. C'est le délégué régional du mouvement Pax.

- Bonsoir.

- Paul organise différentes actions sur le thème de la paix. Il a beaucoup de succès auprès des jeunes.

- Oui, les jeunes de ce pays ne veulent pas voir la guerre recommencer. Nous sommes heureux que vous soyez parmi nous pour nous aider à canaliser leurs ardeurs.

- Et voici, Catherine Anskén. Elle dirige le mouvement des femmes pour la paix.

- Oh, enchanté sourit André.

La discussion commença. Catherine lui expliqua que les forces démocratiques, les jeunes, les travailleurs, les intellectuels étaient contre la guerre, que leurs adversaires étaient les fascistes de tous les pays et notamment les fascistes américains. André se demandait quoi dans son passé pouvait faire qu'il soit intéressé par ce discours. À part le fait qu'il travaillait au cœur des industries de défense américaines et que de ce fait il manipulait des informations intéressantes, la personnalité que l'histoire lui avait donnée ne le prédisposait pas à rejoindre les " forces démocratiques ".

Piotr Ilyakov assura qu'ils avaient le soutien des travailleurs soviétiques.

On entreprit de démontrer à André qu'un mouvement de grande ampleur était déclenché aux Etats-Unis contre les fauteurs de guerre. André se rappelait, en 1939, les communistes manifestaient contre ceux qui voulaient faire la guerre. Cette fois-là c'était contre ceux qui voulaient faire la guerre à Hitler ; quand il était parti avec son unité récemment mobilisée, il était tombée sur un exemplaire de l'Humanité. Un gros titre barrait la première page: il s'élevait contre la guerre qui ne servait qu'aux banques et aux marchands de canons. Un article attaquait violemment « Blum, la guerre ».

L'histoire avait continué son chemin, André continuait son métier ; les pacifistes étaient toujours les plus agressifs partisans de l'ennemi. On ne gagnait pas toujours, Démosthènes avait bien été condamné à mort par ses ennemis pour trahison.

André écoutait, convaincu qu'ils n'étaient guerre capable ni désireux d'écouter quoique ce soit qu'il eut éventuellement à dire. Cela tombait d'ailleurs bien, il n'avait rien à dire.

Le vocabulaire communiste montait dans la pièce comme un brouillard, on entendait les pans de phrases habituels.

- Les travailleurs du monde entier ne peuvent pas laisser faire les fauteurs de guerre sans protester vigoureusement ! dit une voix.

- Nous avons le soutien des forces démocratiques, lança une autre.

- C'est formidable, la pétition contre l'envoi de troupes supplémentaires en Corée a été signée à plus de 3 000 exemplaires.

- Les Rosenberg ne doivent pas mourir. Ce procès est inique.

- Que pensez vous du colonialisme français ?

- Il ne faut pas laisser massacrer le peuple indochinois impunément.

Cela dura environ une heure. Finalement, on lui demanda s'il pouvait participer à l'effort de résistance des peuples contre l'impérialisme. Il demanda innocemment en quoi cela consistait. Piotr lui lança qu'il fallait aider la patrie des travailleurs à résister, que c'était le seul rempart contre l'invasion de l'impérialisme.

- Mais que puis-je faire pour aider ? répéta André.

- Les impérialistes américains ont comme projet de transformer l'Europe de l'Ouest en colonie. Ils arment ces colonies pour pouvoir attaquer les peuples libérés à l'Est.

- C'est vrai répéta André d'un air entendu en hochant la tête, c'est terrible ! Que voulez-vous que j'y fasse ?

- Ecoute, si les travailleurs savent ce qui se trame, ils pourront réagir, non ?

- Oui, peut-être.

- Mais, s'ils ne savent pas, ils vont se faire avoir. Tu trouves, pas que ça suffit comme ça, avec tout ce qu'ils leur est déjà arrivé aux travailleurs ?

- C'est vrai.

C'était Catherine Anskén qui parlait le plus. Elle commença un long discours où elle développa la thèse soviétique de l'encerclement. Pendant qu'elle

parlait, il la regarda. Elle était habillé d'un gilet de tricot vert d'eau dont elle remontait les manches sur ses avant-bras maigres. Elle agitait les mains en parlant ce qui faisait souvent retomber ses manches, elle les remontait alors une fois de plus avant d'agiter les mains pour souligner son discours. Ses lèvres étaient pâles et minces. Lorsqu'elle assénait un argument pour la cause des travailleurs, sa lèvre inférieure était souvent projetée en avant, quelquefois une goutte de salive prenait son essor vers son interlocuteur en brillant dans la lumière. Sous son gilet, son chemisier décoré de grosses fleurs jaunes tombait lâchement plaqué à son corps par le poids de son gilet, ce qui soulignait son absence de poitrine. Ses cheveux noirs n'avaient pas été peignés depuis longtemps. Ils étaient retenus dans la nuque par un élastique en caoutchouc. Quelques mèches rebelles lui revenaient régulièrement dans le visage. Un cheveux notamment se glissait dans la commissure des lèvres et était collé par la salive. Lorsqu'elle avait l'impression que le regard de son interlocuteur était attiré par ce cheveux mouillé de salive, alors elle brandissait son avant-bras maigre et du bout du doigt, elle le reglissait derrière son oreille. Ses mains étaient essentiellement occupées à remonter ses cheveux et à remonter ses manches. Elle portait une jupe droite en laine dont la couleur devait se trouver quelque part entre le noirâtre et le verdâtre. L'absence de bas soulignait la maigreur de ses genoux qui blanchissaient lorsqu'elle s'asseyait. Ses chaussures plates et de couleur mate soulignaient sa taille réduite. André se disait que son épouse Louise ne craignait rien de cette femme. Il attendit patiemment qu'elle ait fini de parler en se tenant

prudemment à distance en raison de l'éjection de plus en plus fréquente de gouttes de salive au fur et à mesure que le débit du discours s'accélérait. André pensait qu'il se devait d'avoir l'air très intéressé; il se demandait toutefois si quelqu'un allait l'arrêter avant le lendemain matin.

Ce fut Piotr qui le sauva. Il remercia la camarade Catherine pour ses explications.

Elle remonta sa mèche, remonta ses manches et mis les mains sur l'arrière de ses hanches ce qui fit pointer ses épaules pointues en avant.

André se sentait reconnaissant à ce général du renseignement soviétique. En écoutant à nouveau sa voix grave et chaude de basse russe, il souhaita l'entendre chanter.

- Voilà, camarade. Nous souhaiterions savoir ce que vous allez livrer aux belges.

- Rien n'est encore décidé.

- Cela va l'être très rapidement.

- Bien, je vais vous le dire. Vous avez de quoi noter ?

Il entendit un mouvement derrière lui, on se précipitait pour chercher de quoi écrire.

- Vous le savez ?

- Par cœur. Vous êtes prêts.

Il dicta pendant une heure, en parlant lentement et distinctement ; en épelant les noms propres ou les termes techniques. Catherine notait à toute vitesse. Elle n'avait plus le temps de remonter ses cheveux.

Au bout d'une heure, il s'arrêta.

- Camarade, c'est merveilleux, vous avez une très bonne mémoire. Mais comment être sûr que vous ne vous êtes pas trompés.

- C'est moi le responsable du dossier.

- Vous ne pourriez pas le photographier ?

- Dans un bureau vitré, sous le nez de ma secrétaire ?

- Effectivement, c'est ennuyeux.

Le général vint à son secours.

- Ecoutez, je connais André. Il est convaincu de la justesse de notre cause. Il vient de vous apporter un énorme cadeau. Il vient même de dire des choses dont je n'étais pas moi-même au courant. Vous ne pouvez pas lui demander de se suicider aussi.

Catherine était toute pâle.

- J'ai tout noté, enfin, je crois. Mais je comprends rien à tout ça.

Paul Kostner, se caressait le menton.

- C'est ennuyeux, camarade, ennuyeux.

André commençait à penser que la plaisanterie avait assez duré. Il était onze heures du soir, il se trouvait fatigué. Les renseignements qu'ils venait de communiquer pourraient être d'un grand secours pour les Russes. Ils étaient vrais à un ou deux détails prêts qui permettrait éventuellement de les suivre. Personne d'autre que lui ne pouvait faire cette synthèse.

- Les camarades ont besoin d'être sûr de leurs renseignements, vous comprenez.

- Ecoutez moi bien, je ne me répéterai pas. Je suis disposé à vous aider parce que je pense que l'impérialisme américain est un danger pour le monde. Je suis l'un des rares à pouvoir maîtriser ces synthèses. Vous gagnerez beaucoup de temps et c'est ce dont vous manquez le plus. Ce que je viens de vous donner, vous ne le trouverez nulle part ailleurs. Si vous n'êtes pas capable de le comprendre, j'en suis infiniment désolé pour vous.

André se leva.

- Il se fait très tard, cette réunion était très intéressante; mais je suis fatigué.

- Mais, ne vous fâchez pas.

- Je ne suis pas fâché, mais réellement fatigué, excusez moi.

Il se leva, les autres l'imitèrent. Il leur serra la main. Georges le raccompagna jusqu'au perron.

- T'en fais pas, c'est des je unes. Je vais les calmer.

- Il faut, ils confondraient un avion avec un tank !

- Oui, mais ils sont sincères.

En conduisant sa voiture pour rentrer chez lui, il se disait que les aviateurs de la Luftwaffe étaient plus cultivés. Ils citaient Goethe, Gide et Claudel. Ceux qui avaient été affectés aux SS n'avaient pas eu cette chance, c'étaient des dogmatiques bornés et haineux ; on les sentait dangereux. Ceux qu'il avait rencontrés ce soir étaient de la même espèce. Ils étaient moins dangereux que parce qu'ils n'avaient pas le pouvoir. En URSS, leur sottise pouvait faire des millions de morts ; pendant la guerre, un SS

encore plus haineux que les autres était plus efficace à chercher les juifs pour les envoyer à la mort.

Pour ce qu'il avait à faire tout de suite, il fallait que les russes lui envoient des interlocuteurs point trop bêtes ; sinon, le plus débutant des agents du FBI le repérerait tout de suite.

Il s'étonna que le distingué général Jackson fréquenta ce genre d'intellectuels.

Normalement, ils devraient transmettre leurs notes et celles-ci seraient évaluées. Il ne fallait surtout pas qu'il leur passe des documents, ils seraient capables de les laisser tomber sur les pieds du sénateur Mac Carthy.

* * *

Chapitre 12

- Mes respects, mon colonel.
- Vous avez fait très fort, André. Un traître débutant qui commence par engueuler ses officiers traitants, c'est nouveau ! ça vient de sortir ?
- Avais-je le choix ?
- Je ne sais pas. La seule chose que je sais, c'est que tous les agents doubles de Washington qui pénètrent les Russes en font des gorges chaudes. Que s'est-il passé au juste ?
- Ils ont du se tromper, je me suis retrouvé chez le brav'général avec un général russe d'opérette du nom de Piotr Ilyakov.
- Connu, il pourrait jouer Michel Strogoff .
- Il a une très belle voix de basse.
- C'est effectivement un chanteur. Il a fait un couac devant Staline en chantant dans le chœur du MGB.

Nous ne le retournons pas, parce qu'il ne nous servirait à rien.

- Il y avait aussi un certain Paul Kostner. C'est le délégué régional du mouvement Pax, disent-ils. Il a l'air d'un professionnel.

- C'en est un, mais un mauvais. Sa prétention lui a valu de nombreux déboires en Europe de l'Ouest, où les communistes les plus endurcis ne pouvaient plus le supporter.

- Il y avait aussi une Catherine Anskén. Elle dirige le mouvement des femmes pour la paix.

- C'est vrai, elle le « dirige ». Ils doivent avoir 200 adhérents répartis sur tous les États-Unis. Elle est sincère, elle a appris par cœur le catéchisme stalinien et est capable de le ressortir pendant des heures.

- C'est bien ce qu'elle m'a fait. J'ai attendu pendant une partie de la soirée qu'on lui coupe le courant.

- Qu'est ce qui la fait marcher ?

- Elle se dit toute la journée qu'elle est dévouée à la cause, elle ne fait rien d'autre.

- Des aventures ?

- Ni masculine, ni féminine.

- Pourquoi, m'ont-ils envoyé ces rigolos ?

- Ces rigolos, comme vous dites, sont la base de leur clientèle. Leur avenir, c'est le grand soir, leur messie, Staline, l'URSS leur terre promise.

- J'en ai connu d'autres, ils portaient des uniformes avec une tête de mort, des bottes et marchaient d'un air martial. Chaque fois que je leur montrais mon

amitié, j'avais peur. Ils sentaient la mort, se souvint André.

- Ceux là ont plus peur qu'autre chose. La condamnation des Rosenberg les effraie un peu. Ils parlent pour se donner du courage. Ici, ils ne risquent pas les caves de la Loubianka , le FBI ne torture pas souvent.

- Les massacres de Staline ne les gênent pas ?

- Pour eux, c'étaient des ennemis du peuple, des traîtres, et le parti a eu raison de les éliminer.

- Et la solution finale ?

- Ce sont des héros. Ils se les sont appropriés. Dans cinquante ans, vous verrez, on parlera toujours des massacres de Hitler comme l'horreur la plus absolue, ce que c'est réellement. Par contre, les millions d'hommes, de femmes et d'enfants assassinés par Staline disparaîtront dans les ténèbres de l'histoire.

Le colonel laissa s'établir un silence. On aurait pu y voir disparaître les cohortes de martyrs oubliés, s'éloignant vers les massacres qui les attendaient.

André se demandait comment attirer la confiance de ceux qu'il appelait les "gamins". Il était entraîné à entrer en relation avec des gens d'une autre sorte. L'idéalisme aveugle le mettait mal à l'aise. Le colonel trouvait qu'il aurait du être plus souple.

André ne pouvait s'empêcher de faire le parallèle entre les jeunes qu'il avait rencontré et les « penseurs » pro-nazis d'avant guerre.

Ils se turent. Les longs combats menés en commun ravivaient les blessures et les souvenirs. André reprit :

- Que faut-il que je fasse ?
 - Pour eux actuellement vous êtes un petit collabo quinquagénaire qui a perdu une guerre et qui voudrait en gagner une autre.
 - Il y en a beaucoup comme ça ?
 - Plus que vous ne croyez. Pour les Américains que vous fréquentez, vous êtes " le baron ". Ça ne colle pas. Ils ont fait une erreur grossière. Cela confirme ce que nous savions déjà, ils sont mal implantés ici, et ils manquent de personnel.
 - Que fait-on ?
 - On attend, ils devraient vous envoyer une grosse peinture.
 - Bien, mon colonel.
 - Entre-temps, nous devrions soigner votre légende.
- André attendit la suite, sa légende l'avait déjà assez fait souffrir comme ça.
- Le colonel lui exposa son plan, ce n'était pas une suggestion mais un ordre, un ordre qui allait une fois plus bouleverser sa vie.
- Il faut qu'ils pensent qu'ils sont une planche de salut pour vous, que vous êtes profondément anti-américain.
 - Comment voulez-vous faire ?
 - Un journal à scandale de droite va faire un article comme quoi ils vous ont retrouvé en Amérique du Sud où vous êtes réfugié sous un nom d'emprunt.

- De droite ?

- Oui, à gauche on ne peut faire un scandale que la patrie des travailleurs s'apprête à embaucher un ancien collaborateur. Les journaux de droite se font souvent traiter de nazi par les gens de gauche. Donc, ils ont besoin de se dédouaner en attaquant un ancien collaborateur ; comme de plus, le dit ancien collabo est en train de se faire embaucher par les Russes, cela leur permet de montrer que les sympathisants de communistes sont forcément des traîtres. Avec un petit couplet, sur le pacte germano-soviétique le tour est joué.

- Pourquoi en Amérique du sud ?

- On ne va tout de même pas aussi publier votre adresse. Vous serez photographié sur fond de végétation luxuriante avec la barbe que vous vous êtes laissé pousser depuis votre fuite et une petite chemisette à fleurs. Ils publieront également votre photo à côté d'officiers de la Luftwaffe pendant la guerre.

- Je n'ai pas de barbe.

- Justement.

- Je n'ai jamais mis les pieds en Amérique du Sud.

- Justement, vous allez partir en amoureux au Brésil avec Louise.

- Vous y rencontrerez un journaliste français à l'hôtel en vacances lui aussi. Il vous photographiera avec votre fausse barbe sur fond de pain de sucre et Copacabana.

- Et ma barbe ?

- Vous la mettrez une heure avant votre rencontre au bar de l'hôtel.

- Et qu'est-ce que je lui dis à ce journaliste ?

- Que vous avez aidé les Allemands parce qu'ils combattaient les impérialistes américains, et que maintenant bien que réfugié vous souhaiteriez aider les anti-impérialistes.

- Comment justifier que le journal écrive que je suis en Amérique du Sud ?

- Ce brave journaliste n'est pas forcé de retranscrire avec une exactitude infinie tout ce que vous lui dites pas plus que vous de lui dire toute la vérité. Rappelez vous que vous n'êtes pas un enfant de chœur. Vous avez quand même fait pendant la guerre des choses pas très recommandables. Pour les Russes, vos motivations ne sont pas très claires.

- Ils ne savent pas si je suis un idéaliste un peu spécial, ou un opportuniste.

- Tout à fait, pour être crédible, vous serez un peu des deux.

Ils se sourirent.

Dans les jours qui suivirent, André en accord avec Bert décida de prendre des vacances. Il partit en compagnie de Louise pour Rio de Janeiro ou il descendit dans un hôtel à deux pas de Copacabana. Le lendemain de son arrivée, il laissa Louise se reposer de la fatigue du voyage, mit une fausse barbe poivre et sel et alla prendre un apéritif au bar du Ritz.

Là, il fût abordé par un homme d'une trentaine d'année qu'il avait déjà rencontré à la Libération.

- M Thibaudot de la Porte ?

- Oui, dit-il en se retournant.

- Excusez-moi, je suis journaliste. Je vous avais rencontré à Paris, il y a quelques années, vous vendiez des pièces détachées d'avion à la Luftwaffe.

- C'est vrai, je me souviens de vous.

- Que devenez-vous ?

- Je vis au Brésil maintenant.

- Que faites-vous ?

- Je m'occupe d'un petit aéroport de jungle au Nord de Manaus.

- Qu'est-ce qui vous amène à Rio ?

- Ce n'est pas un bel endroit pour prendre des vacances ?

- Si, mais vous ne vivez plus en France ?

- Vous savez, la France, ce n'est plus très sain pour moi.

- Pourtant, vous n'avez rien fait de très grave.

- C'est vous qui le dites. Quand je me suis enfui, j'ai failli me faire lyncher.

- Vous ne regrettez pas la France ?

- Si, bien sûr.

- Qu'est-ce que vous pensez de la situation française ?

- Mon pays est devenu une colonie américaine. Il y a des troupes américaines partout en France et en Europe. Pendant la guerre, les avions américains bombardaient les populations civiles que ce soit en France ou en Allemagne.

- Ah ?

- Regardez, ce qui s'est passé dans le quartier des usines Renault à Boulogne, des milliers de morts français.

- Ces usines travaillaient pour les Allemands

- Les morts étaient des ouvriers français.

- Et Dresde. Les Américains ont massacré 135 000 personnes pour rien.

- Vous leur en voulez ?

- Le terme est faible. Cette peste est en train de conquérir le monde à coup de dollars. Il faut résister.

- Comment ?

- Je ne sais pas, vous savez, dans la forêt amazonienne on ne reçoit Le Figaro qu'une fois par semaine. Mais, j'ai appris que les Américains sont en train de couvrir l'Europe d'armes. En Belgique, en Allemagne, en Italie... Ils ont l'intention d'utiliser les Européens comme chair à canon contre les pays d'Europe de l'Est.

- Justement, qu'en pensez vous de ces pays ?

- Ils ont déjà chèrement payé la liberté à son prix. Maintenant, pour eux, c'est encore plus cher. Il faut que nous les aidions.

- Comment ?

- En arrêtant les impérialistes avant que ce ne soit trop tard.

Par rapport à une ville industrielle du Nord des Etats Unis, le séjour à Copacabana est paradisiaque. Louise et son mari se reposèrent, profitèrent de la mer et se détendirent comme n'importe quel touriste qui cherche à se reposer.

Une semaine plus tard, André reçut dans son bureau un visiteur qui lui présenta une carte du FBI.

Il lui présenta un journal en français, ouvert sur un article en page trois qui prenait toute la largeur. André le parcourut:

« Le baron collabo se la coule douce à Rio ! Notre enquêteur a retrouvé la trace du baron André Thibaudot de la Porte à l'hôtel Ritz, palace bien connu de Copacabana. »

On voyait une photo de lui avec des officiers allemands de la Luftwaffe dans une boîte de nuit à Paris, puis une autre devant une des potiches pleine de plantes tropicales du jardin de l'hôtel Ritz.

« Nos lecteurs se souviennent du baron marchand d'armes à ses heures qui a accumulé une considérable fortune pendant la guerre, en vendant aux Allemands les pièces dont leurs avions manquaient pour aller bombarder les alliés. Il s'est enfui en 1945 pour éviter de répondre de ses forfaits devant la justice. Nous l'avons surpris alors qu'il fréquentait en habitué le palace de Rio de Janeiro. Il nous a déclaré que les "Allemands défendaient la France contre l'impérialisme américain", que maintenant le seul rempart de la liberté au niveau mondial est l'Union Soviétique." La seule chose qui

m'empêche de poursuivre la lutte est d'être proscrit de mon propre pays par les capitalistes français au service des impérialistes. »

Nos lecteurs voient ainsi la source d'inspiration des communistes, collaborateurs de la première heure, qui poursuivent leur revanche encore maintenant.

Le baron collabo l'affiche clairement, il prend le parti des ennemis de la France contre ses alliés historiques. Pour lui, ce n'est pas nouveau, les Allemands, les russes, c'est pareil".

André sourit.

- Et alors ?

- Qu'en pensez-vous ?

- J'ai croisé ce fouille-merde à Rio, il y a deux semaines, pendant mes vacances. Je lui ai demandé de me foutre la paix. Ce qu'il a fait. Alors, il s'est vengé.

- Il a photographié un barbu devant un pot de plantes tropicales en racontant que c'est moi, et a ajouté une "interview" sorti de sa fertile imagination.

- C'est votre version.

- Que voulez-vous que ce soit ?

- À quoi, cela sert-il à votre avis ?

- Vous savez, ce genre de journaux sert à tour de rôle, les intérêts de tel ou tel camp. Là, cela sert peut-être à tenter d'accréditer auprès d'une petite partie de la population que les communistes sont d'anciens collabos.

- Pourquoi, une petite partie.

- Ce genre de journaux a en fait un tirage relativement faible. Leurs seuls lecteurs sont en fait ceux qui sont déjà convaincus d'avance de la justesse de ce qui y est écrit.

- Que pensez-vous de la thèse qui y est décrite même si ces paroles ne sont pas les vôtres.

- C'est assez exactement la thèse communiste : l'Union Soviétique encerclée par le méchant impérialiste américain.

- Et alors ?

- La dernière fois que je suis allé en Allemagne, les gens passaient à Berlin Ouest par milliers. Il doit y avoir une raison.

- Evidemment, c'est une façon de voir. Mais vous avez quand même collaboré ?

- J'ai survécu.

- C'est-à-dire ?

- En France, maintenant, vous avez quelques vrais héros, quelques vrais salauds, et beaucoup de gens comme moi qui se sont contentés de survivre. Tout le monde n'a pas eu cette chance.

- Mais, survivre ne veut pas dire trahir.

- Trahir, le bien grand mot. Je vendais des pièces telles que des rotules de train d'atterrissage que les pilotes cassaient régulièrement en roulant sur des terrains de fortune. Ce n'était pas des armes. Les charcutiers qui ont vendu des tranches de jambon aux soldats allemands n'ont pas commis de crime.

- Effectivement. Mais, vous n'en voulez pas à vos concitoyens ?

- On ne peut pas en vouloir à son pays. Quand vos soldats sont arrivés, on a dansé dans les rues. Quand De Gaulle a descendu les Champs Elysées on l'a acclamé, comme quelques jours avant le maréchal. Pour retrouver notre fierté, nous avons besoin de traîtres, c'est tombé sur moi, c'est tout. C'aurait pu être plus grave. Et puis, j'aime vivre et travailler ici.

- Bien, Monsieur de la Porte je vous remercie.

Une semaine plus tard, le général Jackson l'appela chez lui. Il souhaitait lui présenter un nouvel interlocuteur, André se plaignit amèrement des autres.

* * *

Chapitre 13

- Je tenais à vous rencontrer parce que Georges m'a dit le plus grand bien de vous.

- C'est un bon ami à moi, répondit Adrien en écho.

Son interlocuteur parlait américain avec un parfait léger accent de la côte est. Son accoutrement discret et de bon goût le laissait passer inaperçu dans n'importe quelle ville américaine où se trouvait une population d'employés de bureau et de techniciens. Il laissait derrière lui l'odeur caractéristique due à l'usage de dentifrice et d'eau de toilette commercialisés à l'endroit où il était censé vivre. Son visage neutre et bienveillant ne se remarquait pas dans une foule.

André se dit que son confrère d'en face avait tout du professionnel bien entraîné et efficace. La partie allait être intéressante.

- Entrez et asseyez-vous. Alors, M Thibaudot de la Porte, vous êtes le nouveau vendeur de pièces

détachées que les Français nous envoient pour nous aider à réparer les avions de mes camarades.

Sanglé dans un uniforme de la Luftwaffe, son interlocuteur avait fait le tour de son bureau, pour reprendre sa place. Il se déplaçait en traînant une jambe qui semblait raide.

- Oui, vous regardez ma jambe. Une des rares balles que les Français aient tirées sur les troupes allemandes en juin, est arrivée dans mon avion et m'a fracassé la hanche. Tout ce que je peux faire désormais, c'est ce travail de gratte-papier.

En formation au travail clandestin, on avait appris à André à laisser parler son interlocuteur car c'est comme ça que viennent les informations intéressantes.

- On me prend pour un héros alors que je n'ai simplement pas eu de chance. La Gestapo me fiche la paix, on m'envoie à Paris où je travaille un peu. Bon assez parlé de moi, on m'a dit que vous êtes capable de nous fournir des fourches de trains d'atterrissage pour remplacer celles que nos jeunes pilotes cassent sur les prés normands et belges.

Quelque temps plus tard, ils avaient commencé à sympathiser. Il avait en horreur les nazis et leur haine stupide. Quand, il était sûr de ne pas être entendu, il mettait affectueusement la main sur la manche d'André et lui disait:

- Ils vont finir par faire une grosse bêtise.

À l'époque, la grosse bêtise n'était pas concevable, le secret en était jalousement conservé. Personne n'osait imaginer en voyant les déportations massives qu'ils allaient directement à la mort. André pas plus qu'un autre. André Thibaudot de la Porte le baron français et Anton von Griessenbach le baron bavarois faisaient leur devoir.

Anton affichait discrètement une certaine culture, quelque fois cela lui semblait un refuge contre la barbarie ambiante. Il avait tendance à s'évader ainsi d'un monde qu'il ne comprenait pas. Bien sûr, même 10 ans plus tard, il ne savait toujours rien des véritables activités d'André.

André considérait son interlocuteur. Il se demandait s'il était russe ou géorgien ou d'ailleurs. Le vrai travail commençait.

Il reprit.

- Vous vous intéressez à notre cause, à ce qu'on m'a dit.

- Quelle est votre cause, Monsieur ?...

- Ah oui, excusez moi, j'ai oublié de me présenter. Je suis le colonel Wladimir Pliouchine du ministère de la sécurité de l'état.

- Merci.

André laissa retomber la conversation. S'il voulait avancer valablement avec eux, il devait se faire prendre au sérieux, sans être jamais demandeur.

- Nous avons bien reçu les renseignements que vous nous avez communiqués oralement. Nous avons pu

les recouper avec d'autres, ils sont exacts. Nous vous en remercions.

- C'est naturel.

- Il y a une question que j'aimerais vous poser.

- Je vous en prie.

- Comment vous trouvez vous en possession de ces données ?

- C'est moi qui dirige le projet de fourniture de moteurs aux Allemands et aux Belges, vous ne le saviez pas ?

- Si, mais je voulais vous l'entendre dire

André se dit qu'il venait de l'apprendre.

Le colonel Wladimir Pliouchine du ministère de la sécurité de l'état continua. André répondait par phrases courtes en lui laissant diriger l'entretien.

- Une question que nous nous posons est de comprendre pourquoi vous faites cela.

- Probablement la même que vous.

- Moi, je sers ma patrie.

- Moi aussi.

- Mais, vous êtes français.

- Oui, et alors ?

- Georges m'a parlé de vos activités pendant la guerre.

- Que vous en a-t-il dit ?

- Que vous avez travaillé avec les Allemands.

- Oui.

- Et c'est pour cela que vous êtes aux US.
- Il n'y a pas qu'ici qu'il y a une chasse aux sorcières.
- Vous vous êtes enfui.
- Oui.
- Et que pensez vous de cette activité que vous avez eue pendant la guerre.
- Je n'en suis pas particulièrement fier.
- Vous voulez vous rattraper ?
- Si vous voulez.
- La France était occupée par les Allemands, maintenant elle l'est par les Américains.
- Cela ne vous a pas gêné à l'époque.
- Si, cela me gênait.
- Alors ?...
- Quand vous vous faites virer d'une armée en déroute, il faut vivre..
- Et alors ?
- J'ai vécu.
- C'est tout ?
- Oui.

Le colonel Pliouchine avait besoin de données pour se faire une idée de son interlocuteur. André décida de lui laisser quelques détails.

- Vous n'avez pas eu d'activité de renseignements alors ?

- La plupart des gens que j'ai croisé faisaient plus de politique qu'autre chose, et travaillaient plus pour se faire plaisir que pour servir. Ils risquaient leur vie et celle des autres. Il fallait vraiment que les membres de la Gestapo soient des brutes sanguinaires et stupides pour qu'ils ne se soient pas tous fait arrêter tout de suite.

- Donc, qu'avez vous fait ?

- Je me suis tenu tranquille, peinard, dans mon petit coin.

- Aviez-vous le sentiment de trahir ?

- Un peu. Ce n'aurait pas été moi, quelqu'un d'autre leur aurait fourni ces pièces détachées; ou ils les auraient prises tout simplement. Je n'ai tué, ni fait tuer personne.

- Qui étaient les Allemands pour vous ?

- Une puissance étrangère qui occupait notre sol.

- Et maintenant ?

- Je suis là.

- Vous trouvez que votre pays est toujours occupé ?

- C'est moins grave, il n'y a plus de massacre. Ce n'est plus l'armée allemande, c'est l'armée américaine. Ils se posent en sauveur du monde et insidieusement cherchent à le conquérir. Vous savez qu'ils avaient imprimé de la fausse monnaie pour le débarquement ?

- Oui.

- Ils sont en train de faire un effort fantastique d'armement et le monde est à dominer. Nous, les Européens allons être écrasés.

- Vous le pensez vraiment ?
- Oui.
- C'est pour cela que vous voulez travailler avec nous ?
- Mettons les choses au point : vous rendre quelques services.
- Qu'appellez-vous nos rendre quelques services ?
- Je suis au courant des détails de la plupart des projets d'armements américains en direction de l'Europe.
- Nous aussi.
- Alors, tout est bien, vous n'avez pas besoin de moi.
- Peut-être que si. Nous n'avons que des renseignements synthétiques, nous avons besoin de pouvoir évaluer les détails techniques pour pouvoir mesurer la menace.
- Vous pensez que je les connais ?
- Vous nous l'avez déjà montré.
- Ce qui nous ennuie, c'est votre impossibilité de nous fournir des documents.
- C'est techniquement impossible, les mesures de sécurité de la compagnie viennent juste d'être renforcées à la demande du FBI ; et je suis particulièrement surveillé.
- Pourquoi ?
- Je suis étranger, je voyage, je rencontre beaucoup de gens, j'ai un passé trouble, vous en conviendrez. Pour eux, je constitue un danger.
- Que proposez vous ?

- Ce que nous avons déjà fait.
- C'est à dire.
- Nous nous rencontrerons suivant vos besoins; vous viendrez accompagné d'une sténo et je vous dicterais ce que vous voudrez savoir.
- Jamais de document ?
- Jamais.
- C'est embêtant.
- C'est comme ça. Comment pouvons nous être sûr que ces renseignements sont exacts ?
- Si vous ne me faites pas confiance, on arrête tout de suite.
- Ne vous fâchez pas, comprenez nous. C'est très important pour nous.
- De toute manière, je suppose que vous avez des analystes.
- Oui oui, mais ça ne vous regarde pas.
- Ecoutez, colonel. Vous savez que je suis un ancien militaire.
- Effectivement, sans l'avoir jamais fait moi-même, j'ai déjà utilisé du renseignement.
- Oui.
- Ce renseignement est forcément évalué.
- Vous êtes terrible.
- Non, pas suicidaire, c'est tout.
- Pourquoi suicidaire ?

- J'ai vu plein de gens mourir, parce qu'ils n'avaient pas respecté les règles les plus élémentaires de sécurité. Ils se prenaient pour des héros, ils étaient surtout des imbéciles dangereux. Nous sommes en Amérique, deux excités viennent de se faire condamner à mort. Ils vont servir de héros... quand ils seront morts. Surtout, qu'ils ne sont probablement même pas coupables .

- Et alors ? sourit le colonel.

- Je ne suis pas un héros, je vais vous rendre service, tranquillement, efficacement.

- Bien, j'ai compris, c'est d'accord, nous ferons comme vous le souhaitez.

Quelques jours plus tard, le colonel reçut un compte-rendu oral détaillé de l'entretien avec son homologue soviétique. Il admirait l'autorité avec laquelle André avait imposé son point de vue. Cependant, il s'inquiétait de ce qu'André ne se grille auprès des Soviétiques par tant de savoir-faire. En fait, ils convinrent de ce que les Soviétiques avaient un cruel besoin de renseignements. Ce qui aurait du les amener à quelques entorses à leur manières de faire habituelles.

Le nouvel espion courait ainsi un minimum de risques.

* * *

Chapitre 14

André ce soir là, ne rentra pas directement chez lui. Il alla prendre un verre dans un bar discret de la ville.

Quand il entra, la lumière était tamisée, le silence feutré. Divers clients étaient assis dans des boxes séparés par les hauts dossiers des sièges. On ne pouvait pas voir à distance qui se trouvait dans ces boxes, ni entendre le plus petit son. Le tout donnait une impression de luxe discret. Un bar permettait de boire assis sur un tabouret, dans ce cas là le barman assurait le service de la conversation. Ce service était compris dans le prix de la consommation.

Une jeune femme blonde d'une trentaine d'année y prenait un verre. Elle semblait seule, sa beauté légèrement tragique attirait le confident et repoussait l'importun. Des pommettes saillantes attestaient d'origines russes ou mongoles. Elles

accentuaient le caractère volontaire que donnait son visage, la bouche un petit peu plus fendue que ne le voulaient les proportions habituelles laissait deviner une secrète douleur.

André s'assit sur le tabouret voisin. Le barman s'approcha silencieusement, il demanda un gin-fizz. La jeune femme sortit une cigarette de son sac. On entendit le claquement du briquet d'André, une petite flamme orange éclaira ses doigts quand il le tendit sous la cigarette. Elle prit sa cigarette entre deux doigts de sa main droite et aspira soigneusement. Ses joues se creusèrent et accentuèrent la saillie de ses pommettes. Lorsque l'extrémité de sa cigarette fut devenu écarlate, elle leva les yeux, rencontra le regard d'André, murmura un merci, baissa ses paupières et se concentra sur son verre. André resta pensif, elle avait les yeux verts.

Le barman apporta le gin-fizz accompagné d'olives et de cacahuètes salées. Le même verre mais vide se trouvait devant la jeune femme. André poussa les deux soucoupes devant elle. Elle prit une olive sans le regarder. André se demanda à quoi elle ressemblait quand elle souriait, si jamais cela lui arrivait.

- Vous prendrez bien un autre verre, avec les olives.

Elle le fixa à nouveau de ses yeux verts. Elle lui fit un triste sourire.

- Ne restons pas là. Allons nous asseoir.

Ils prirent chacun leur verre et se dirigèrent vers l'emplacement le plus éloigné du bar. Le barman passa immédiatement un coup de chiffon sur le bar à la place qu'ils venaient de quitter.

- Je m'appelle André Thibaudot de la Porte.
 - Je sais qui vous êtes.
 - ...
 - Je suis sténographe attachée à la mission culturelle soviétique de cette ville. Mon rôle est de prendre sous la dictée vos rapports.
- Elle parlait sans accent russe, elle avait adopté le « glamour » propre à certaines actrices américaines, et cela lui allait fort bien.
- Elle est belle, se dit André. Mais quelle est cette douleur ? C'est une poupée mécanique.
 - Comment vous contacterais-je ? Reprit-il
 - C'est moi qui le ferais.
 - Certainement pas. Je suis trop surveillé dans mon travail et votre présence dans cette ville est assez risquée.
 - Alors, je dois rendre compte.
 - Comme vous voudrez. J'ai toutefois une question.
 - Oui ?
 - Comment vous appelez vous ?
 - Pour vous, je serais Natacha.
 - C'est tout ?
 - C'est suffisant, il me semble. Au revoir.
- Les glaces de Sibérie devaient être belles à voir.

- Résidence de la Porte, j'écoute. Germaine avait pris la communication.

- Puis-je parler au baron ?

- C'est de la part ?

- Je suis M Plia

Germaine se dirigea vers le bureau où se trouvait André.

- C'est un certain M Plia

- Ce bon Wladimir, passe le moi.

- M de la Porte ?

- Bonsoir, colonel.

- Notre amie m'a dit que vous ne voulez pas qu'elle prenne l'initiative.

- Ma femme est extrêmement jalouse et elle connaît tous mes collègues. Si je reçois des coups de fil de contacts " discrets ", je vais me faire avoir.

- Bon, retournez la voir demain soir. À bientôt.

La communication fut interrompue.

- Germaine, je vais avoir une maîtresse.

- Ah, oui ? Sourit-elle

- Une magnifique blonde aux yeux verts, habituée à avoir tous les hommes à ses pieds.

- Et tu as conquis son cœur ?

- C'est beaucoup dire.

- Tu l'as rencontrée comment?

- Elle s'appelle Natacha.
- D'accord !
- Tu ne croyais quand même pas
- Non, à vrai dire.
- Tu sais, Louise est vraiment admirable, elle ne m'a jamais posé de question. Même quand nous nous sommes enfuis.
- Elle t'aime.
- Je crois... et moi aussi.

Il entra dans le bar et s'enfonça directement dans la pénombre. Les cheveux de Natacha apportaient une note dorée dans un box. Des pas s'étouffèrent sur la moquette profonde, le garçon venait prendre sa commande.

- Bonsoir, Natacha.
- Bonsoir, André.
- Vous allez bien.
- Comme d'habitude, et vous.
- Bien, puisque je vous vois.

Elle ne répondit pas. Elle sourit légèrement. Comme si la banalité de l'entrée en matière procédait d'une hypocrisie convenue impossible à éviter. André avait glissé son compliment discrètement sans équivoque. Elle détendit ses jambes sous la table, ce qui décontracta son attitude. La consommation d'André arriva.

- Vous avez un numéro où je puis vous appeler ?
- Oui, je vous l'ai écrit.

André le prit, le lut et le lui rendit.

- Vous avez une magnifique écriture féminine, la femme de chambre fait les poches de mes costumes pour les nettoyer. Elle a été embauchée par ma femme.

- Je comprends.

- Vous avez de quoi écrire.

- Bien sûr, répondit-elle en sortant un bloc sténo de son sac.

- Bien, on commence. Vous êtes prête ?

- Oui.

- Nous étudions actuellement un nouveau profil d'aube pour les compresseurs de nos moteurs...

Au bout d'une heure, ils quittaient le bar bras dessus bras dessous. Il la reconduisit jusqu'à sa voiture. Elle le regarda de ses grands yeux verts.

- Au revoir, j'attendrais votre appel.

- Bonsoir, Natacha

- Bonsoir, André

- Qu'est ce que vous prendrez ce soir ?

- Un whisky.

- Tiens, moi aussi.
- C'est agréable de prendre sous votre dictée, vous ne parlez pas trop vite.
- Pourquoi parler vite. Un homme qui rencontre une aussi jolie femme que vous dans un lieu aussi calme ne parle pas vite.
- Merci.
- On a déjà du vous le dire.
- Oui
- Wladimir va bien ?
- Il vous envoie ses amitiés.
- Merci beaucoup.
- On commence ?
- Avant, j'aurais un message pour ce cher Wladimir.
- Oui, quel est-il ?
- Nous nous intéressons à de nouveaux types de machines qu'on s'apprête à nommer " computer ".
- À quoi cela sert-il ?
- Des calculs plus vite qu'aucun être humain.
- Vous n'allez plus vous contenter de fabriquer des avions?
- Si, mais nous avons besoin de moyens de calcul plus puissants.
- Alors, je ne comprends pas.
- Notre compagnie prend des intérêts dans une nouvelle société qui nous permettra de construire de

nouveaux moteurs plus performants plus rapidement. C'est le message pour l'oncle Wladimir.

- Bien. Maintenant, voici les données que je vous avais promises la dernière fois...

Au fil des mois, il avait appris à apprécier celle qui se faisait appeler Natacha. Si sa beauté était grande, il était effrayé de son efficacité. Il ne lui avait jamais soutiré le moindre signe d'émotion. Un soir, il réussit à définir ce qu'il ressentait : belle mais pas féminine. Il se demandait où était le danger. Ceux qui ne ressentent aucune émotion sont infiniment dangereux, était-elle dans ce cas ?

Il résolut de rompre la glace. Le soir anniversaire de leur première rencontre, il lui remit un objet, enveloppé dans un papier cadeau.

- Vous faites un cadeau à votre secrétaire, c'est touchant ; réagit-elle de sa voie monocorde.

- Je crois que je vous le devais.

- Pourquoi ?

- Cela fait un an jour pour jour que vous notez efficacement des notes techniques auxquelles je sais que vous ne comprenez rien, je voulais vous remercier.

- Ce n'était pas nécessaire.

- Si, ici on remercie les gens efficaces.

- Chez nous, c'est différent.

- Natacha ?

- Oui ?
- C'est quoi votre douleur ?
- Ma douleur ?
- Ici, les belles femmes comme vous rient et s'amuse. Vous, vous êtes triste silencieuse...
- Cela vous gêne ?
- Non, mais...

André décida de laisser les digressions extra-professionnelles pour une prochaine fois. Il lui dicta un rapport technique comme d'habitude.

À la rencontre suivante, elle prit la parole pour lui dire que l'oncle Wladimir voulait en savoir plus sur les « computers ». André avait préparé un mémoire sur le sujet qu'il lui dicta sans notes comme d'habitude. Elle nota sans sourciller les termes techniques qui cette fois n'avaient pas trait à l'aéronautique mais aux dernières trouvailles des mathématiciens et physiciens évadés d'Europe de l'Est vers l'Amérique. Il avait aussi un rapport à lui dicter sur des questions d'aéronautique.

- C'est tout ?
- Vous en voulez plus ?
- De toute façon, mon bloc est vide.

Il baissa les yeux et remarqua qu'elle fermait le stylo qu'il lui avait offert avec un geste qu'il pouvait prendre de la sensualité féminine.

- André ?
- Oui, Natacha.

Elle le regardait de ses grands yeux verts, protégés par la pénombre du bar. Ses lèvres s'entrouvrirent laissant deviner ses dents. Elle devait être magnifique lorsqu'elle souriait ou riait, si jamais cela se produisait.

- Je...

André restait attentif, pour la première fois elle semblait manifester de l'émotion.

- Je voulais vous remercier.

Elle avala sa salive et reprit.

- Vous remercier pour le stylo.

Et elle ajouta vite, en attrapant son sac.

- Il écrit très bien, vraiment.

Elle se sauva. Lorsqu'elle passa devant la lampe de la caisse, il eut l'impression que son regard avait perdu de son impassibilité.

Une semaine après, André se trouvait dans le bar. Il était arrivé en avance. Il entendit le chuintement d'ouverture de la porte et le claquement de ses talons disparaître lorsqu'elle pénétra sur la moquette. Il fit semblant d'être perdu dans une rêverie intérieure en contemplant un verre de Cinzano, à moitié vide. Elle s'arrêta derrière lui.

- Bonjour, André. Dit-elle.

Son regard était plus lumineux, elle lui fit un grand sourire en le regardant de ses yeux grands ouverts sur leurs pupilles vertes.

- Bonsoir, Natacha. Comment allez-vous ?
- Bien. L'oncle Wladimir, comme vous l'appellez, m'a fait de grands compliments sur votre travail sur les " computers " .
- Oui, je crois que les Américains vont prendre une grande avance technologique dans leurs systèmes d'armes grâce à ces nouvelles machines.
- C'est ce qu'il m'a dit. Vous vous êtes rencontrés ?
- Non, pourquoi ?
- Vous avez eu la même idée.
- Oh, c'était logique. Les Soviétiques n'en fabriquent pas ?
- Non, je ne crois pas.
- Comment, pourront-ils fabriquer des avions alors ?
- Je n'en sais rien. Vous savez, je ne suis qu'une sténo.
- Bien plus que cela. Je ne connais de vous que votre prénom, dont je ne suis même pas sûr que ce soit le vôtre.
- Oh, ce n'est pas très grave.
- Un prénom, c'est une part de nous même de quelque pays que l'on vienne.
- Mon vrai nom, c'est Sonia Krapovna, mais ne le dites pas au colonel, il me tuerait.
- Oh !
- Si, si, je ne plaisante pas.
- Vous êtes russe ?
- Sibérienne, je suis né à Omsk.

- Tu as de la famille ?

- Mes parents ont été tués pendant la guerre. J'ai un frère qui habite à Omsk.

Elle se mordit la lèvre inférieure. André commençait à comprendre. Ce soir là en lui dictant son rapport, il y mit toute la gentillesse qu'il y put.

- Mes respects, mon colonel.

- J'ai des nouvelles de votre Sonia Krapovna, elle est effectivement originaire d'Omsk où elle a fait des études à l'université d'Études américaines subventionnées par le ministère de la sécurité.

- Des nouvelles de son frère.

- Oui, il a été arrêté en 1948, puis relâché une semaine après. Entre temps, elle s'était engagée dans les services du ministère de la sécurité.

Ils se voyaient semaine après semaine. Régulièrement André adressait une copie des renseignements au colonel, qui lui renvoyait quelquefois les données à modifier pour les transmettre au Russes.

Il arriva que leurs essais ne fussent pas entièrement concluants. Un de leurs avions laboratoires construit d'après les données transmises par André explosa lorsque le pilote mis les gaz pour décoller.

Après cet accident, André ne transmit plus que des renseignements exacts pendant 6 mois. À la fin de 1952, il leur avait transmis de quoi concurrencer les

bombardiers à long rayon d'action que les américains commençaient à construire. Les Russes en déduisirent des avions concurrents dont les performances inquiétaient les analystes militaires occidentaux, du moins en public. En privé, quelques initiés savaient que les quelques erreurs introduites par André dans les documents techniques transmis rendaient leur fiabilité très aléatoire.

Les rendez-vous au bar ressemblaient à une relation amoureuse platonique. Un jour, elle lui annonça que Wladimir souhaitait le rencontrer. Il se prépara à passer un soir chez le général Jackson.

- Bonsoir, André.

- Bonsoir, Wladimir.

- Tout d'abord, je dois vous remercier pour vos rapports réguliers. Ils nous ont beaucoup aidé.

- J'en suis enchanté. Les stratèges américains s'inquiètent beaucoup de vos progrès techniques. Vos derniers bombardiers lourds à long rayon d'action supplantent les leurs.

- C'est grâce à vous. Mais justement, n'y avait-il pas un petit problème sur certaines de vos livraisons. Un de nos pilotes a été tué par l'explosion de son moteur. Cela n'arrive pas chez les Américains.

- Si, malheureusement cela arrive. Certaines modifications de dernière minute sont apportées à certains détails techniques et à ce moment là, je n'y ai pas accès.

- Une question m'est souvent posée par mes chefs.

- Laquelle ?
- Comment faites-vous pour progresser aussi vite dans la mise au point de nouveaux prototypes ?
- Je vous l'ai expliqué dans l'un de mes derniers rapports. Nous accédons aux plus puissants calculateurs disponibles dans le pays. Ce qui fait que les moteurs ont été calculés beaucoup plus que par le passé avant que le premier ne soit construit.
- C'est pour cela que votre compagnie a investi dans les compagnies qui construisent ces nouvelles machines.
- Effectivement.
- Vous vous y intéressez également ?
- Oui, mais pour l'instant cela passe trop loin de moi. Tout ce que je vois ce sont les performances grandissantes de ces machines, qui nous permettent d'améliorer de plus en plus les performances non seulement des moteurs, mais aussi des voilures. Ils s'appliquent à d'autres systèmes d'armes.
- Qu'en pensez vous ?
- Que les Russes doivent améliorer leurs performances technologiques. La capacité de production n'est pas tout.

* * *

Chapitre 15

- Les Russes sont extrêmement inquiets de l'avantage conféré par les nouveaux calculateurs.
- Sur quoi, vous vous basez pour affirmer cela ?
- Le colonel Wladimir Pliouchine me demande des renseignements pressants sur les nouveaux calculateurs à tubes à vide.
- Ils sont tellement chers qu'ils ont été achetés presque uniquement par le gouvernement. Dans un but bien précis, le calcul des nouveaux systèmes d'armement : avions, bombes nucléaires, etc...
- Nous allons vous trouver des renseignements dans cette direction.
- Comment suis-je censé les trouver ?

Le silence s'établit dans la réunion de travail entre le colonel et André. Le monde changeait vite. La guerre froide battait son plein. Du point de vue militaire, les

Russes en étaient restés aux grosses divisions qui avaient fait leur force pendant la guerre mondiale. Les Américains se dirigeaient vers une autre direction.

André reprit la parole.

- Il y a peut-être un moyen. Nous avons vu passer une note où on cherchait des collaborateurs pour la compagnie de calculateurs dans laquelle nous avons pris des participations.

- Et alors, je pourrais peut être me faire muter.

- Pourquoi pas ?

- Entrez !

- Bonjour, Bert.

- Vous vouliez me voir, André.

- Oui, c'est à propos de cette note.

- Ah, oui, ça vous intéresse ?

- Je crois que c'est une technique promise à un grand avenir... et très utile pour l'aviation.

- Vous croyez ?

- Les performances des ailes où des turboréacteurs proviennent des calculs préparatoires qui permettent d'en concevoir la forme. Si nous avons accès à des moyens de calculs plus puissants, nous prendrons une avance technique plus grande.

- Vous avez raison, André.

- D'après cette note, cette nouvelle compagnie dans laquelle nous avons des parts cherche des collaborateurs pour vendre cette nouvelle technologie.

- Et cela, vous intéresserait ?

- Ce doit pouvoir être passionnant.

Qu'André d'habitude réservé se « passionne » était rare. Bert considérait qu'il fallait être passionné pour commencer quelque chose.

- OK, je regretterais de me séparer de vous , mais je crois que vous défendrez ainsi mes intérêts au sein de cette nouvelle société.

- Merci.

- Je vais faire quelque chose pour vous. Venez dîner ce soir à la maison avec Louise. Le président de cette nouvelle compagnie est des nôtres, vous allez pouvoir le rencontrer.

- Entrez, André. Venez que je vous présente. Voici John Atanassief, président de la Binary Corporation. John est un vieil ami à moi. John, voici André Thibaudot de la Porte. C'est le seul de mes vendeurs qui comprenne quelque chose à ce qu'il vend, et cela se sent.

- Enchanté. Vous vous intéressez à ces nouveautés ?

- Je crois que si pour l'instant elles sont tout à fait étonnantes, elles sont appelées à un grand avenir.

- Et vous voulez en être ?

- Oui.

- Bert, m'a parlé de vous. Si vous faites aussi bien avec ces machines qu'avec les moteurs d'avions, votre fortune est faite. Venez me voir demain à mon bureau.

- Ainsi, c'est d'accord. Je ne veux absolument pas causer de difficultés à Bert. Votre successeur est prêt à prendre votre suite.

- Il a la confiance des clients, il connaît les dossiers. Cela se passera sans mal. Je vous propose d'aller moi-même le présenter aux clients, ce sera probablement des clients pour vous aussi.

- Que voulez-vous dire ?

- Certains des prospects qui devraient nous passer commande dans les prochains mois sont des constructeurs d'avion, ils auront besoin de calculateurs.

- Ainsi, vous faites d'une pierre deux coups. Mais dites moi, nous ne projetons pas de vendre déjà des calculateurs aux européens.

- Et pourquoi pas ?

- Oui, en effet. Vous croyez qu'ils sont assez avancés ?

- Ils ont besoin de techniques avancées. Pour leurs armements, pour construire des avions qui emporteront nos moteurs. Pour faire tourner leurs économies et acheter des produits américains.

- Vous voyez loin.

- C'est pour cela que je suis là.

- Vous me plaisez, André.

André venait de traverser l'Atlantique accompagné de son successeur. Il devait d'abord aller à Bruxelles.

Il rencontra l'état major de l'armée belge. On lui confirma que les conditions de sa proposition étaient

acceptées. Il présenta son successeur que les Belges connaissaient déjà puisqu'il avait été présent à toutes les négociations. On s'intéressa à son nouveau poste.

- Faites nous signe très vite André, nous comptons très sérieusement acheter une de ces machines dans les tous prochains mois.

- Certainement, mon général.

De Bruxelles, ils prirent le train pour Amsterdam. Un constructeur d'avions avait besoin de moteur pour sa nouvelle gamme de jets. André après avoir présenté son successeur parla de ses nouvelles fonctions.

- Revenez nous vite, André. Notre directeur technique nous en a parlé pas plus tard qu'hier au comité de direction. Ceci nous permettrait de concevoir des avions beaucoup plus performants.

De là, ils partirent en Allemagne. Son successeur allait être chargé de finaliser la mise en place d'une usine européenne de moteurs.

- Allons dîner ensemble, André, pour fêter ça.

Pendant le dîner, il s'aperçut que les militaires avaient amené quelques amis. Il en avait croisé quelques-uns pendant la guerre et connaissait les noms des autres. Ils avaient tous fait carrière dans l'industrie à des postes élevés. En fait, on parlait d'André ; le baron français qui travaillait avec les Américains et avait su apprécier les Allemands sans les confondre avec les fous qui leur avaient fait

commettre toutes ces atrocités. Les grosses entreprises représentées autour de la table envisageaient de se doter de calculateurs.

La conquête du monde avait commencé, elle était pacifique, enfin presque.

- Sonia, comment allez-vous ?

- Cela fait longtemps que l'on ne s'était pas vu. L'oncle Wladimir s'inquiétait.

- Pourquoi ?

- Il se posait des questions.

- Oh, pourquoi ?

- Il est très méfiant, vous savez, c'est son métier.

- Il se méfie de moi ?

- Un peu, enfin je crois. En fait, je crois qu'il se méfie de tout le monde.

- Et vous ? Vous vous inquiétez pour moi ?

- Pour moi, surtout.

- Pour vous ?

Les sourcils d'André se soulevèrent. Sonia n'était plus l'altière et dédaigneuse beauté des premiers jours. Le ton de sa voix lui montrait un intérêt non dissimulé.

Elle reprit.

- Oui, vous...

Pour la première fois, sa voix perdait sa pose impersonnelle, et chose qu'André avait cru impossible, elle sembla émue, elle bafouilla !

- Vous me manquez !

- Sonia !

- Oui, je sais bien, vous êtes marié, vous aimez votre femme, vous êtes un barine français et moi je suis une petite espionne communiste. Mais vous me manquez ! Là !

Elle prit un air boudeur.

- D'abord vous êtes presque aussi grande que moi, plus avec les talons.

Elle rit.

- Vous faites quelque chose de dangereux pour votre pays et votre cause...

André s'arrêta, une larme venait de couler de son œil sur sa joue.

- Qu'est ce que j'ai dit ?...

- Vous êtes naïf, André.

- Naïf ?

- Je vous ai dit que j'étais originaire d'Omsk.

- Oui.

- J'avais un frère, j'étais étudiante à l'école de civilisation américaine de la ville. J'étais la première de la classe. Ils ont arrêté mon frère, ensuite, ils m'ont dit qu'ils l'enverraient en camp de travail si je ne voulais pas travailler pour eux.

- Et alors, vous travaillez pour eux. Ils l'ont relâché ?

- Oui.

- Alors, tout est bien ?

- Oui, si on veut

Il la consola. Le devoir reprenait ses droits.

- Vous pouvez quand même prendre un rapport pour l'oncle Wladimir ?

- Je suis là pour ça.

- Dites lui que je vais bientôt changer de métier.

Elle écarquilla les yeux. Il continua.

- Je vais vendre des calculateurs électroniques.

- Qu'est-ce que c'est ?

- J'en avais parlé dans mon dernier rapport.

- Ah oui.

- Ce n'est pas tout.

- Ma nouvelle compagnie s'appelle la Binary Corporation, son siège se trouve sur la côte Est.

Elle rougit.

- Les hommes sont tous des salauds !

- Qu'est-ce que vous dites ?

- Je ne vous verrais plus.

- Soyez raisonnable, Sonia.

Son regard s'était fait distant comme au premier jour.

- Nous n'avons pas eu le temps d'en parler, mais nous avons suivi votre Natacha ou Sonia.

- Et alors ?

- Nous avons son domicile, l'appartement voisin était libre, un couple de sympathiques retraités est bientôt venu s'y installer. Voici, la transcription :

André la parcourut rapidement puis la rendit au colonel.

- Qu'en pensez-vous ?
 - Que c'était une possibilité.
 - Nous avons fait aussi une petite enquête en Sibérie. Elle s'appelle bien Sonia. Elle a bien un frère.
 - Ah, tout de même !
 - Avec une petite nuance.
 - Ah, oui, laquelle ?
 - Il a bien été arrêté, mais pour meurtre.
 - Tiens donc !
 - Valentin Karpov est un souteneur de la pire espèce, il a assassiné après l'avoir torturée pendant de longues heures une prostituée qui ne voulait plus travailler pour lui.
 - Vous m'en direz tant.
 - Il est actuellement en liberté surveillée ; ce qui le guettait ce n'était pas les camps, mais une balle dans la nuque.
 - Il continue ses petits trafics tant que sa sœur travaille pour le ministère de la sécurité.
 - Quand à votre Sonia, elle était inscrite dans un cours de comédie en même temps qu'elle apprenait l'anglais. Elle a jouée dans quelques petites pièces où elle a vraisemblablement été remarquée pour sa beauté.
 - Elle est belle, c'est vrai se laissa aller André.
- Il poussa un grand soupir.
- Bonjour, Sonia.

- Bonjour, André lui répondit-elle en levant les yeux vers lui pendant qu'il s'asseyait.

- Je suis venu vous dire au revoir.

Elle pâlit.

- Je déménage vers la côte Est. Je vais y travailler désormais.

- Vous allez me quitter ?

- Vous m'en voyez désolé.

- Qu'est-ce que vous allez faire ?

- Je vais vendre des calculateurs électroniques aux européens. Ça devrait intéresser l'oncle Wladimir.

- Et nous ?

- Cela aura été de très agréables moments. Vous êtes la meilleure sténo qu'il m'ait été donné de connaître.

- Vous le faites exprès ou vous êtes comme ça ?

- Pardon ?

- Vous m'avez très bien compris ?

- Écoutez, Sonia. Vous savez que je suis marié et que j'aime ma femme.

- Oui, et alors ? jeta-t-elle pendant que ses yeux rougissaient.

- Vous êtes charmante, belle, intelligente ...

- Vous êtes pas mal non plus.

- Oui, mais je pourrais être votre père.

- Et alors, vous êtes mieux que beaucoup de jeunes gens qui n'ont pas votre charme et ...

- On se reverra peut-être, je vais habiter près de New-York dans une petite ville qui s'appelle Armunch. Et j'aurais toujours besoin de vous.

- Pourquoi ?

- Parce que je vais faire intéresse beaucoup Wladimir.

- Ah bon.

Elle sembla renoncer à comprendre ce qui se passait.

- Bonjour John !

- Bienvenue parmi nous, André !

- Je vous remercie de votre accueil, mon bureau est très agréable.

- Ce n'est rien. Bert m'a dit que vous avez mis à profit votre dernier voyage.

- Oui, les clients industriels et militaires que nous avons sur les marchés de l'aéronautique sont tous de gros consommateurs de calcul. L'arrivée du calcul électronique va changer leur univers.

- Que proposez-vous, mon cher André ?

- Il nous faut une tête de pont commerciale en Europe.

- Pourquoi ? Quand nous vendons une machine à Chicago, on n'ouvre pas une agence à Chicago.

- Non, mais vous êtes toujours aux Etats-Unis.

- Et alors ?

- Cela fait deux mille ans que l'Europe est morcelée en de multiples états et provinces dont chacun se veut différent de son voisin.

- Continuez.
- Certains de ces états ont été plus occupés à se battre qu'à travailler ensemble pendant le dernier demi-siècle, je pense notamment à la France et à l'Allemagne.
- Arriver en France en ayant vendu un calculateur en Allemagne nous empêchera de faire des affaires.
- C'est à ce point !
- Je crois que c'est pire. N'oubliez pas ce que les Allemands viennent de faire à leurs voisins.
- Je m'en remets à vous. Que proposez-vous ?
- Il nous faut une tête de pont en Europe, acceptée par tout le monde ; c'est à dire dans un pays dont la culture et l'histoire ont peu marqué l'Europe. Un pays dont les citoyens sont naturellement ouverts à leurs voisins.
- Au quel pensez-vous ?
- À la Belgique ou aux Pays-Bas.
- Pourquoi pas à l'Angleterre ?
- Elle est moyennement perçue par les autres européens. Elle ne se sent traditionnellement pas vraiment européenne. Il y a quelque temps le roi d'Angleterre portait également le titre d'empereur.
- Je commence à comprendre pourquoi d'autres sociétés américaines s'établissent dans ces pays. Lequel préférez-vous ?
- La Belgique.
- Pourquoi ?

- Ce pays se trouve à égale distance de la France, de l'Allemagne, de l'Angleterre. Il fait partie de la communauté européenne du Charbon et de l'Acier , mais pas l'Angleterre.

- Je vous suis. Que comptez-vous faire concrètement ?

- Embaucher un européen et le mettre dans un bureau à Bruxelles pour nous représenter.

- Ensuite ?

- Au fur et à mesure que les affaires commenceront, il embauchera les équipes techniques nécessaires dans les différents pays.

- C'est tout ?

- J'aurais une petite requête à formuler.

- Je vous en prie, mon cher André.

- Changer le nom de la compagnie en International Binary Corporation.

- C'est une bonne idée. Je vous parie que dans vingt ans, plus personne ne connaîtra la signification des lettres I.B.C.

- Je nous le souhaite.

- Mes respects mon colonel.

- Alors, comment vont vos machines à calculer ?

- Bien, j'ai un service à vous demander.

- J'aurais besoin de quelqu'un pour diriger notre filiale Européenne.

- Et vous penseriez...
- Ça vous gêne ?
- Non, mais...
- Ce serait bien pratique. Vous avez quelqu'un ?
- Je pense à quelqu'un. Il a été dans toutes les équipes du CECA, il connaît tous les principaux chefs d'entreprise européens ; c'est un haut fonctionnaire. En plus, mais ça personne ne le sait, il fait partie du service.
- C'est le profil qu'il nous faudrait.
- J'ai besoin de l'autorisation de son ministre.
- Difficile ?
- Non.
- Ah, oui. Il faudrait être bien sûr qu'il n'y ait aucune interférence entre les différents ministres qu'il pourrait y avoir au fil du temps et ses fonctions industrielles. Il ne faut absolument pas que notre homme aille prendre ses ordres chez les politiques.
- Ne vous inquiétez pas, l'homme que je vais vous présenter sait faire la différence en le futile et l'essentiel. Il a classé depuis longtemps les ministres parmi les futilités.

* * *

Chapitre 16

- M Jean Tiffauges ?
- Moi-même.
- Merci d'être venu si vite.
- Vous m'avez été chaudement recommandé par le colonel. Il m'a expliqué de quoi il s'agit.
- Bien, vous avez démissionné de l'administration ?
- Je suis désormais inspecteur des Finances en disponibilité.
- Vous n'avez plus aucune relation hiérarchique avec l'administration de quelque sorte que ce soit.
- Non.
- Vous êtes sorti de l'ENÀ je crois.
- Effectivement, j'y suis entré après avoir terminé Polytechnique.
- Comment avez-vous connu le colonel ?

- J'étais coursier à Paris en 1942 sous ses ordres. J'allais chercher des dossiers à transmettre à des endroits que l'on m'indiquait et je les transmettais à ceux qui pouvaient les faire passer à Londres.
- Vous connaissez donc bien le travail de terrain.
- Oui, sauf que je n'ai plus vingt ans.
- Moi non plus.
- Vous savez pourquoi j'ai besoin de vous ?
- Vous voulez créer une entreprise européenne filiale d'une compagnie américaine.
- Exact. Cette société s'appelle désormais IBC, elle produit des machines indispensables à notre industrie de défense et à notre industrie tout court. Malheureusement, l'Europe n'a pas encore cette technologie. Votre mission sera donc de nous permettre de posséder ces machines indispensables à son développement, et à terme d'en maîtriser la production.
- Quelle est votre approche ?
- C'est l'intérêt bien compris des Américains d'avoir une présence en Europe et à terme dans chaque capitale pour pouvoir vendre ces machines. Parallèlement, une partie de ces machines devra être produite en Europe, peut-être en France ; ceci fera que des Européens accéderont à leur maîtrise technique. Leur but est de faire du commerce, le nôtre de nous développer.
- Ne craignez-vous pas qu'ils viendront à contrôler l'économie européenne ?

- C'est ce qu'ils cherchent. C'est pourquoi, nous souhaitons mettre à la tête de leurs entreprises un homme de nos services.

- Astucieux.

- Non, logique.

- John, je vous présente M Jean Tiffauges. C'est la personne dont je vous avais parlé pour diriger notre nouvelle filiale à Bruxelles.

- Enchanté.

- M Tiffauges a été mis au courant de notre plan de développement en Europe. Il a participé au lancement de l'Europe économique.

- Bien, vous êtes ingénieur je crois ?

- Effectivement.

- Eh, bien bonne chance et bienvenue parmi nous.

- Merci.

- André, vous pouvez rester un instant s'il vous plaît.

- Vraiment, André je ne vous comprends pas. Ce garçon est fantastique, mais pourquoi ne pas avoir pris sa place ?

- Parce qu'il ne peut pas faire ce que je vais faire, et réciproquement.

John pensa qu'il ne comprenait pas tout, mais que, somme toute, il avait de la chance.

Ils choisirent leurs bureaux dans le centre de Bruxelles. Jean effectua quelques visites de courtoisie à des camarades d'école ayant fait carrière

dans l'administration ou le privé. Il se montra également au siège de l'Otan.

Pendant ce temps, André parcourait l'Europe.

Les militaires allemands tinrent absolument à avoir l'une de ces machines. Ce fut la première commande qu'ils prirent. André s'amusa de la forme que prit la vente, elle fut rapide, sèche, violente. Alors que pour vendre un moteur, il fallait souvent des mois de réunions, expertises, mesures et rapport de commissions, pour vendre un calculateur électronique, il ne lui fallut que deux visites. La raison en était que si chaque armée ou compagnie aérienne était amplement dotée d'ingénieurs pour juger de la qualité d'un équipement aéronautique, personne en leur sein ne possédait les qualifications requises pour appréhender les performances de ces nouvelles machines. Tout ce que connaissaient les Allemands était leur utilité .

André avait décidé de mettre en place une organisation solide sur place en Europe, pour assurer la livraison et la maintenance de ses machines. En effet, quelques semaines après son installation à Bruxelles, un autre constructeur américain, s'installa également en Europe du Nord. Il fit une première vente et André eut assez rapidement des nouvelles de la façon dont s'était passé l'installation. Celle-ci avait été effectuée par des Américains qui connaissaient imparfaitement le matériel et la façon de s'en servir. En fait, ils demandèrent du secours aux États-Unis qui leur dépêcha des membres du laboratoire pour terminer l'installation. Cette nouvelle fit le tour de l'Europe et des états-majors des grandes compagnies. Un certain nombre d'entre elles décidèrent que cette

technique n'était pas au point et qu'en conséquence il fallait s'abstenir de s'y intéresser.

Muni de ces informations, André s'envola pour le siège d'IBC et rencontra John.

- Alors, les Français, comment cela se passe-t-il ?

- Un très grand intérêt, mais certains de nos concurrents ont déjà essuyé des revers.

André se mit en devoir, de raconter par le menu à John ce qui s'était passé. D'abord, celui-ci rit de bon cœur, puis s'aperçut qu'ils n'étaient pas à l'abri de pareilles mésaventures.

- Leurs machines ne sont pourtant pas mauvaises, dit-il.

- Elles ont les mêmes performances que les nôtres, plus sur certains détails.

- Je vois que vous avez une idée.

- J'ai rassemblé le maximum d'informations sur ce qui s'est passé. Cela vient d'un manque d'organisation d'abord, puis de formation interne et également des utilisateurs.

- Ils ne forment pas leurs clients ?

- Si, ce sont les techniciens du laboratoire de développement qui le font.

- Que proposez-vous ?

- Il faut que nos installateurs soient impeccablement formés, qu'ils disposent d'une méthode d'installation leur permettant d'éviter des contretemps comme une insuffisance d'installation électrique, par exemple. Il faut que nous disposions de formateurs professionnels capables de parler en public

distinctement et d'enseigner correctement. Il faut que leurs cours soient préparés.

- C'est tout ?

- Il faut que nous soyons aptes à répondre à la moindre sollicitation du client s'il n'arrive pas à faire fonctionner sa machine.

- Tout cela gratuitement ?

- Non, payant !

- En quoi, cela nous aiderait à gagner de l'argent ?

- Ces techniques sont nouvelles, personne ne sait exactement comment elles fonctionnent. En Europe, on a traditionnellement peur de la nouveauté. La moindre difficulté est répercutée 100 fois. Par contre, si tout se passe bien, dans une ambiance de professionnalisme éprouvé, on nous fera confiance. Et cela se saura.

Le soir, André alla prendre un verre dans un petit bar discret de New York.

- Bonsoir, Sonia !

- André, je n'y croyais plus. Cela fait si longtemps.

- Il n'y a que six mois.

- Wladimir va bien ?

- Il m'a chargé de vous dire qu'il souhaiterait vous rencontrer.

- Où ça ?

- À Bruxelles.

Sonia le regarda, peut-être aurait-il du s'en occuper un peu plus. Il lui fallait surtout séduire son patron. Sonia n'était qu'un intermédiaire.

André rentra à Bruxelles, il avait convaincu John Atanassief de la justesse de ses vues. Il avait l'impression que cette organisation nécessitait d'être mise en place partout, mais il se concentra sur l'Europe. Jean allait devoir se concentrer à tout mettre en place. On allait pouvoir retourner voir les Allemands.

Les deux compères furent surpris de la facilité apparente et de la rapidité avec laquelle les choses se passèrent.

L'armée allemande leur commanda une machine. En même temps que s'effectuaient les préparatifs pour la recevoir, Jean créa une filiale en Allemagne pour laquelle, il nomma un patron allemand : Frantz Achse. Juste après la commande militaire, André visita les entreprises qui lui avaient été présentées. La première commande joua le rôle de détonateur. Après une réflexion symbolique, les autres suivirent.

Pendant que la filiale allemande s'organisait, il fallait assurer la première livraison. Frantz Achse embaucha plusieurs équipes. Une équipe d'anciens réparateurs de radio fut affectée comme agents de maintenance et envoyée aux États-Unis pour se former. Quelques ingénieurs aéronautiques rejoignirent les équipes techniques et partirent également aux États-Unis. À la demande pressante d'André, Frantz Achse embaucha également des professeurs d'université pour assurer les formations en Allemagne. Ils rejoignirent leurs nouveaux collègues aux États-Unis.

Au grand scandale de John Atanassieff, André décida que le plus important n'était pas de réaliser des ventes rapides mais de conserver les clients. Il arrêta brusquement la prospection commerciale et retourna aux Etats-Unis. Avant de les renvoyer en Allemagne, il fit effectuer aux installateurs une installation complète à titre d'exercice. Cet exercice révéla tous les manques de leur formation. Avant de les laisser repartir, on analysa les progrès à faire et on les réalisa. Ils allèrent ensuite chez les clients américains aux cours d'interventions réelles.

Quand ils rentrèrent chez eux, les équipes allemandes nouvellement instruites ressentaient une grande confiance dans leur entreprise et la qualité des services qu'elle pouvait rendre. Et cela se voyait.

- André, vous croyez que tout ceci est bien nécessaire ?

- Écoutez, John. C'est en Europe que nous allons. Ils sont bien différents des américains. Un américain achète pour voir et gagne de l'argent avec une nouveauté. Un européen quand il voit arriver une nouveauté qu'il ne comprend pas lui trouve des défauts pour la trouver inutile. Comme ça, il n'a pas besoin d'avouer qu'il ne comprend pas.

- Vous êtes dur avec vos compatriotes.

- Non, seulement réaliste. Vous savez, pourquoi la France a perdu la guerre ? Deux officiers allemands et français avaient compris l'emploi des blindés: Guderian et De Gaulle. La France est restée à la conception de la guerre consistant à utiliser le blindé en support d'infanterie, Guderian a envoyé en avant des colonnes de blindés.

- Cela c'est français, on les connaît ; leur but c'est toujours de reperdre la guerre d'avant. Mais les Allemands ?

- Pour les Allemands, ce que nous leur vendons est américain.

- Bien sûr, et alors ?

- La qualité c'est allemand. Il faut que leurs interlocuteurs soient allemands et parfaitement professionnels. Alors, ils auront éperdument confiance en nous et nous aurons gagné le marché de façon durable.

- Monsieur Horner, vous venez de nous passer commande d'une de nos machines et je vous en remercie. Nous étions beaucoup plus chers que nos concurrents; puis-je savoir pourquoi vous nous avez choisis ?

- Je connais le chef du centre de recherche de l'armée où vous avez installé une machine. Tout le monde savait que c'était la première que vous vendiez en Europe. Nous nous attendions à de grosses difficultés. Entre autres, on croyait que l'on allait voir arriver des hordes d'américains ne parlant pas un mot d'allemand comme en 1945.

- Et alors ?

- Tous vos collaborateurs étaient allemands et parfaitement entraînés. En plus si nous avons la moindre difficulté à utiliser la machine, vous venez nous aider.

- C'est pour cela ?

- Oui, ces nouvelles machines ne sont pas encore très stables. Dans les entreprises personne ne

maîtrise ces nouvelles techniques; nous avons donc besoin d'un soutien très fort.

La mécanique était engagée. André avait mis en pratique la même recette que pour les moteurs d'avion. Avec Jean, ils allaient pouvoir décliner le modèle sur chaque pays d'Europe.

- Bonsoir, Wladimir.

- Bonsoir, André.

- On ne parle que de vous dans toute l'Europe.

- Vous ne croyez pas que vous exagérez ?

- À peine. Les applications de vos nouvelles machines sont immenses.

- Effectivement, on n'est pas près d'en voir la fin.

- Vous voulez toujours nous aider ? demanda Wladimir, presque inquiet.

- Ce que je vous ai dit, il y a trois ans est toujours vrai.

- Que voulez vous dire ?

- Ce n'est pas celui qui aura le plus de divisions qui dominera le monde, ce sera celui qui sera le plus capable d'évoluer.

- ???

- Regardez les dinosaures. Un jour, on ne sait pas pourquoi, leur environnement ne leur a pas permis d'évoluer. Ils ont disparu.

- Et alors ?

- Ceux qui évoluent le plus vite actuellement sont les Américains. Ils sont en train de dominer le monde.
- Ça vous gêne ?
- Je crois qu'il faut un contre-pouvoir.
- Et vous croyez que mon pays ?...
- Vous en voyez un autre ?
- Non, évidemment. C'est pour cela que je suis venu vous voir.
- De quoi avez vous besoin ?
- De choses très simples. Ma hiérarchie cherche à comprendre à quoi servent les machines que vous vendez ?
- Ce n'est pas secret cela.
- Non. Mais avant d'orienter nos recherches, nous avons besoin de réfléchir.
- Je vais vous donner cela tout de suite.
- Pardon ?
- Oui, j'ai un ouvrage qui permet à mes futurs clients de comprendre très finement les services que les calculateurs électroniques peuvent rendre. Je le leur remets en échange d'un engagement de confidentialité, c'est donc un document relativement difficile à trouver.

* * *

Chapitre 17

- Bonsoir, Sonia.
- Bonsoir, André. J'ai vu votre ami l'autre jour dans le journal.
- Ah, oui ?
- On l'interviewait sur le devenir des calculateurs électroniques. C'est passionnant ce que vous faites.
- Oui, ce l'est.
- Wladimir a apprécié vos dernières livraisons.
- Lesquelles.
- Le schéma de câblage de vos machines.
- Ce n'est rien, c'est la documentation des équipes de maintenance.
- Il m'a dit que notre pays allait fabriquer des machines du même genre.
- Pourquoi pas ?
- Oui, ça serait drôle.
- Parlez moi de vous, Sonia.
- Que voulez-vous que je vous dise ?

- Ça fait un an que vous êtes revenue des États-Unis.

- À votre demande, semble-t-il.

- J'aime bien travailler avec vous.

- Moi aussi. Mais vous ne me parlez jamais de votre femme.

- Oh, ma femme ...

- Ça ne va pas avec elle ?

- Si, mais elle est comme moi, elle vieillit.

- Vous avez l'air toujours jeune, André.

- Vraiment ?

André se rengorgea.

- Vous savez quoi, André ?

- Non ?

- Je vous apprécie énormément !

- Qu'est-ce que j'ai de spécial ?

- Vous avez tout ce qu'une femme apprécie. Vous êtes bel homme, tendre, attentionné...

- C'est tout ?

- Plus encore, mais je ne vous le dirai pas.

- Pourquoi ?

- Vous me croiriez.

André sourit.

- Sonia étendit les mains, saisit la tête d'André et l'embrassa. Il se laissa faire.

- Bonsoir, Germaine.

- Bonsoir, André. Monsieur va bien.

- Monsieur va très bien. Te moques pas de moi. Rien de nouveau.

André se dirigea vers la porte du salon. Germaine l'arrêta.

- Ah, si. J'oubliais. Il y a une dizaine de personnes au salon.

Elle s'amusa à regarder l'étonnement remplir progressivement sur le visage de son patron et ami. D'habitude, lorsque l'on voulait lui apprendre quelque chose, on avait l'impression qu'il se retenait de dire qu'il le savait déjà.

- Bonsoir, André.

Effectivement, il retrouva devant lui quelques personnes connues: Bert Trudleman, son ancien patron, le général Georges K. Jackson, Michel Meyer, Gary Apfelbaum ses anciens collègues du temps où il vendait des moteurs d'avion. D'autres étaient venus, Jean Tiffauges, Frantz Achse. Les dirigeants de certains de ses plus gros clients étaient aussi là. C'est Bert qui prit la parole.

- Ne nous en voulez pas André, c'est moi qui ai tout manigancé avec votre femme. Merci, Louise de votre aide.

- Que me vaut l'honneur ?

- C'est aujourd'hui le premier anniversaire de la fondation d'IBC en Europe, reprit Bert. C'est pourquoi, nous avons tous tenus à venir te saluer chez toi.

- André, c'est grâce à vous que j'ai fait fortune. Continua Gary Apfelbaum. Quand j'ai su que vous

aviez accepté de vous occuper de cette opération, j'ai investi dans IBC.

- Et c'était un bon investissement ! C'était John Atanassieff qui venait de franchir le seuil.

- Mes amis, je suis très ému que vous ayez fait ce long voyage pour cela. Mais je n'ai fait qu'appliquer les méthodes apprises avec Bert.

- D'autant plus, André que ces méthodes en fait c'est toi qui les a inventées.

André se demanda s'ils avaient fait tout ce voyage pour le rassasier d'amabilités. Au bout d'une demi-heure, Germaine ouvrit la porte de la salle à manger et annonça :

- Madame est servie !

La conversation porta d'abord sur tous les potins du monde des affaires européen. Tout d'un coup, un de ses voisins demanda à André s'il avait pensé à vendre des calculateurs en Russie Soviétique.

- Nous n'avons aucun contact dans ce pays.

- Nous en avons, nous. Ils nous achètent du grain et des machines outils. Si vous voulez, nous pouvons vous les faire rencontrer.

- Pourquoi pas ? John, qu'en pensez-vous ?

- En quoi, payent-ils ? s'enquit le patron d'IBC.

- En or.

- Bonsoir, André.

- Bonsoir, Sonia.

- Wladimir te fait dire de te méfier de certains de tes clients.

- Ah, pourquoi ?

- Ils ont fait du commerce avec eux et leurs représentants se sont révélés travailler pour les Américains.

- Moi aussi, je travaille pour les Américains.

- Peut-être pas de la même manière.

- C'est tout ce qu'il avait à me dire ?

- Ça n'a pas l'air de beaucoup t'inquiéter.

- Que veux-tu que j'y fasse ? Un certain nombre de gens travaille pour les Américains, d'autres pour les Russes. Je fais attention à tout.

- Il avait aussi un autre message, notre gouvernement souhaite acheter tes machines.

- Les plans ne suffisent pas ?

- C'est tout ce que l'on m'a dit.

- Et alors ?

- Va à cette adresse tu rencontreras des représentants de notre gouvernement.

Elle lui tendit une feuille de papier sur laquelle se trouvait l'adresse de bureau à deux pas du sien.

- Qui dois-je rencontrer ?

- Son nom se trouve sur cette feuille. C'est l'un de nos principaux responsables d'achats à l'étranger.

- Tu sais ce qu'il me veut ?

- À priori, t'acheter des machines.

- Mes respects, mon Colonel.
- Vous connaissez, ce Monsieur?
- Antonin Karpov, lut le colonel, encore lui !
- Que fait-il dans la vie ?
- Il parcourt l'Europe à la recherche de denrées agro-alimentaires, parce qu'ils crèvent de faim et de technologie occidentale pour fabriquer des armes.
- C'est l'ère de Khrouchtchev. On s'intéresse aux échanges économiques avec l'Occident.
- Effectivement, je crois que vous commencez à les intéresser. Il y a chez eux des idéologues et certains qui pensent sans le dire que l'Occident a du bon.
- Et notre Valentin.
- Lui, il pense pas. Mais il est apprécié de ses chefs.
- Est-il surveillé ?
- Très, mais c'est bien par votre ami du KGB que vous l'avez joint. Chez eux, c'est équivalent à l'onction pontificale.
- M Karpov ?
- M Thibaudot, entrez, je vous prie. Je crois que je dois remercier notre ami commun le colonel Wladimir Pliouchine d'avoir permis que nous nous rencontrions. Il m'a dit que vous êtes un grand ami de notre patrie.
- Effectivement.

- Verriez-vous une objection à ce que nous vous achetions parfaitement officiellement du matériel ?

- Absolument pas. De quoi avez vous besoin ?

- Pour commencer, notre Académie des Sciences de Leningrad a besoin d'un ordinateur extrêmement puissant pour continuer ses recherches.

- Nous avons tout à fait ce qu'il vous faut. Je suppose que vous connaissez déjà nos produits ?

- Effectivement, nous les avons étudiés en détail. Il nous faudrait cette configuration, ajouta-t-il en posant sur la table un dossier épais.

- Par où voulez-vous l'acheter ?

- Le plus simple serait la Finlande.

- Peut-être.

IBC n'avait pas encore installé de bureau en Finlande, étant donné la situation particulière de ce pays ainsi que sa taille. Ses habitants n'étant guère plus nombreux que ceux de l'agglomération parisienne .

- Je vous sens réticent.

- Nous ne planifions pas pour l'instant l'installation d'un bureau en Finlande, et passer par ce pays ne nous semblerait pas très facile pour nous ?

- Je vous comprends. Il faut que vous sachiez que nous souhaitons au cours des prochaines années vous acheter pour plusieurs millions de dollars par an de matériel.

- Il y a un autre problème.

- Lequel ?

- Le gouvernement américain surveille de très près la vente de ce genre de matériel. Notre compagnie ne souhaite pas avoir d'ennui avec le gouvernement de son pays.
- De toute manière, quoique nous fassions, les services du gouvernement américain seront au courant. Il faut surtout qu'il ne nous empêchent pas trop de travailler.
- Que proposez vous ?
- Nous allons créer une société commerciale en Finlande dans la quelle vous aurez la moitié des parts. Ce sera cette société à laquelle vous vendrez vos machines. Elles seront ensuite revendues aux organismes qui en ont besoin dans notre pays.
- Pourquoi pas ? Et pour le support ?
- Quel support ?
- Aucun de nos clients ne s'aventure à implanter et utiliser une de nos machines sans un support constant de nos collaborateurs.
- Ce n'est pas prévu.
- Pensez-y. Sinon vous allez au devant de grands problèmes.
- Qu'est ce que c'est que cette histoire ?
- Quelle histoire, Wladimir ?
- Vous ne voulez pas nous vendre de calculateurs !
- Pardon ?
- Le camarade Kharpov me dit que vous exigez d'avoir des collaborateurs américains qui pénètrent en permanence en Union Soviétique.

- Ah, bon ?
- Pourquoi pas une succursale de la CIA sur la place Rouge ?
- Parce qu'il y en a déjà une.
- Ne faites pas d'humour, ce n'est pas franchement le moment !
- Mais enfin, Wladimir qu'est-ce qui se passe ?
- Il se passe que ce salaud de Kharpov a été raconter à ses chefs que je m'étais fait recruter par un agent double de la CIA.
- Et alors, est-ce la première fois qu'un imbécile cherche à vous nuire ?
- Non,
- Mais c'est toujours dangereux, n'est-ce pas ?
- Celui-là particulièrement. Il achète les denrées dont nous avons besoin auprès de gens qui sont nos amis dans le monde entier.
- Et alors, ce n'est pas mon cas ?
- Si, bien sûr.
- Ne l'ais-je pas déjà prouvé à votre pays ?
- Si, mais lui l'ignore.
- Faites le savoir.
- Si, j'avais accepté ses exigences, nous aurions actuellement les plus graves ennuis.
- Pourquoi ?
- Personne actuellement n'achète de ces machines sans un solide contrat de service avec. Des centaines de collaborateurs de nos clients passent chaque

année dans nos écoles. Une seule machine exportée vers votre pays sans contrat de service aurait déclenché une enquête immédiate de tous les services de contre-espionnage de l'OTAN. Par contre, il n'y a pas un agent du FBI derrière chaque fermier américain qui vous vend une tonne de blé.

- Ça, c'est vous qui le dites. Si vous multipliez les contacts techniques entre nos deux pays, il sera impossible à nos services de vérifier qui est un collaborateur honnête et un espion américain.

- Ce n'est pas comme cela que nous procédons. Dans chaque pays où nous implantons une filiale, il n'y a pas d'américains à demeure. Les collaborateurs qui assurent le service sont des nationaux du pays dans lequel nous allons.

- Pourquoi, Kharpov n'a-t-il pas dit cela ?

- Parce qu'il est bête, qu'il vous en veut, ou qu'il ne comprend pas à quoi servent ces machines. Il ne faut pas vous inquiéter pour ça, lorsqu'on en comprend pas, il est d'usage de dire que c'est mauvais. Certains industriels ne veulent pas acheter nos machines en racontant qu'elles ne marchent pas. Il y a déjà eu des mouvements sur les titres des sociétés qui les ont achetées, ceux qui achètent nos machines voient leur titres monter en bourse.

- Et alors ?

- Et alors, d'ici un an le mouvement sera visible. Chaque année, les conseils d'administration se réunissent pour examiner les comptes, et ensuite une assemblée générale des actionnaires.

- Et alors ?

- Qu'arrive-t-il à un directeur d'une entreprise d'Etat qui n'atteint pas ses objectifs de production ?
- Il est limogé.
- Aux Etats-Unis, on dit qu'il est viré, en France, il est remercié. C'est la même chose.
- Où voulez-vous en venir ?
- Quand les assemblées générales des sociétés qui n'ont pas acheté des calculateurs vont se réunir, elles compareront l'évolution de la valeur de leurs actions avec celle de leurs concurrents. Elles vont s'apercevoir que les actionnaires de ces concurrents ont plus gagné d'argent qu'eux, et...
- Les dirigeants de ces sociétés seront virés. Ce n'est pas comme ça chez nous.
- Croyez-vous ?
- Non, pour nombre de mes compatriotes, ces machines sont une invention des capitalistes pour pouvoir nous espionner plus facilement.
- Vous savez à qui nous avons vendu les plus puissantes machines ?
- À la défense ?
- Bingo. Vous savez, ce qu'elle en fait la défense américaine ? Elle calcule les performances des nouvelles bombes H.
- Je sais.
- Mais connaissez-vous le résultat de ces calculs ?
- Non.
- Les voilà.

Wladimir pâlit. Les services soviétiques étaient au courant d'une avancée importante des américains dans ce domaine. Il ne savait pas qu'il pouvait obtenir des renseignements de cette qualité. André lui tendit un dossier cartonné. Il contenait des feuilles très larges percées de trous sur les côtés, les feuilles étaient couvertes de tableaux de chiffres.

- Vous savez ce que c'est ?

- Nos spécialistes sauront.

- Ce sont les performances de la future bombe H américaine, dix fois supérieures à celle que vous avez.

- Bonsoir, André.

- C'est la panique chez nous.

- Pourquoi ?

- Vos tableaux de chiffre ont affolé nos experts. Le comité central s'est réuni et a décidé d'acheter coûte que coûte vos machines.

- Vous n'aurez mis que trois mois. Et l'ami Antonin ?

- Il va reprendre contact avec vous. Il a failli se retrouver au goulag, mais on n'avait que lui, sous la main.

- Mes respects, mon colonel.

- Dites, moi André, vous convoquez des réunions du comité central maintenant ?
- Vous êtes au courant ?
- Bien sûr. Les militaires ont tout simplement engueulé les vieux staliniens, en leur disant qu'ils travaillaient pour les Américains de la même façon qu'ils travaillaient pour Hitler.
- Ce n'est pas faux.
- La bêtise travaille toujours pour le camp adverse. Mais comment avez vous fait ?
- C'est John, il est russe par son père. Russe blanc, mais russe quand même. À la faveur d'une opération de maintenance, les équipes d'IBC ont fait tourner le programme qui se trouvait dans la machine et subtilisé le résultat. Les chercheurs n'ont rien vu, ils ont eu droit à un réglage d'imprimante. Il ne restait plus qu'à me faire parvenir le document.
- Vous croyez que c'est un agent ?
- Ce n'est pas impossible. Il n'aurait pas eu besoin de moi.
- Pas forcément, vous n'êtes plus très surveillé. Lui si.
- C'est une idée. Je crois qu'il veut tout simplement faire des affaires. Vous savez ce que disait Lénine : les capitalistes vendraient ...
- ... la corde pour les pendre. Oui, Lénine avait raison, enfin jusqu'à un certain point.

* * *

Chapitre 18

L'entretien suivant avec Antonin Kharpov fût étrange. Les brumes du goulag semblaient se profiler à l'horizon. On créa une société commune en Finlande, dont une partie du personnel venait en fait de l'autre côté de la frontière : Leningrad.

André fournit la liste des profils d'hommes nécessaires pour monter l'activité à Leningrad. Ils arrivèrent bientôt en France.

Le choix de ce pays provenait de la puissance du parti communiste dans ce pays. Cet argument convainquit les Soviétiques.

Une partie des russes s'avérèrent être des scientifiques de haut niveau qui se montrèrent passionnés par ce qu'ils apprenaient. Ils parlaient pour la plupart un excellent français. L'autre partie étaient des membres du parti ou du KGB chargés de surveiller les premiers.

Au fil de la formation, des liens d'amitié sincère se formèrent entre les formateurs et les formés.

Une fois par semaine, une réunion secrète au bureau du colonel permettait de suivre les progrès de l'opération.

La fin de la formation coïncida avec la livraison des machines dans leur emballage maritime sur les quais du port de Leningrad.

Trois mois après, la machine fonctionnait parfaitement, et l'ensemble des utilisateurs savait écrire des programmes.

À la fin de l'année 1955, les équipes russes s'activaient à la maîtrise du maniement de leur nouvelle machine.

Pour le monde entier, André Thibaudot de la Porte était un homme d'affaire brillant et avisé. Il avait su mettre en place une organisation que ses concurrents s'ingéniaient à copier. Les journaux économiques s'intéressaient assez souvent à IBC. La réputation de professionnalisme que s'était faite la compagnie était même connue par les journalistes.

Régulièrement, un article de fond était consacré à IBC Europe, ou à IBC France. André ne voulait jamais apparaître. Jean Tiffauges en tant que dirigeant officiel de la compagnie se laissait complaisamment photographier et interviewer. André lui, voulait rester invisible.

Un jour de janvier, sur un quai de Stalingrad un journaliste flânait. Il venait de visiter le croiseur

Aurore. Il laissa ses pas l'emporter sur les bords de la Neva. Il admirait le coucher de soleil qui colorait les glaces flottantes sur le fleuve.

Il aborda le port de commerce. Quelques caisses vraisemblablement débarquées d'un navire attendaient un hypothétique camion.

Son regard fût attiré par l'étiquette que portaient ces caisses. Elles étaient à la fois en cyrillique et en alphabet latin. Le fait était assez rare pour attirer l'œil.

Il s'approcha et déchiffra le nom de l'expéditeur : « International Binary Corporation ». Le nom ne lui dit rien et il continua sa promenade.

Cent mètres plus loin, il s'arrêta, leva les sourcils puis revint en arrière; il déchiffra toute l'étiquette. Le soir même, il prenait l'avion pour Helsinki.

Il trouva l'adresse indiquée sur l'étiquette qui s'avéra être un entrepôt. Il regarda comment étaient habillés les hommes qui en entraient et en sortaient. Il repassa à l'hôtel et s'habilla en docker finnois.

Quand, il entra dans l'entrepôt, un grand gaillard blond s'adressa à lui en une langue qui devait être du finnois. Le grand gaillard cria très fort. D'autres dont le plus petit devait mesurer un mètre 80 sortirent d'un peu partout et entourèrent le journaliste. Ils ne le touchèrent pas, mais il s'aperçut qu'il se dirigeait vers les bureaux dans un coin du hangar. Il entra dans un bureau vide et ferma la porte derrière lui.

Un jeune homme souriant entra par une autre porte.

- M Jean Bernard, je présume .

- Vous me connaissez ?
- Bien sûr, vous êtes passés à la télévision lundi dernier.
- Vous êtes français ?
- Comme vous, il me semble. Notre entreprise vous intéresse ?

Le journaliste était désarçonné par l'apparente décontraction du jeune français. Il s'était imaginé faire un bon papier et s'apercevait que ce n'était pas aussi facile qu'il se l'était imaginé. L'autre le regardait en souriant.

- En quoi, pouvons nous vous aider ?
- C'est quoi ces caisses marquées IBC ?
- Quelles caisses ?
- J'ai vu des caisses marquées IBC dans votre hangar.
- Nous n'avons pas de ça ici. Nous nous bornons à acheter du caviar et de la vodka aux Russes que nous revendons un bon prix en France notamment. Ce qui explique ma présence ici.

Jean Bernard était désarçonné. Il avait peur, rien pourtant ne le justifiait. Personne ne l'avait touché.

- Je peux partir ?
- Rien ne vous retient, cher Monsieur.
- Allô, ici Jean Pruffot.
- Comment allez vous, cher ami.
- Bien, je me permets de vous déranger parce qu'un de mes jeunes journalistes m'a rapporté un papier intéressant.

- Ah, oui ?
- Il était en voyage à Leningrad quand il est tombé sur des caisses marquées IBC.
- Oui et alors, les Américains et les Russes ont bien le droit de faire du commerce ensemble.
- Quand, il s'agit de matériel stratégique, cela risque surtout d'exciter un jeune loup, comme Jean Bernard.
- Il est comment votre garçon ?
- Pas bête, plein d'ambition, un peu inconscient.
- Bon, merci, je vais voir ce que je peux faire.
- À bientôt, mon colonel.

* * *

- Alors, mon petit Bernard, on veut en découdre ?
- C'est-à-dire, Monsieur Pruffot...
- Allez, allez, moi aussi je suis passé par là, je voulais me faire une place au soleil, et tout ça. Mais les caisses dont tout le monde se fiche pas mal sur un quai russe, c'est pas votre truc, ça. Hein?
- Mais je suis sûr d'avoir trouvé quelqu' ...
- J'ai mieux pour vous, mon petit Bernard, un endroit où ça fume ! L'Algérie !
- Vous croyez ?
- Vous êtes attendu dans un endroit intéressant, Alger. Allez, roulez !

- Bien, Monsieur Pruffot.

La camionnette cahotait dans l'obscurité. Elle portait l'enseigne d'un marchand de farine. Jean Bernard était coincé entre deux sacs et deux hommes en djellaba, le chargeur d'une kalachnikov lui labourait les côtes à chaque cahot de la route.

On s'arrêta.

- Allez, le français, on descend.

On le poussa dans une cave, une lumière s'alluma. Il sentait le souffle d'une vingtaine d'hommes et des cliquetis d'armes. Les hommes et les armes étaient dans l'ombre. Devant lui, deux hommes en treillis l'apostrophèrent.

- Alors, le français, tu veux voir comment on se bat contre tes compatriotes ?

- Je pense que les Français ne vous connaissent pas assez. S'ils vous connaissaient, ils vous soutiendraient et forceraient leur gouvernement à faire la paix.

- C'est nous qui allons les forcer à faire la paix !

- Vous croyez que c'est par la violence que vous arriverez à vos fins ?

- Et eux, tu crois pas qu'ils sont pas violents ? T'as vu ce qu'ils ont faits à nos frères ?

Des voix s'élevèrent en arabe. Il lui semblait que tous n'étaient pas d'accord sur sa présence parmi eux.

- Écoute, tu as peut-être compris que tous parmi nous n'apprécient pas ta présence. Tu es peut-être un espion, tu es peut-être vraiment journaliste, tu

veux peut-être vraiment nous aider. Cette nuit tu vas nous accompagner, si tu causes problème, tu m'as compris, nous on n'hésitera pas.

Il ressortit et remonta dans la camionnette.

- Je ne te conseille pas de fumer à côté de ces caisses là.

Les autres rirent de bon cœur.

Ils s'arrêtaient toutes les dix minutes et l'un d'entre eux posait un paquet et remontait dans la camionnette.

Ils abordèrent une rue où la camionnette ne pouvait pas passer.

- Là on y va à pied, tu viens avec nous. Marche devant.

Les espadrilles ne faisaient pas de bruit sur le pavé pendant la nuit. En marchant devant, il se croyait seul. Un cri retentit :

- Halte !

Il se retourna et vit dans l'ombre deux silhouettes casquées. Ses compagnons arabes avaient disparus. Jean Bernard prit peur et se mit à courir. Un coup de feu claqua.

Jean Pruffot fit publier le portrait du jeune journaliste en première page. À l'intérieur, un long éditorial s'étendait sur le devoir d'information du journaliste, même dans des moments difficiles comme le conflit algérien.

Un article suivait. Un soldat français avait fait feu sur un membre d'un groupe terroriste surpris dans les rues de la Casbah d'Alger au petit matin. Une

patrouille les avait suivis dans la ville où ils avaient déposé de nombreuses bombes. Personne n'avait retrouvé la trace du groupe terroriste sur lequel le jeune journaliste avait tenté de faire un reportage.

- Nous avons eu peur, mon cher André.

- Il était dangereux, ce garçon, Wladimir.

- Ils laissent tout traîner à Leningrad. Heureusement, les camarades algériens se sont occupés de lui.

* * *

Chapitre 19

Un homme marchait dans une rue de Berlin. Les rues avaient été à peine déblayées à la suite des bombardements alliés. Il portait un paletot de couleur sombre dont la forme rappelait vaguement une capote militaire. Une vieille chapka lui couvrait la tête, les oreillettes rabattues empêchaient de voir ses joues.

Devant lui une porte entrouverte dans l'un des rares immeubles encore debout laissait passer une raie de lumière. L'homme la contourna soigneusement.

Il passa devant une grande pancarte en caractères cyrilliques indiquait qu'il quittait le secteur soviétique. Un peu plus loin, une autre indiquait qu'il entrait dans le secteur français.

Cent mètres plus loin, devant un bâtiment debout, un drapeau français indiquait la présence d'un détachement de la force d'occupation. L'homme s'approcha de la sentinelle.

- Je veux voir le capitaine.
 - Qu'est-ce que vous lui voulez ?
 - Je veux voir le capitaine.
 - Caporal ! Il y a là un civil qui parle français qui veut voir le capitaine !
 - Qu'est-ce que vous lui voulez au capitaine ?
 - Je veux voir le capitaine.
- Un officier passa dans la cour.
- Qu'est-ce qui passe, caporal ?
 - Cet homme veut absolument vous voir, mon capitaine.
 - Je suis le capitaine de Beaulieu, que voulez-vous ?
 - Je viens de Varsovie.
 - Oh, entrez dans mon bureau.

Le « bureau » était un réduit doté d'une table et de deux chaises. Le meuble le plus important était en fait un poêle. Le capitaine de Beaulieu considéra l'homme qui s'était introduit dans son bureau, celui-ci retira son couvre-chef. L'homme avait un type slave prononcé. Ses yeux semblaient agrandis à jamais comme s'ils restaient ouverts sur une vieille terreur. Son accent venait de quelque part en Europe de l'Est. Ses cheveux mi-longs étaient soigneusement alignés sur sa nuque.

- Merci pour la chaleur.
- C'est ce dont nous avons le plus besoin actuellement. Mais ce n'est pas pour ça que vous êtes venu, n'est-ce pas ?

Il ne répondit pas tout de suite. Il tendait des mains aux longs doigts amaigris vers le poêle. On avait l'impression qu'il regardait ses fantômes danser dans l'air chaud qui ondulait au dessus de la plaque de fonte du poêle.

- Je veux m'engager.

- Nous ne sommes pas un bureau de recrutement, ici.

- Je sais, je veux m'engager quand même.

- Il faut vous présenter à un bureau de la légion.

- Vous ne m'avez pas compris, je veux vous servir d'espion; je veux entrer dans les services de renseignements français.

- Vous voulez entrer dans les services de renseignements français ?

- Oui, je veux rencontrer un responsable des services français.

- Je suis ce responsable.

- Mais vous êtes en uniforme.

- C'est ce qui passe le plus inaperçu à Berlin en décembre 1945.

L'homme laissa s'établir un silence vide. Son regard se perdit dans une contemplation intérieure de quelque drame sanglant et inexpiable comme l'époque en fournissait tant. Il étendit ses longs doigts et posa les mains à plat sur la table. Le " responsable des services français " attendait que cet homme qui lui tombait du ciel dit quelque chose qui put l'intéresser. Les occidentaux croulaient sous les offres de services, tout comme les Russes d'ailleurs.

Un maëlstrom de soldats perdus, d'orphelins de toutes nationalités, de rescapés d'exterminations de tous bords se bouscuaient alors dans les ruines tout juste déblayées de l'ancienne capitale du Reich. Il en arrivait de toute l'Europe. Réchappés des camps d'extermination et de déportation, juifs, communistes, résistants, membre de l'une des communautés qui ne plaisait pas à l'un des dictateurs du moment, droits communs, anciennes victimes ou anciens tortionnaires, vrais ou faux résistants, tous vraiment hallucinés du crime grandiose auquel l'Europe venait de se livrer, tentaient de se faire embaucher par l'un ou l'autre des alliés d'hier devenus ennemis d'aujourd'hui.

Le silence durait. L'homme pouvait être polonais, tchèque, voire russe, qui sait ukrainien, biélorusse ? Personne ne saurait probablement ce qui passait dans ses yeux et ses oreilles actuellement. Le capitaine le devinait, il s'agissait de crépitements d'armes automatiques, de cris de terreur et de douleur, d'ordres de morts hurlés suivis du silence de l'apaisement.

- Je suis polonais.

- Oui.

- Je faisais partie de la résistance à Varsovie.

- Qu'avez vous fait ?

- Je fabriquais des cocktails Molotov que les autres envoyaient sur les chars allemands. C'est ce qui m'a sauvé.

- Pourquoi ?

- J'étais caché sous les ruines dans une cave. Pour y pénétrer, il fallait se faufiler entre les gravats. Je voyais tout, mais les Allemands ne m'ont pas vu.

- Qu'ont-ils fait ?

- Vous ne savez pas ?

- Si, mais je voudrais savoir ce que vous avez vu.

- Après la reddition, les Allemands arrêtaient ou exécutaient sur place tous les gens qu'ils trouvaient. Au bout de quelques jours, on n'entendit plus rien. La neige recouvrait les ruines et les cadavres. Quand le silence fut vraiment complet, je sortis de mon trou.

Le capitaine le laissait parler. Il y avait peu de rescapés des massacres polonais. Katyn perpétré par les Russes avait laissé un ou deux témoins, probablement fous jusqu'à la fin de leurs jours. Les faits étaient toujours difficiles à contrôler.

- Pourquoi les Français ?

- Les Polonais ont une amitié naturelle avec la France. Il y a beaucoup de mes compatriotes qui ont opté pour la nationalité française.

- Que pouvez-vous nous apporter ?

- Je parle une dizaine de langues européennes.

- Lesquelles ?

- Polonais, Français, Russe, Allemand, Anglais, Finnois, Lituanien, Serbe, Tchèque, Ukrainien.

- Vous pouvez nous le prouver ?

- Bien sûr.

- Attendez un instant.

Le capitaine sortit de la pièce.

Un soldat entra, il portait l'uniforme français et s'adressa à lui en polonais. Il lui répondit apparemment sans effort. Il ressortit. Au bout de quelques instants, un légionnaire entra. Il faisait deux mètres de haut, il s'adressa à lui en russe. Ils bavardèrent un peu et il ressortit. Il fut remplacé par un officier britannique. Après quelques instants, celui-ci le salua et ressortit. Le capitaine entra à nouveau et s'adressa à lui en allemand. L'homme répondit en souriant.

Il lui demanda pourquoi il n'essayait pas toutes les langues d'Europe centrale. Le capitaine lui répondit qu'il n'était pas nécessaire d'avertir tout Berlin de sa présence.

- Votre légionnaire russe parle comme les Russes blancs.

- C'en est un, c'est même un grand duc. Où avez-vous appris toutes ces langues ?

- Le polonais est ma langue maternelle, le français est la langue littéraire en Pologne, l'anglais est la langue du monde entier, les autres langues sont les langues de nos voisins ou occupants successifs.

- Oui, mais le serbe et le finnois ?

- Ce sont des gens que l'on fréquente dès que l'on se déplace en Europe.

- Quel âge avez-vous ?

- Trente ans.

- Vous êtes né où ?

- À Varsovie.

- Quel était votre métier ?
- Ingénieur en aéronautique.
- Vous êtes juif ?
- Non.

Le capitaine le regarda attentivement. Il avait plusieurs entretiens de ce type par jour. Berlin charriait son lot de réfugiés qui avaient tout perdu surtout une raison de vivre. Chercher un toit, de quoi se raccrocher après que le monde ait basculé semblait souvent une motivation suffisante. Parmi les nombreux candidats un certain nombre était des agents russes aisément reconnaissables; le capitaine leur donnait généralement un logement temporaire ainsi que de la nourriture. Ils y rencontraient des réfugiés russes ou polonais qui les abordaient. Certains étaient d'autres candidats, quelques uns étaient déjà embauchés et se faisaient prendre pour des communistes convaincus. La moitié des soi-disant réfugiés appréciaient de rencontrer un compatriote qui soulageait leur peur et leur solitude. Ils s'imaginaient que les Français faisaient aux espions la même chose qu'eux-mêmes. Ils racontaient avec tous les détails nécessaires la légende qu'ils avaient apprise par cœur avant de s'infiltrer en zone française. Des sténographes la notaient soigneusement, à la longue on pourrait les comparer entre elles. À la fin, on les photographiait, prenait leurs empreintes digitales et on les déposait à l'entrée de la zone russe. Les autres étaient isolés et subissaient un interrogatoire plus serré.

Les instructions étaient de profiter de l'aubaine, le capitaine n'était pas convaincu que c'en soit une. Les réseaux qu'il avait constitués pendant la guerre

étaient composés de camarades qu'il connaissait en moyenne depuis dix ans.

Quelqu'un qui assurait s'être échappé de Katyn, pouvait fournir des détails de ce qu'il avait subi ou de ce que les massacreurs lui avaient raconté avoir fait. Il pouvait aussi raconter ce que lui-même avait fait. Mais on était à peu près certain qu'il n'y avait eu que très peu de survivants.

L'insurrection des résistants de Varsovie laissait plus de liberté. Il décida de chercher un ingénieur en aéronautique qui parle allemand. Les ingénieurs se reconnaissent entre eux. Il est éventuellement possible de s'inventer une vie composée de faits difficilement vérifiables. Les événements des derniers mois manquaient souvent de témoins survivants. Il est virtuellement impossible de remplacer de longues années d'étude.

Le capitaine se dit qu'il était inutile de chercher à le piéger avec un mouton. Il ne sentait pas la peur. S'il était rescapé de Varsovie, il devait être au delà de la peur.

- Günther, j'ai besoin d'un coup de main.

- Si vous parlez tranquillement avec quelqu'un qui est ingénieur en aéronautique comme vous, vous vous en apercevrez ?

- Certainement, c'est un métier passionnant et on a toujours des trucs à se raconter. S'il s'est contenté de lire des livres sur le sujet, je m'en apercevrais.

- Bonjour.

- Bonjour.

- Je m'appelle Günther.

- Et moi Radek.
- Polonais ?
- De Varsovie.
- De Dresde.
- Nous avons quelque chose en commun.
- Oui.
- Nos villes respectives sont en ruines .
- Nos pays aussi.
- Que faisiez vous pendant la guerre ?
- Je travaillais sur les projets de nouveaux avions à réaction.
- Heureusement que les alliés les ont détruits au sol.
- Oui, si on peut dire. Et vous ?
- J'entretenais les avions de l'aéroport de Varsovie.
- Vous vous occupiez de quoi sur ces avions ?
- Des moteurs.
- Je concevais les nouveaux turboréacteurs de nos Messerschmitt.
- C'est vous qui avez résolu le problème des vibrations pendant la montée en régime.
- Comment le savez-vous ?
- Quand vous étiez en train de traiter ce problème, Messerschmitt a pris contact avec mon professeur de mécanique aéronautique à l'université de Varsovie. C'est lui qui me l'a raconté.
- En fait, c'est en partie grâce à mes entretiens avec lui que nous avons pu trouver la solution.

- Oui, sinon vos avions devenaient instables à 400 nœuds.
- Le moteur explosait pratiquement à chaque fois.
- Ce n'était pas très gênant.
- Pourquoi vous dites ça ?
- Vous surpassiez tellement les avions alliés que vous n'aviez pas besoin d'aller à cette vitesse.
- C'est vrai, mais un pilote au combat sachant qu'il a cette puissance dans les mains a sans cesse la tentation de s'en servir. Surtout lorsque qu'il est surclassé par le nombre.
- Et vos pilotes risquaient de se désintégrer les uns après les autres.
- Quand est-ce que votre professeur vous a raconté cette histoire ?
- À son retour d'Auschwitz. Il était juif. Les nazis lui ont fait croire qu'ils sauveraient la vie de sa femme et de sa fille contre sa collaboration.
- Et alors ?
- Ils ont profité de sa science et lorsque vos moteurs ont marché correctement, ils l'ont refourré au trou.
- C'est pour ça qu'il était si maigre !
- Quand il est rentré à Varsovie, les communistes l'ont arrêté comme traître. Ils lui ont annoncé que sa femme et sa fille étaient déjà mortes depuis longtemps; en fait la famille avait été séparée avant l'attaque du ghetto de Varsovie. Il avait été envoyé à Auschwitz bien avant. Elles avaient fait partie de l'insurrection. Après, elles avaient été envoyées à Treblinka où elles avaient été gazées le jour de leur

arrivée. Les privations d'Auschwitz l'avaient déjà tellement affaibli ; il a eu une crise cardiaque pendant la nuit. Les autres prisonniers ont organisé une veillée mortuaire pendant toute la nuit et n'ont prévenu les gardiens que le matin.

- Comment pourrez vous nous pardonner tout ce que nous vous avons fait ?

- Pardonner à qui ? À vous ?

- Aux Allemands.

- Tous les peuples d'Europe ont plein de choses à se faire pardonner les uns les autres. Souvenez vous que nous devons un petit peu tout ça aux français et aux anglais. Ils ont un petit peu fabriqué Hitler.

- Quand même, c'est nous qui tenions les fusils.

- Pas seulement.

- L'armée polonaise a bien été massacrée par les Russes en septembre 1939. L'année dernière, ils nous ont regardé nous faire massacrer par les Allemands tranquillement avant d'arriver. Cela a fait des centaines de milliers de morts à Varsovie .

- Et que voulez vous faire maintenant ?

- Je ne sais pas. Plus rien ne me retient. Je voudrais aller en France. Les français n'ont été que bêtes pendant cette histoire, les autres ont été des complices actifs.

- Alors, Günther ?

- S'il n'est pas ingénieur en aéronautique, c'est bien imité. Il sait beaucoup de choses. Il connaissait même l'histoire du professeur Bernstein.

- Qu'est-ce que c'est ?

- Lors de la mise au point des ME163C à la fin de la guerre, nous avons augmenté la puissance du moteur. Et nous avons d'énormes problèmes de mise au point. Les nazis m'ont amené un spécialiste polonais de mécanique, le professeur Moshé Bernstein que, par chance, ils n'avaient pas assassiné. Ils l'ont requinqué, lui ont fait croire que sa famille était encore en vie et me l'ont envoyé. Ils l'avaient tellement menacé qu'il ne me parla absolument pas de ce qu'il avait subi. J'étais simplement surpris de voir arriver un juif. Il était génial. Quand le prototype a été au point, ils l'ont repris.

- Et alors ?

- Je sais maintenant où ils l'emmenaient.

- Pensez-vous qu'il soit ingénieur en aéronautique ou non ?

- Il peut l'être.

- Je vous sens méfiant.

- Depuis six mois, je me rends compte pour quoi j'ai travaillé. J'ai été trompé. Cet homme est très probablement ingénieur en aéronautique. Mais, son professeur a été arrêté par les communistes a son retour d'Auschwitz. Il en est mort, d'après votre homme, de crise cardiaque. Il a très bien pu prendre connaissance de ses interrogatoires, voire les faire lui-même.

- Bon, si on se résume, il peut être ce qu'il prétend être.

- Effectivement.

- C'est tout ce que je voulais savoir.

Cent mille polonais étaient venus en France puis en Angleterre au début de la guerre. Parmi eux, un certain nombre s'étaient fait embauchés par les services anglais ou français à la fin de la guerre. Le capitaine avait appelé son service pour compléter l'enquête d'embauche sur Radek.

- Mes respects, mon général.
- Bonjour, capitaine. Pourquoi voulez-vous embaucher celui-là ?
- Je crois qu'il a tout du bon agent.
- C'est à dire ?
- Par son apparence, son comportement, sa langue, il aura l'air parfaitement de ce que l'on veut qu'il ait l'air.
- Pourquoi ?
- Parce qu'il le sera réellement.
- Nos autres polonais le sont aussi réellement.
- Après cinq ans passés dans l'armée anglaise, ils ne sont plus vraiment polonais. Certains parlent même polonais avec un accent anglais !
- Vous êtes dur.
- Non, mon général. Si j'envoie des agents en Europe de l'Est, ce n'est pas pour qu'ils se fassent arrêter à la frontière et expédier dans les camps de Staline.
- Et celui-là, vous semble mieux ?
- Il y était encore, il y a deux mois.
- Oui, et alors.
- Il a tout perdu, il est seul au monde.

- Malheureusement, il y a actuellement des milliers de réfugiés dans cette situation en Europe.
- Cela ne m'explique pas pourquoi lui ?
- Il a un petit quelque chose en plus ... l'intelligence ?
- Bon, il vous plaît, vous voulez travailler avec lui.
- Oui, mais pas au point d'oublier nos règles de sécurité.
- Je sais, vous dites toujours: " Il ne faut pas se faire refiler tous les surplus d'agents de l'ennemi ".
- Et je voudrais être sûr.
- Le serez-vous jamais ?
- Non.

Radek vivait dans un hôtel berlinois réquisitionné par l'armée française où elle entreposait les flux considérables de réfugiés de toutes nationalités qui affluaient à Berlin. Les soldats allemands pas trop vieux étaient dirigés vers la Légion où ils changeaient de nom. Une courte enquête permettait de s'assurer qu'ils ne cherchaient pas à échapper à la justice des alliés après avoir été gardien de camp de concentration par exemple. L'hôtel hébergeait également pratiquement en permanence un grand nombre de vrais réfugiés déjà embauchés qui se liaient avec les nouveaux qui arrivaient sans cesse. Les salons de l'hôtel propices à ces retrouvailles résonnaient de toutes les langues Est-européennes.

Le capitaine avait demandé qu'on lui envoie des polonais qui avaient passé toute la guerre dans une unité entièrement polonaise. Pour faire plus vrais, ils passèrent trois semaines à ne pas se raser, se laver

fort peu et à se sous-alimenter. Finalement, vêtus de restes d'uniformes russes, ils firent un tour en Pologne, retraversèrent les lignes russes et se présentèrent à l'hôtel.

Ils affichèrent une joie exubérante de se retrouver là, commandèrent de la vodka et convièrent Radek à se joindre à eux. Finalement, ils se saoulèrent tous, justifiant ainsi la réputation des polonais. Lui bût autant qu'eux mais n'était pas saoul. Le capitaine fit renvoyer tout le monde dans ses quartiers.

Il était très fort, peut-être sincère, peut-être pas.

Le général et le capitaine se réunirent à nouveau.

- Alors, votre protégé?

- Je ne sais pas. On a l'impression qu'il est sidéré. Il est réservé, intelligent, cultivé et a toutes les raisons de travailler avec nous.

- Mais ?

- Mais, tout ce qu'il dit est invérifiable. Tout se recoupe, trop bien. Tous les témoins sont morts.

- Il y a beaucoup de gens comme ça.

- Oui, et on les embauche quand même.

- Faites vous entièrement confiance à un agent ?

- Jamais, s'il est sur le terrain, il peut être retourné sans que l'on s'en aperçoive. Simplement, parce que sa motivation a changé... Même s'il n'y est pas d'ailleurs.

- Vous pensez à un type de mission particulier ?

- Oui, mon général.

- Radek ?
- Je crois que je vais vous embaucher.
- Merci.
- Mais pas pour vous garder en Europe de l'Ouest.
- Je ne vous y servirais à rien.
- Vous êtes à jour de vos connaissances aéronautiques ?
- Oui. Je m'en suis aperçu en parlant avec votre ami Günther. Nous avons parlé des tous derniers développements des avions à réaction. J'avais la sensation de tout comprendre.
- Radek, c'est votre vrai nom ?
- Oui.
- Prokovski, est bien votre vrai nom de famille ?
- Oui.
- Vous pouvez vous faire embaucher par les Russes dans leur industrie aéronautique militaire ?
- Oui.
- Vous vous y prendrez comment ?
- Ils ont des bureaux analogues aux vôtres au bout de la rue.
- À partir du moment où vous serez en contact avec eux, vous cesserez tout contact officiel avec nous. Nous vous recontacterons lorsque nous le jugerons utile.
- Quelle est ma mission ?
- Parvenir au plus haut niveau de l'industrie aéronautique militaire soviétique.

- Salut, Tovaritch colonel.
- Salut, Tovaritch Radek. Alors, les Français, vous ont embauchés ?
- Oui.
- Votre mission ?
- C'est pour cela que je suis ici.
- Pardon ?
- Parvenir au plus haut niveau de l'industrie aéronautique militaire soviétique.
- Ah, bon. Eh bien, allons y.
- Camarade Ingénieur en chef, M André Thibaudot de la Porte est arrivé.
- Faites-le entrer vite !
- M Radoslav Prokovski ?
- C'est moi-même. Entrez vite M de la Porte. Comme c'est gentil d'être sorti de votre retraite pour venir nous voir !

Quelques jours plus tôt, le général était allé rendre sa visite habituelle à André.

Le temps était celui d'un printemps chaud et gai. La radio et la télévision rendaient compte de manifestations violentes qui mettaient à mal les chaussées du quartier latin. Les policiers se faisaient traiter de SS. Sur les murs, on retrouvait partout le même slogan CRS-SS. Le général se disait que les jeunes gens favorisés consommaient de tout sans que ça leur coûte trop cher. Radek avait connu les vrais SS, ceux qui avaient rasé Varsovie ou

massacré cinquante millions de personnes en Europe de l'Est. Maintenant, un coup de matraque en caoutchouc sur le cuir chevelu provoquait une effusion de sang que l'hebdomadaire de Jean Pruffot reproduisait en première page et en couleur.

Il se disait qu'il vieillissait. Sa génération d'adolescents se masturbait devant des photos de filles nues et faisait une vraie guerre. Les adolescents de ce mois de mai 1968, n'ayant pas de dangers réels à affronter, se les inventaient et se masturbaient la tête avec des articles de journal, écrits en gros caractères.

- Mes respects, mon général.

- Quand laisserez-vous tombez ces stupides marques de respects du règlement militaire ! Nous sommes à la retraite, nom de D...

- Vraiment ?

- Enfin, vous avez pu rentrer en France sans être inquieté.

- Oui, mais je vous dis qu'un jour les braillards qui défilent dans les rues, pourchasseront les vieillards cacochymes que nous serons devenus parce que nous nous serons tus jusqu'à notre dernier souffle.

- Même traînés dans la boue, nous nous tairons encore ?

- Oui. Mais nous n'en sommes pas encore là.

Ils se turent. Par la fenêtre ouverte, on percevait les senteurs âcres du gaz lacrymogène de la nuit précédente que le vent du matin n'avait pas complètement dispersées.

Le général reprit.

- J'ai besoin de vous, André. Vous connaissez, Radoslav Prokovski ?
- Oui, bien sûr. C'était un ingénieur qui semblait promis au plus bel avenir chez les constructeurs soviétiques.
- Il vient d'être promu, il est maintenant leur numéro 2.
- Je crois que c'est mérité. Il a accompli sa mission.
- Laquelle ?
- Celle que je lui avais confiée en 1945 en l'embauchant.
- Qui était ?
- Textuellement: " Parvenir au plus haut niveau de l'industrie aéronautique militaire soviétique ".
- Pourquoi textuellement ?
- Ce sont les mots que j'ai prononcés dans le réduit qui me servait de bureau de recrutement au milieu des ruines de Berlin en 1945. Je lui ai fait passer les tests habituels, plus quelques petits compléments. Je n'ai jamais eu de certitude à son égard, par contre son potentiel était énorme. Je l'ai donc réinjecté chez les Soviétiques immédiatement, pensant que le flou le concernant était valable pour les Russes également. Comme ça je jouais sur les deux tableaux, s'il faisait partie de la tentative de pénétration massive des russes, elle était déjouée en première approche, sinon, j'avais gagné un agent de pénétration.
- Pourquoi, vous me dites ça, maintenant ?
- Parce qu'il vient de prendre contact avec nous.

- Nous ?
- Le service a estimé que j'étais vraiment compétent pour traiter un agent dormant mis en place par moi vingt trois ans avant.
- Pourquoi, ne pas l'avoir réveillé plus tôt ?
- Parce que nous n'en avons pas vraiment besoin. Les Russes n'ont jamais réussi à mettre en place une industrie aéronautique qui mette vraiment en péril celle de l'Occident. Grâce au travail de quelques ingénieurs isolés, certains de leurs appareils ont des performances étonnantes contrebalancés par des défauts tellement grossiers que ces appareils ne sont utilisables qu'en temps de paix.
- Et quand, ils se sont montrés trop curieux, on leur a refilé des données fausses qu'ils ont recopiées.
- Oui, Radek a du bien rire.
- Pourquoi ?
- À la base, il a toujours été un ingénieur en aéronautique, réellement. Il a toujours travaillé pour les Russes.
- Ce n'est pas gênant de vous faire une offre de service et de se retrouver sans contact pendant vingt ans ?
- Si, comme pour tous les agents dormants. Souvenez-vous, des milliers de réfugiés ont tentés d'échapper aux russes depuis la fin de la seconde guerre mondiale. Parmi eux, la plus grande partie étaient de vrais malheureux. D'autres étaient de vrais espions, certains étaient de vrais espions et de vrais malheureux. Le plus difficile était pour nous de détecter parmi les milliers d'offre de service qui nous

parvenaient chaque année, celles qui pouvaient nous servir.

- Et celles qui étaient fiables.

- Effectivement.

- Et pour Radek ?

- D'après ce qu'il nous a raconté, il avait toutes les raisons de haïr les Russes qui avaient activement collaboré avec Hitler pour démolir la Pologne. Tout son univers a été détruit, sa famille, ses amis, les lieux dans lesquels il a vécu; tout a été détruit. Il n'aurait rien à perdre, un concentré de haine pure.

- Pas un peu dangereux ?

- Si, justement. Il ne joue pas notre partie mais la sienne. Vu de son côté, les nazis et les communistes lui ont fait autant de mal. Regardez les juifs, ils sont pratiquement incontrôlables, leurs actions sont justifiées pour un siècle. La guerre des Six jours a transformé le Proche-Orient en poudrière pour trente ans.

- Il ne peut pas faire sauter l'Europe.

- Non. Il a encore moins à perdre que les juifs. Il est lui-même, il n'a pas la Torah.

- Qu'espérez-vous en le renvoyant en Europe de l'Est ?

- Je comptais le réactiver un jour où l'autre.

- Et, vous n'avez jamais eu besoin de lui ?

- Non, ou je ne lui ai jamais fait confiance.

- Pourquoi ?

- Il ne m'a pas donné la preuve qu'il travaillait pour les Russes, mais pas la preuve du contraire non plus. Apparemment, il était également en contact avec le KGB qui lui a facilité son ascension.
- C'était plus facile.
- Incontournable vous voulez dire.
- Il vous inquiète ?
- C'est pour cela que j'ai besoin de votre jugement là bas.

Le temps avait continué de passer. André sentant la fatigue de l'âge avait accepté de prendre sa retraite. Il avait fallu toute l'amitié que lui portait son chef pour qu'il accepta de prendre du repos. Avec le temps, on avait pu faire disparaître des archives toutes les traces de son activité pendant la guerre.

Lorsqu'il annonça à Louise qu'ils rentraient en France, elle se permit un "enfin !". Il se rendit compte que s'il était capable de déjouer les personnalités d'agents les plus complexes, sa femme était restée un mystère pour lui. Il ne l'en aima que plus et se promit de consacrer la fin de ses jours à se faire pardonner ce qu'elle ne lui avait jamais reproché.

IBC avait prospéré, le service avait estimé qu'il était trop vieux pour être injecté en Union Soviétique. Les renseignements technologiques qu'il leur avait passés étaient justes à 99%, mais les quelques erreurs qu'ils contenaient avaient suffi pour réduire à néant les efforts soviétiques pour égaler l'industrie américaine.

Georges K. Jackson ne fut jamais dénoncé par le service. Par contre, un agent français utilisa ses services en le faisant chanter pendant quelques années pour connaître les détails de la doctrine américaine de défense. Par ironie, il se fit passer pour un agent russe. Un jour sa femme le quitta après avoir rencontré un avocat qui lui fit comprendre tout l'argent qu'elle pouvait en tirer. Quelques temps plus tard, un agent du FBI un peu éméché lui raconta qu'on l'utilisait depuis des mois pour refiler de faux renseignements aux Russes. On ne l'avait pas arrêté parce qu'il conduisait les enquêteurs régulièrement sur de vrais agents soviétiques. De dépit, il se suicida.

Bert ne fut pas réellement inquiété, le Pentagone lui fit comprendre que l'on souhaitait " en haut lieu " qu'il fusionne sa société avec une autre et qu'il en profite pour prendre sa retraite.

Un soir d'été 1968, André prenait tranquillement le frais sur sa terrasse avec Germaine et Louise. La télévision retransmettait les événements inquiétants de Prague. Ils avaient fait oublier par leur gravité sanglante ce qui venait de se passer en France.

On marcha sur l'allée, André se leva en entendant le pas bien connu.

- Mes respects, mon Général.

- André, vous et moi sommes à la retraite, ces marques de respects ne sont plus de mise.

Peu avant d'être mis à la retraite, le colonel avait été promu.

- Vous prendrez bien l'apéritif avec nous, s'enquit Louise.

André éprouvait un réel plaisir à retrouver son vieux chef. Louise avait pressenti que c'était l'homme à qui elle devait tant d'années d'exil doré, mais n'en dit rien. Son mari lui en fut reconnaissant.

- Je vous laisse entre anciens combattants, décida-t-elle en se levant.

André voulut la retenir, le général le posa la main sur le bras. Elle s'éloigna si belle avec son âge sous le regard de son mari.

- Elle sait ? demanda le général

- Oui.

- Vous lui avez dit.

- Non, pas besoin.

Elle disparut à l'intérieur de la maison, droite malgré ses soixante ans. Les deux hommes la regardaient encore après qu'elle eût disparu assaillis par une trentaine d'années de souvenirs.

- Vous êtes un homme heureux, André.

- Croyez-vous qu'elle le soit, elle ?

- On ne sait jamais.

- Si, moi je le sais, elle sait que je sais. Tant d'années, un tel amour.

- Vous l'aimez, André.

- Plus que jamais.

André se secoua, le général n'était pas venu pour le simple plaisir de lui rendre visite. Radoslav Prokovski avait contacté les services français à

Moscou à la faveur d'un cocktail à l'ambassade de France.

- Que veut-il ? demanda André.

- Il s'est contenté d'aborder notre chef d'antenne en lui disant : « Dites au capitaine de Beaulieu que la mission est accomplie ».

- C'est tout.

Radek était devenu le N° 2 de l'industrie aéronautique soviétique. Le chef d'antenne ne connaissant pas de capitaine de Beaulieu s'était contenté de transmettre. Au bout de trois semaines un vieil analyste s'était souvenu du pseudo d'André à Berlin. Après s'être renseigné, on lui apprit qu'il avait pris sa retraite dans les premiers mois de 1946. Le successeur du général s'apprêtait à classer sans suite lorsqu'il se souvint du style de son prédécesseur. Pendant des années, André avait préparé une opération qui n'avait jamais eu lieu. Les Américains ne l'avaient jamais détecté ou fait semblant. Il semblait que les événements les rattrapaient. Il fut décidé qu'il irait à Moscou à la fin de l'année, le temps de vivre un peu tranquille avec Louise.

La secrétaire l'introduisit dans le bureau du camarade Prokovski.

Le regard semblait toujours aussi vide. Les cheveux avaient blanchi, toujours alignés soigneusement. Il posa ses mains à plat sur le bureau massif ; contrairement à d'autres hommes de la nomenklatura, il n'avait pas grossi.

André s'assit, attendit que la porte se referme. Radek le regarda, laissa tomber

- Pourquoi avez-vous changé de nom ?
- Celui-ci est le vrai, capitaine de Beaulieu était un pseudo.

Le silence retomba. André attendait. Au bout d'une éternité, Radek se leva et regarda par la fenêtre. Les halls de construction aéronautique s'étendaient à perte de vue.

- Mission accomplie !
- C'est vous qui les dirigez ?
- C'est beaucoup dire.

André le laissa dans la contemplation silencieuse de son empire. Il reprit :

- Et alors, que fait-on ?
- Vous savez que je suis à la retraite ?

Il jeta devant ses yeux un dossier en carton. André l'ouvrit. Le texte était en caractères cyrilliques, mais il contenait sa photo publiée dans les années cinquante par une revue d'aéronautique américaine.

- C'est mon dossier au KGB ?
- Oui.

André ne lisait pas le russe. Il se doutait de ce que le dossier devait contenir : la liste de ses rendez-vous soigneusement consignés par les officiers traitants du KGB ainsi que les divers maladroits qui avaient essayé de l'approcher. On devait y trouver également la liste des fournitures d'André en matière de renseignement. Le nom de l'ingénieur français qui avait souvent fabriqué les "renseignements" fournis aux Soviétiques ne devait pas y figurer. Enfin, n'aurait pas du s'y trouver.

- Ce n'est pas suffisant.
- Quoi donc ?
- Les calculs faux des américains.
- Que voulez-vous de plus ?
- Les appareils les plus modernes de l'Armée rouge ne tiendraient pas un conflit, mais ce n'est pas suffisant.
- C'est déjà pas mal.
- Cela ne me suffit pas, articula Radek.

Pendant la guerre, André avait eu peur. Après la guerre, il avait trouvé que c'était un jeu amusant. Et là, il retrouvait les sensations de la guerre. L'homme qu'il avait en face de lui était encore plus dangereux que 23 ans auparavant. Sa haine était intacte et inassouvie.

- Que voulez-vous de moi ?
- Il y a vingt trois ans, vous m'avez demandé de progresser dans l'aéronautique soviétique jusqu'au plus haut niveau. Et maintenant, je vous dis : Mission accomplie ! Et vous me demandez ce que je veux ! Cela fait 23 ans que je vous attends.
- Puisque vous avez accès à mon dossier, vous devriez savoir que je ne travaille plus dans l'industrie aéronautique depuis plus une douzaine d'années.
- Oui, je sais aussi que vous vendez à l'Union soviétique des ordinateurs américains en contournant leur embargo. Cela ne m'explique pas pourquoi ce silence.

André décida de jouer cartes sur tables. Il ouvrit son porte-documents et en sortit un dossier cartonné écrit en cyrillique qu'il posa sur la table. Il l'ouvrit à la première page, là où s'étalait la photographie de Radek en colonel du KGB.

- Depuis quand êtes-vous au courant ?

- Depuis vingt-trois ans.

André eut l'impression que l'impossible était en train de se produire, les joues creuses de Radek pâlirent. Il ouvrit la bouche, comme pour parler.

Il la referma, l'ouvrit à nouveau puis hurla de rire.

- Cela fait vingt trois ans que vous croyez que je travaille pour les Russes !

Et il repartit dans un éclat de rire tonitruant.

- Si ce n'était pas vrai, c'était bien imité. Hasarda André.

Il attendit que le rire s'arrêta.

- Excusez-moi, si tout le monde travaillait comme moi ici, l'Union Soviétique se serait écroulée depuis longtemps.

- Que voulez-vous dire ?

- Les renseignements que vous nous avez communiqués pendant des années étaient truffés d'erreur graves. Je les ai convaincus de les utiliser tels quels sous prétexte qu'ils venaient des américains.

- Et alors ?

- Ici, la terreur est telle que personne n'a osé me contredire.

- Vous n'avez pas fait d'essais ?

- Si, mais très loin des conditions réelles de combat. Si un pilote tire un petit peu dessus, ils vont tous casser.

Ses dernières paroles avaient été prononcées avec difficulté. André laissa s'éteindre son rire.

- Cela ne m'explique toujours pas ce que vous attendez de moi.

- J'aurais cru que vous compreniez plus vite, laissa-t-il tomber. Je vais vous expliquer.

Il se leva et se dirigea vers une armoire dont il tira une bouteille de vodka polonaise et deux verres.

André avait vite repris l'avion pour Paris. L'affaire le tentait, mais il lui fallait convaincre Louise. Sa vie durant, son épouse s'était effacée jouant son rôle de baronne à la perfection. À Orly, il téléphona à Jean Tiffauges. Il décidèrent de se retrouver à son bureau parisien.

Quelques heures plus tard, il se retrouvait.

- Où tu en es avec les Russes ?

- Ce n'est pas très facile avec l'embargo américain.

Il lui raconta son voyage. Il ne voulait pas se remettre aux affaires, par contre, faire déboucher un dossier qu'il avait ouvert vingt trois ans auparavant le faisait jubiler.

Les constructeurs américains enrageaient de ne pouvoir vendre leurs machines à la Russie Soviétique. Les Soviétiques n'arrivaient pas à s'en servir aussi bien que les occidentaux. En occident,

les utilisateurs étaient en permanence en contact avec leurs fournisseurs.

– Pourquoi, tu fais ça ? Tu n'es pas bien à la retraite ?

André lui rappela qui les avait présentés l'un à l'autre. Jean s'était toujours demandé ce qu'un agent de renseignements comme André faisait dans le commerce des ordinateurs. Il osa enfin le lui demander.

André laissa passer un instant.

– Jean, nous allons gagner la guerre.

Il exposa son plan et rentra chez lui.

Dans les semaines qui suivirent, Jean s'activa avec une vigueur de jeune homme. Il créa une société en France dont l'actionnariat était camouflé par une batterie de sociétés écran. Le personnel était composé en majeure partie par des collaborateurs d'IBC France passionnés par le projet et attirés par la promesse de salaires hors normes.

Une usine en France fut construite en France dont le but était d'assembler du matériel américain sous étiquette française. Une école de cadres destinée aux Russes fut organisée en France sur la côte d'Azur. L'enseignement était partiellement délivré en russe et en français.

Entre les cours, les étudiants étaient initiés à l'art de vivre « à la française ».

La première alerte vint de Russie après le retour de la première promotion et de la livraison du matériel qu'ils allaient utiliser. Elle vint de Radoslav

Prokovski par l'entremise de Jean. Son interlocuteur réclamait la présence d'André de toute urgence.

On dut le sortir de sa retraite à nouveau, il se rendit de nouveau à Moscou.

Quand il pénétra dans le bureau de Radek, l'accueil fut encore plus froid que d'habitude.

– André, vous m'avez mis en danger !

– En quoi faisant ?

– Nous vous avons envoyé nos meilleurs ingénieurs, ils reviennent en louant le mode de vie à la française et en critiquant le régime. Les organes de sécurité sont furieux. Ils menacent de tout faire capoter et de m'envoyer dans le goulag !

Les vieux réflexes d'André revenaient. Même, pour un homme au-delà de tout comme Radek, la peur est mauvaise conseillère.

– À votre avis, pourquoi sommes-nous restés silencieux pendant 23 ans ?

– C'est à vous de me le dire.

– Pas la moindre idée ?

– ...

– Pour ne prendre aucun risque. Il fallait que vous restiez parfaitement vierge aux yeux des hommes des organes de sécurité. Ils vous font confiance ?

– Je crois, oui. Enfin, avec eux on ne sait jamais, murmura-t-il après un silence.

– Vous avez besoin de ces machines ?

- Absolument, sans elles nous serons distancés par les Américains en quelques années. Si nous ne le sommes déjà...

- Vos patrons en sont convaincus ?

Le silence s'établit. La haute hiérarchie oscillait entre l'idéologie la plus obscurantiste et l'opportunisme le plus cynique. Si le retard soviétique en matière d'armement n'était pas comblé rapidement, ces mêmes organes de sécurité auraient tôt fait de faire tomber les responsables ; Radek leur amenait le moyen de leur survie.

Sa tête pensive s'appuyait sur sa grande main maigre.

- Pourquoi faites-vous cela ?

- C'est mon affaire, mais vous que cherchez-vous ?

Il ne répondit pas, André lui retrouva l'expression qu'il avait en lui racontant son histoire quand il l'avait rencontré pour la première fois dans les ruines de Berlin. Il se hasarda à lui poser une question.

- Vous les laissez, n'est-ce pas ?

Ses mains saisirent son bureau et le serrèrent à en faire blanchir les phalanges. Il leva la tête et d'une voix altérée :

- C'est mon affaire, pas la vôtre.

André laissa passer sa colère froide et reprit.

- Effectivement ; mais votre affaire, comme vous dites, ne se réalisera que si vous les convainquez de réaliser ce que nous avons commencé à mettre en place.

- Mais, vous allez les rendre encore plus puissants !
- Ça, c'est notre affaire. Mais je vais vous faire une suggestion.

Les sourcils de Radek se levèrent en attente de ce qui allait suivre.

- Dans les cadres de l'aéronautique, je suppose que vous avez bien un grand nombre de fils à papa ; dont les parents sont des membres hauts placés de l'appareil.

- Effectivement.

- Envoyez les en priorité dans notre école de formation.

Dans les mois qui suivirent, on constata que si le niveau des stagiaires avait baissé ; ceux ci avaient plus d'argent de poche et passaient plus de temps dans les boites de nuit à la mode.

André était retourné à sa retraite paisible où il consacrait l'essentiel de son temps à entourer Louise de son amour.

De temps à autres, il avait des nouvelles de l'implantation d'ordinateurs en Union soviétique. Après l'épisode tchécoslovaque, le bloc de l'Est semblait plus conquérant que jamais. Les Afghans « avaient appelé leurs frères soviétiques à leur secours » ; l'armée soviétique massacrait avec entrain les quelques bandits qui lui résistaient toujours et encore. En France, le premier secrétaire du PCF trouvait le bilan de l'URSS « globalement positif ».

Brejnev apparaissait toujours plus recouvert de médailles ; les gouvernants apparaissaient toujours plus vieux.

On était bien au courant de quelques procès d'intellectuels ou de « dissidents ». Cela n'empêchait pas les « intellectuels » français de signer pétition sur pétition pour défendre les intérêts menacés de l'URSS.

Son chef et ami, désormais général, lui rendait visite de temps à autre. Ils évitaient soigneusement les discours d'anciens combattants, mais suivaient de loin en loin l'évolution des dossiers qu'ils avaient ouverts, ou du moins ce que leurs successeurs voulaient bien leur en montrer.

En 1973, Radek profita d'un passage au salon du Bourget pour demander à rencontrer André.

Content de le voir, il l'invita à déjeuner chez lui.

Il arriva accompagné du général, les deux avaient l'air légèrement voûtés. Radek resta un moment sur le seuil en parcourant le domicile d'André du regard. Il se laissât conduire au salon où l'apéritif fut servi.

– Vous vouliez me voir, commença André pour rompre le silence.

– Je voulais voir comment vous viviez en France.

Son regard s'appesantissait sur chaque objet courant comme s'il voulait s'en imprégner. Il regarda le poste de télévision. André mentionna qu'il suivait avec intérêt la présentation du TU-144, le concurrent soviétique du Concorde.

– Il ne pourra pas voler, laissa tomber Radek. Alexandre Tupolev n'a pas fait les plans, il a utilisé

les faux plans du Concorde que nous a refilés votre DST.

- Il l'a fait sciemment ?

- Oui. Il est comme moi. Staline l'a envoyé pendant cinq ans au Goulag. Il n'a accepté de refaire des avions que pour combattre Hitler. Nous ne nous entendons pas très bien.

- Pourquoi ?

- Les ordinateurs que vous me vendez vont leur permettre de faire des avions de guerre qui marchent.

- Cela vous ennuie ?

- Je ne sais toujours pas pourquoi je vous fais confiance.

- Vous voulez que je vous dise, ce que nous faisons ?

- Vous cherchez des renseignements, non ?

- Non, répondit tranquillement André.

Le dur visage de Radek refléta l'expression de sa perplexité, c'était la première fois qu'André le voyait ainsi. Puis, une minute plus tard.

- Alors, c'est quoi ?

- À votre avis, qu'apprennent les jeunes ingénieurs russes que vous envoyez dans nos écoles d'informatique ?

- L'informatique, bien sûr.

- Oui, mais encore ?

Le général intervint.

- Radek, tous les enfants de vos dirigeants reviennent avec le goût de notre mode de vie.

- Vous leur apprenez la démocratie ?

- Non, cela n'intéresse personne. Ils découvrent seulement que ce que peut avoir difficilement un dirigeant haut placé en Russie, est à la portée du plus grand nombre ici ; et que cela est agréable. C'est ce que nous appelons de la subversion, continua André. Mais, ne vous inquiétez pas, les Soviétiques nous en font autant. Il y a quelques années, ils ont bien failli prendre le pouvoir chez nous.

- Ou du moins, ils l'ont cru complétement le général

- Mais vous voulez faire quoi ?

Le général prit sa respiration.

- Déjà maintenant plus personne ne croit à votre système politique. Il est encore là, et il tue encore par habitude. D'ici une quinzaine d'années, les jeunes que nous aurons formés seront en âge de prendre des responsabilités. Le système s'écroulera de lui-même.

Radek regardait ses chaussures, il leva la tête et fixa André

- Mais dans quinze ans, nous serons ...

- Des vieillards, si nous sommes encore en vie.

Radek tremblait, une larme coula sur sa joue, probablement, la première depuis une trentaine d'années.

- Ne pleurez pas, la seconde guerre mondiale a fait peut-être une centaine de millions de morts. Avant, il y avait deux dictatures, celle des Russes et celle des Allemands. Nous nous sommes alliés à votre dictateur pour abattre l'autre. Cela aurait très bien pu se faire dans l'autre sens. La troisième guerre mondiale a commencé juste après et n'est pas encore terminée. Elle aura coûté un peu plus de morts que la seconde. Nous sommes en train de la gagner. Cela nous aura pris une cinquantaine d'années.

- Et qu'est-ce que je viens faire dans tout ce bordel ?
explosa Radek.

- Vous êtes l'un de ceux qui ont rendu notre victoire possible.

- Celle de la liberté, hasarda Radek.

- Nous nous contentons de dire « notre victoire »,
conclut le général.

Le soir, on apprit que le supersonique soviétique TU-144 s'était écrasé au Bourget. Il devait s'écraser deux fois de suite quatre ans plus tard et être retiré du service en 1985. Onze ans après, les Américains en firent un avion laboratoire pour étudier leur futur avion supersonique.

* * *

Epilogue

Le général quitta la chambre. Il essaya d'ouvrir la porte sans bruit, elle émit un gémissement sourd. Il hocha la tête.

- Comment faisait-il ?

Adrien l'accompagnait. Le général marchait lentement, comme le vieillard qu'il était réellement. Il s'arrêta et regarda son compagnon. Il essaya de parler.

- Votre père... c'était le meilleur, un très grand serviteur de son pays.

Sa gorge se noua. Le couloir était désert. Il reprit :

- C'était mon ami et il ne le savait pas.

- Si mon général, il le savait.

Les yeux fatigués du général s'agrandirent. Adrien poursuivit affectueusement.

- Un jour, j'avais quinze ans. Nous nous cachions. On m'avait dit que mon père était un traître. Je suis rentré à la maison et je lui ai demandé de m'expliquer. Il m'a dit qu'il ne m'expliquerait jamais rien, que cela risquerait de mettre en danger sa vie et la mienne. Il me dit aussi que la guerre n'était pas terminée, contrairement aux apparences, qu'elle ne faisait que commencer. Par contre, comme j'aimais les jeux dangereux, il me donna votre nom.

- Le « grand jeu » ?

- Oui, il a utilisé ce mot. Il a aussi dit que pour nos ancêtres la guerre était un divertissement.

- A-t-il utilisé le mot plaisir ?

- Oui.

- Le plaisir est-il si important pour vous autres ?

- C'est le fondement de la vie du guerrier, mon général.

Le général s'appuyait au bras d'Adrien en se dirigeant vers la sortie. Le couloir était désert devant eux. On entendait ses pas hésitant sur les dalles immaculées.

- Il disait toujours que je ne savais pas être silencieux. C'est pourquoi, je me suis toujours refusé à effectuer les mêmes missions que lui ; je n'avais pas son courage.

- Mais vous aviez compris tellement de choses avant tout le monde.

- Le croyez-vous ?

- C'est ce que m'a dit mon père en m'envoyant vous voir.

- Oui.
- C'est tout ce qu'il a dit ?
- Nous n'avions pas tellement de temps. Sa tête était déjà mise à prix.
- Que vous a-t-il dit ? Je vous en prie, implora-t-il

Adrien regarda son ancien chef avec surprise.

- Que je ne devais faire confiance qu'à vous et jamais de ma vie à personne d'autre.

La main du général tremblait légèrement. Adrien ne savait pas s'il devait l'attribuer à l'âge ou à l'émotion.

- Dites-moi tout, que vous a-t-il dit avant de partir, racontez moi.
- Une chose dont je me rends compte que je ne l'avais pas comprise tout de suite.
- Quoi donc ?
- Qu'il vous aimait.

Adrien savait qu'il ne s'en diraient guère plus. Un infirmier se dirigeait vers eux en poussant une chaise roulante. Le général s'assit et se laissa emporter.

Il le laissa s'éloigner et se dirigea vers une autre direction. Le secret avait été bien gardé, il ne sortirait pas du Val de Grâce en même temps que le général. Il entendit courir dans le couloir.

- Sophie

- Grand-père. Je suis venu dès que j'ai appris.
Comment va-t-il ?

- C'est fini.

Sophie aurait voulu exprimer sa tendresse une dernière fois, espérer que la vie permettrait de tricher un peu plus longtemps. Ses yeux se remplirent et brillèrent, ses traits se contractèrent.

- Il n'aurait pas voulu qu'on le pleure.

- C'est pas pour lui, c'est pour moi. Il était tellement merveilleux, il avait tellement de choses à m'apprendre encore.

- Et à moi donc !

- Mais toi, tu es à la retraite, tu ne fais plus de missions.

- Et alors, j'apprends toujours.

Il la prit dans ses bras, une larme coula sur son pardessus.

- T'aurais pas pris un petit peu de vent re ?

- Je suis enceinte.

- Alors ?...

Elle secoua la tête affirmativement, ce qui fit couler une deuxième larme.

- Je voulais l'apprendre à mon arrière grand-père d'abord. Il aurait été tellement content.

- Ça va être moi l'arrière-grand-père, et je suis tellement content.

Sophie laissa son grand-père s'abîmer dans ses pensées. Il y avait une question que ne lui avait pas posée le général. Pourquoi ils faisaient tout ça ? Il venait de trouver, c'était non seulement pour le plaisir, mais aussi pour le pouvoir.

* *
*

Notes :

(*) Voir du même auteur "La Corde à Noeuds".

(*) Voir du même auteur "Les Escaliers de la Sagesse".

(*) Voir du même auteur "L'Hiver le plus Chaud".